5-173

REVUE CATALANE

TOME VIII — Année 1914

Tome VIII

ANNÉE 1914

REVUE CATALANE

ORGANE DE
LA SOCIÉTÉ
D'ÉTUDES
CATALANES

PERPIGNAN
IMPRIMERIE COMET

LIBRARY
NOV 21 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

DP
302
C57R3
t.8

Table des Matières

Liste des membres de la Société, 2.
Monument à Jacinto Verdaguer, 23, 126.
Jocs Florals de Barcelona, 29.
Livres et Revues, 31, 96, 128, 158, 184.
Nécrologie, 95, 129.
Languedoc et Roussillon, 96.
En Gustau Violet, 125.
Dictionnaire Catalan, 128.
M. le Docteur Donnezan, 129.
El Pas d'Annibal, 153.
Publications concernant le Roussillon, 160.
Le Général Joffre, 216.
A propos de la guerre, 234.
La langue allemande, 237.
Proverbis, 234.
Les Manuscrits catalans, 259.
D'actualité, 237, 259, 264.
Pour parler anglais, 259.
Sant Jordi Mati 'l drach d'Alemanya, 280
Pere de l'Alzina. — La vida cara, 24.
— La patota de la neneta, 82.
— Le rêve du Kaiser, 207.
— Le général Joffre, 271.
Amade Jean. Albades, 56.
Azéma Paul. — Langues et littératures d'Oc, 65.
Badoua Jean. — Expedició de catalans y aragonesos à Orient, 26.
— Gallipoli, 43.
Baixas. - Le sculpteur Célestin Manalt, 6.
Barrios Benet R. — En Carles de Tourtoulon, 142, 178, 196.
Batlle Antoine. — Primaveral, 127.
Berga Pau. -- A Mistral, 109.
— Oda safica, 177.
— Sursum, 238.
-- Mort als llops, 253.
Blazy. — Las bertranades d'En Jaumet, 75.
— Un oú de renyines, 169.

Blazy. — La cabra de l'Aloy, 204.
Bonafont (mossen). — Goigs de Santa-Llucia, 15.
Borateu (mossen). -- Flors de pedra, 28.
— La tramontana, 140.
— Juny, 176.
— Pobre mareta, 113.
— Gloria catalana, 232.
Brinquant Paul. — Pierre Talrich, 33.
Carsalade du Pont (Mgr). — Mistral, 110.
— Discours aux Jeux Floraux de Barcelone, 133.
Comet J. — L'introduction de l'Imprimerie à Barcelone, 202.
Cornovol Juli. — Lo Badell, 260.
Delpont Jules. — En Mistral, 98.
— Le comte Jofre de Ria, 208.
— Les catalans en pays de Fenouillet, 218.
— El obispado de Elna, 241.
— Los morts de la guerra, 255.
— Les philologues allemands, 256.
— Les philologues allemands en Roussillon, 272.
— Les fouilles de Château-Roussillon, 279.
Ermitá de Cabrens. — Parlament à n'el general Jofre, 235.
Es Ell. — Lo pioch de la fira, 243.
Fournel Jean. — L'avenir du Félibrige, 130.
Giorgio y Vitelli. — Janer, 14.
— Febrer, 44.
— Mars, 84.
— Abril, 97.
— Maig, 155.
— Juny, 161.
— Juliol, 185.
— Agost, 201.
— Setembre, 217.
— Octubre, 233.
— Novembre, 249.
— Desembre, 265.
Guimerá Angel. — El somni del Kaiser, 207.
Jampy (mossen). — Tres violes de montanya, 150.
— Lo fill de Guifre el Pelut, 277.
— Un pastor improvisat, 278.
Jordi de Sant-Jordi. — Enyorament, 53.
De Lacvivier. — Particularités de la langue catalane, 83.

Leguiel. — Passages curieux de « Tirant lo blanch », 90.
— Autour de Mistral, 100.
Mistral. — Sa mort, 107, 108, 110.
Moli (mossen). — Serrallonga, 30.
— Lo Pinsá, 210.
Lo Pastorellet de la Vall d'Arles. — Lliris, roses y violes, 275.
Pellissier Lluis. — Pera 'l Bolletí de Mossen Alcover, 63.
— Les fouilles de Château-Roussillon, 114.
— Vieux documents en catalan, 154.
— L'écusson de l'ordre de la Merci, 156.
— La Santo-Estelo de 1914, 162.
— Sobre la ortografia catalana, 194.
Poesia popular. — Arri, arri, borriquet, 248.
Pons Joseph. — Cases de Corbera, 19.
— Mossen Jordi de Sant-Jordi, 45.
— La moderne poésie catalane, 115.
— Notes sur la littérature catalane, 186.
— Anfós Par, 250.
— Les Campanes de la neu, 274.
Proverbis. — 234.
Quittard. — L'Orfeó català à Paris, 165.
R. — Le croiseur Waldeck-Rousseau dans l'Adriatique, 244.
Rédaction (La). — Lo catalanisme à Rosselló, 60.
Sant-Salvador. — Cantarelles dels goigs dels ous, 72.
Thaupio. — Rosa de tardor, 247.
Vallespir Victor. — Vers la masia, 85.
Violet Gustave. — Pour la défense du génie françats, 266.

VIII

8e Année. N° 85 Janvier 1914.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Compte-rendu du Trésorier pour l'année 1913

En Caisse au 31 décembre 1912..... Frs			7 50
Encaissé 117 cotisations 1913, net.....			1.140 45
Vendu une collection de la *Revue Catalane*....			62 40
TOTAL DES RECETTES.....			1.210 35
DÉPENSES :			
Payé impression *Revue Catalane* solde 1912.....	88	20	
Payé impression *Revue Calalane* année 1913, et tirages à part....	1.049	40	
Offert la Cigale d'Or de Félibre Majoral.....	48		
Frais généraux du Secrétaire et du Trésorier.....	21	10	1.206 70
SOLDE EN CAISSE, au 31 décembre 1913.....			3 65

Le Trésorier,

Jules DELPONT.

LISTE
DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

au 1er Janvier 1914.

MM.

1908. Abat, 11, rue d'Alésia, Paris.

1906. Albar Félix, chef de bataillon en retraite, place Grétry, Perpignan.

— *Alcover Antoine (mossen), chanoine et vicaire général, Palma de Mallorca (Iles Baléares).

— *Amade Jean, professeur au lycée de Montpellier, *Secrétaire général.*

— *Aragon Amédée, rue Saint-Dominique, 4, Perpignan, *Vice-Président.*

1914. Arquès Ramon, notaire, Les Borges d'Urgell (Lleyda).

1910. Auriol George, banquier, rue Font-Froide, Perpignan.

1908. Aymar Joseph (abbé), curé-archiprêtre, Prades.

1906. Badoa J., 192, boulevard de Charonne, Paris.

— Baille Léon, architecte, rue de la Fusterie, Perpignan.

1910. Bardou-Job Justin, manufacturier, château d'Aubiry, par Saint-Jean-Pla-de-Corts.

1912. Batlle Antoine, propr., place de la Gendarmerie (gare), Perpignan.

1908. Bergue Paul, conducteur principal faisant fonctions d'ingénieur des Travaux publics, à Hanoï (Tonkin).

1912. Bibliothèque Municipale, Montpellier.

— Bibliothèque Populaire, Céret.

1907. Blancou Gabriel, avocat, rue des Trois-Rois, 30, Perpignan.

1909. Blazy (mossen), vicaire à Rivesaltes.

1906. *Boix Emile (docteur), avenue de la Grande-Armée, 26, Paris.

— *Bonafont Joseph (mossen), Félibre Majoral, curé-doyen d'Ille-sur-Tet, *Vice-Président.*

1914. Borateu (mossen) curé à Evol (par Olette).

1907. Brial Pierre (abbé), curé-doyen de Millas.

1908. de Çagarriga Henri, propriétaire, château de la Grange, Saint-Génis-des-Fontaines.

1906. Calmette Joseph, professeur à la Faculté des Lettres, Toulouse.

— *Campanaud Laurent, propriétaire, rue Petite-la-Réal, Perpignan.

1908. *Capeille Jean (abbé), curé de Banyuls-dels-Aspres.

1906. de Carsalade du Pont Jules (Mgr), évêque de Perpignan.

1906. Caseponce Etienne (abbé), collège « La Salle », Calle de Provenza, 187, Barcelone (Espagne).

Les noms précédés d'un astérisque son: ceux des membres du Conseil d'administration.

1913. Castellvi Francisco, pharmacien, à Figueras (Espagne).
1909. Catel Jean, Bagnols-sur-Cèze (Gard).
1907. de Cazis de Lapeyrouse Félix, vice-consul de Portugal, 1, rue Alsace-Lorraine, Perpignan.
1911. Chaubet Joseph, représentant de commerce, rue Petite-la-Réal, Perpignan.
1906. *Comet Joachim, Imprimerie Catalane, rue de la Poste, Perpignan.
1912. Créange, avocat, rue du Rempart-Villeneuve, Perpignan.
1906. Cros François (docteur), médecin principal de 1re classe en retraite, 6, rue de l'Ange, Perpignan.
1909. Cuillé Joseph, propriétaire, rue Manuel, Perpignan.
1907. Dalbiez Auguste, ancien banquier, quai Vauban, Perpignan.
1911. Dalbiez Victor, député des Pyrénées-Orientales, Paris.
1912. Danyach (commandant), à Céret.
1907. Daré Henri, négociant en vins, avenue de la Gare, Perpignan.
1910. David d'Orimond (Madame), 31, quai de Lorraine, Narbonne.
1907. Delmas Joseph, lieutenant au 3e d'infanterie, promenade de la Corniche, 197, Marseille.
1906. *Delpont Jules, comptable, avenue de la gare, 13, Perpignan. *Trésorier.*
1908. Dénoyés Joseph (docteur), rue de la Citadelle, Béziers.
1909. Deit Jules, négociant, rue de l'Argenterie, Perpignan.
1906. *Donnezan Albert (docteur), rue Fontfroide, Perpignan.
1912. Dumayne, pharmacien, quai Vauban, Perpignan.
1906. Durand Laurent, agent d'assurances, Rue Grande-la-Réal, 28, Perpignan.
— Ecoiffier (Madame Veuve), rue Porte-d'Assaut, Perpignan.
— Estève de Bosch Henri(Mme Vve), Ille-sur-Tet.
1908. Estève de Bosch Xavier, général de brigade, rue du Mail, 83, Angers.
— Falcon, commandant en retraite, place Arago, Perpignan.
1906. Foissin Aimé, premier clerc d'avoué, Céret.
1912. Foissin Thomas, négociant en vins, rue St-Sauveur, Perpignan.
1909. Fournols Joseph, 64, rue d'Amsterdam, Paris.
1906. Freixe Jacques, homme de lettres, Le Perthus.
1912. Gibrat (abbé), curé, Saint-Féliu-d'Avail.
— Giorgio y Vitelli (de), Direttore Capo di Divisione nel Ministero del Interno, Rome.
— Grando Charles, rue Petite-la-Monnaie, Perpignan.
1910. Granier (abbé), curé de Lamanère.
1906. Gravas Charles, notaire, Prades.
— Guiu Charles, receveur de l'Enregistrement, Prats-de-Mollo.

1913. Henry Alphonse (abbé), à Ille-sur-Tet.
1913. Janicot Albert, employé à la grande vitesse, 48, route de Prades, Perpignan.
1906. Jonquères d'Oriola Henri, propriétaire, Corneilla-del-Vercol.
1912. Lacroix, directeur du Mont-de-Piété (près de la Poste) Perpignan.
1906. de Lacvivier Raymond, propriétaire, Elne.
1912. Llanes, instituteur, Escaro.
1906. *Leguiel Emile, receveur des Douanes, Le Perthus.
— Llonch Jean, négociant, Figueras (Espagne).
— *Lutrand Louis (docteur), 2, rue Porte-d'Assaut, Perpignan, *Président*.
— Marie Emile, propriétaire, Prades.
1907. Marty José-María, pharmacien, Puigcerda (Espagne).
1914. Maséras Alfons, 20, rue Laugier, Paris.
1906. Massot Joseph (docteur), place d'Armes, Perpignan.
1912. Modat, ingénieur-électricien, Thuir.
1906. *Monsalvatge y Fossas Francisco, banquier, calle Subida del Puente, Gerona (Espagne).
— Morer Marcel, négociant, rue Grande-la-Réal, Perpignan.
1910. Muchart Henri, avocat, boulevard Montparnasse, 145, Paris.
1907. Pagès Raymond, domaine des Garrigues-du-Tanary, Palau-del-Vidre.
— Pams Jules, ancien ministre de l'Agriculture, sénateur des Pyrénées-Orientales, 33, rue Décamps, Paris-Passy.
— Paret Louis (abbé), curé de Rigarda.
1906. Pastre Louis, instituteur, villa Griolet, rue Fontaine St-Martin, Perpignan.
— Payré Joseph, avoué, rue de la République, Perpignan.
1910. Peix Victor, industriel, Millas.
— Pépratx Justin, notaire, rue Alsace-Lorraine, Perpignan.
1906. Pomès Antoine, éditeur de musique, 4, rue Mailly, Perpignan.
— Pons Joseph, professeur au lycée, agrégé d'Espagnol, Angoulême.
1910. Puget Eugène, cité Bartissol, Perpignan.
1907. Puig Joseph, directeur des établissements Vallaert Frères, 64, boulevard Sébastopol, Paris.
1910. Pujarniscle Victor, industriel, San-Feliu-de-Guixols (Espagne).
1910. Ribeill, contrôleur des douanes, Port-Vendres.
1912. Rocaries, avocat, quai Vauban, Perpignan.
1914. *Roussillon* (l'Amicale le), 1, rue St-Denis, Brasserie Dreher, Paris.
1908. Rozès Numa propriétaire, Saint-Hippolyte.
1906. Sabarthez Henri (docteur), rue Saint-Martin, 5, Perpignan.
1906. *Saisset Frédéric, homme de lettres, 26, rue Gay-Lussac, Paris.

1910. Saisset Léon, juge d'instruction, avenue du Chemin de fer, 30, Fontainebleau (Seine-et-Marne).

1906. Salsas Albert, receveur de l'Enregistrement, Castres (Tarn)

1906. Sauquet Jacques fils, négociant, Bourg-Madame.

1907. Schadel Bernard, professeur de philologie romane, Vorlesungsgebaude, Hambourg.

1911. Solé y Pla Joan (doctor), Ronda de San Pere, 6, Barcelone (Espagne).

1907. Sors-Gouell Jean, avocat, Céret.

— Sudria, 26, rue de Staël, Paris.

1909. Suzanne François, 69, rue de Richelieu, Paris.

— Talayrach Elie, propriétaire, rue d'Espira, Perpignan.

1906. Tisseyre Jacques, rue Grande-la-Réal, 35, Perpignan.

1910. Thomas Romain, professeur en congé, Collioure.

1907. Todesco Venanzio, professor, Bassano, — Vicenza (Italie). —

1906. Tresserre François, mainteneur des Jeux Floraux, 65, rue Alsace-Lorraine, Toulouse.

— Trullès Ferdinand, notaire, Ille-sur-Tet.

— *Vassal Augustin, banquier, place d'Armes, 6, Perpignan.

— Verdot Lucien, pharmacien, rue des Marchands, Perpignan.

— Vergès de Ricaudy (Mme veuve), rue Rempart-Villeneuve, Perpignan.

1906. *Vidal Pierre, bibliothécaire de la Ville, Perpignan.

1907. Vilar Edouard, sénateur des Pyrénées-Orientales, rue Faustin Hélie, 7, Paris-Passy.

1907. Vilarem, principal du Collège, Lodève (Hérault).

1906. *Violet Gustave, sculpteur, Prades, *Vice-Président.*

1910. Violet Lambert, président de la Chambre de Commerce, route de la Pépinière, Perpignan.

1906. *de Wittwer de Froutiguen Jules, le Boix-Saint-Sauveur, Prats-de-Mollo.

Le sculpteur Célestin Manalt

> ... On est tout étonné et ravi, car on s'attendait à voir un auteur, et l'on trouve un homme.
>
> PASCAL.

Cet hommage impérissable à la sincérité des littérateurs, et, sans doute, en général, des artistes, m'est revenu en mémoire la première fois que j'ai pénétré dans l'atelier de Célestin Manalt. Au moment de faire connaissance avec un artiste, on appréhende toujours un peu de rencontrer encore un de ces ouvriers supérieurs qui, disposant d'une habileté d'exécution peu commune, mais n'ayant rien de vraiment personnel, ont pour métier de fabriquer des statues plus ou moins officielles ou de donner une forme honnête à de froides allégories. Et l'on est tout surpris en effet en entrant chez Manalt de trouver un homme ; un homme à qui la vie ne fut jamais douce, et dont l'existence a été une lutte continuelle contre les difficultés les plus dures. Doué du tempérament affiné d'un artiste, il a connu dès son jeune âge la nécessité de demander son pain au travail de l'artisan, et a dû même se plier parfois aux besognes les plus grossières. De plus, le malheur ne l'a pas épargné et il a traversé les épreuves les plus cruelles. Enfin il a beaucoup souffert de voir souffrir les autres ; car son cœur, capable de la plus large sympathie, a compati à toutes les peines humaines. Tous les événements tristes ont retenti douloureusement dans son âme, et ont produit au plus profond de son être des impressions diverses : les

M. CÉLESTIN MANALT

angoisses qui l'ont torturé et les aspirations qui l'ont soutenu, les élans qui l'ont porté vers l'idéal et les désespérances qui l'ont envahi, les sursauts de révolte qui l'ont soulevé et l'accablement qui l'a abattu après les défaites irréparables, tous ces états d'âme, Manalt les a exprimés, extériorisés par les moyens dont il se sentait depuis sa plus tendre enfance doté par la nature. Il a créé les images où ses souffrances se trouvent concrétisées ; de sorte qu'il vit tout entier dans son œuvre.

Ce caractère tout spontané de l'art de Manalt explique une particularité notable de sa carrière : alors que ceux dont le talent s'est entièrement formé à l'école commencent par des balbutiements, Manalt a débuté par un vrai chef-d'œuvre, *le Méprisé*. Il ne faut pas hésiter à nommer ainsi un travail qui a reçu la haute approbation d'un maître comme M. Denis Puech. Allez donc voir cet enfant de quinze ans, dont l'être tout entier semble frémir de l'émotion contenue au fond de lui, qui, drapant sa nudité étique dans un pauvre vêtement, ne se courbe pas sous le dédain dont on prétend l'accabler, mais relève fièrement le front comme pour tenir tête aux forces acharnées contre lui ; et tous ses gestes disent bien qu'il ne se sent pas vaincu, mais qu'il triomphe suffisamment de pouvoir mépriser ceux qui le méprisent, et que d'ailleurs, il attend des revanches plus éclatantes. Allez voir cette œuvre, et vous me direz si elle n'est pas aussi richement expressive, et si pour l'exécuter ainsi, il n'a pas fallu que l'artiste se mît tout entier en elle.

Le Méprisé est de 1904. Quelques années plus tard, Manalt nous montrera un geste de révolte plus caractérisé dans l'*Enfant à la Pierre*, qui a été acquis par le Musée de Perpignan. Là encore nous aurons un personnage que la douleur n'a pas plié, et qui conserve la force de l'action. Mais déjà avant l'*Enfant à la pierre*, nous avions eu une inspira-

L'ENFANT ENDORMI

tion un peu différente avec l'*Abandonné* qui est de 1906. Et voici que l'artiste va nous faire connaître une autre angoisse, la plus terrible peut-être, de ceux qui souffrent, l'angoisse du *Doute,* la torture de ceux que toute foi abandonne. Dès lors il y aura une sorte de qualité dans l'inspiration, ou tout au moins une nuance qui différenciera les conceptions : et Manalt nous montrera l'homme, tantôt raidissant son énergie pour lutter quand même, tantôt succombant, et ne pouvant plus rien. En 1910 ce sera l'*Effort* du vieillard qui tend toute la force de ses muscles pour supporter un poids trop lourd qui l'entraîne ; et d'autre part *le Désespoir* de l'homme foudroyé en quelque sorte par le malheur soudain, et incapable de rien tenter pour les êtres faibles qu'il chérit et qui dans la détresse ont instinctivement recours à lui. Plus tard nous verrons *le Fardeau* que le vieillard porte jusqu'au bout, jusqu'au moment où le jeune homme vient l'en délivrer ; mais d'un autre côté nous aurons l'*Accablé,* la dernière grande œuvre de Manalt, la plus puissante peut-être ; dans un contraste saisissant il a su y marquer la faiblesse des plus grandes forces humaines quand elles sont aux prises avec la puissance du destin ; car cet homme qui est là brisé, anéanti par la douleur morale, est un véritable athlète ; et c'est pitié de voir ainsi affaissé un corps taillé pour la lutte, ainsi réduits à l'inaction des muscles robustes et dont l'effort eût pu paraître invincible.

Mais en définitive, la conception de la vie est toujours la même chez Manalt : il la considère comme une lutte de l'homme contre des forces mauvaises qui l'oppriment, lutte marquée trop souvent par la défaite de l'homme. Aussi bien, est-ce là tout ce qu'il a vu dans la réalité, là où il a vécu habituellement comme partout où il est allé. Aussi si nous examinons les types qui l'ont frappé et dont il a fixé hâtivement l'image dans des statuettes ou des

bas-reliefs, nous ne rencontrerons pas parmi eux, ou bien rarement, les êtres qui s'épanouissent dans le bonheur : toujours son attention a été attirée par ceux dont l'âpre labeur prend toute l'existence et ceux qui traversent la vie comme ils graviraient un calvaire. Tantôt il notera l'effort habituel du *Porteur de blocs* ou bien le travail épuisant des *Mineurs*, ou la promenade sans fin du *Vendeur de journaux ;* parfois ce sera l'artiste qui trouve une consolation dans son travail, le *Joueur de Violoncelle ;* tantôt ce seront les êtres qui ont laissé toute espérance, et ont pris leur parti de tout : *le Chemineau, le Chanteur des Rues.* Et puis, les femmes éplorées, la *Pleureuse,* la *Mendiante florentine* et encore le *Défilé des mendiantes.* Les défilés des gens qui sont las et qui ont faim ont toujours frappé et ému Manalt : il a vu les théories lamentables des *Vendangeurs* étrangers qui viennent chercher un morceau de pain dans notre Roussillon, et il a vu la procession des *Gueux du Midi,* quand dans un mouvement inoubliable nos pays se levèrent pour crier leur misère.

On ne saurait songer à énumérer tous les sujets traités par Manalt ; ceux qui ont été cités suffisent d'ailleurs largement à montrer quelle est son inspiration. Quant à sa technique, je n'en dirai qu'un mot, puisqu'aussi bien elle se résume en un mot : exactitude, vérité. Elle procède entièrement d'une observation toute simple : les émotions, au moins les émotions fortes, celles qui ébranlent profondément l'individu, ont leur expression dans des attitudes déterminées, où le corps tout entier est intéressé. Il s'agit de saisir le jeu des muscles qui représente l'état intérieur. Certains éludent la difficulté en drapant leurs sujets. Mais Manalt s'adonne avec passion à la recherche du détail anatomique, qu'il ne sacrifie pas à l'aspect superficiel de l'ensemble. Dans ses grandes œuvres tout est marqué avec

L'ENFANT A LA SOURCE

minutie ; dans ses bas-reliefs et ses statuettes il a fixé ce qu'il y a de caractéristique dans tel geste, dans telle attitude. Mais toujours la vie anime ses créations.

On leur a, paraît-il, reproché de manquer de fini et de ne pas flatter toujours agréablement le regard. On est allé jusqu'à parler de grossièreté dans le procédé. Les préoccupations qui ont dicté de telles critiques sont demeurées étrangères à Manalt ; et il n'y a qu'à l'en louer. En faisant autrement, il eût commis un contre-sens. Etant donnés les sujets qu'il s'est choisis, la beauté de ses œuvres doit résider dans leur puissance, et il faut ne pas les comprendre pour y chercher *le joli*.

Comment pourrait-on attribuer le fait à un manque de savoir faire ? Voyez ce qu'a fait Manalt quand il a abordé d'autres sujets. Une chose dans la vie l'a à certains moments reposé des duretés et des tristesses, c'est le spectacle de l'innocence des petits. Il s'est complu à regarder les enfants, il a savouré tout le charme de leurs attitudes familières ; et là, pour rendre la grâce de leurs poses, Manalt a su polir et *lécher* leurs corps menus. Son *Enfant endormi*, si charmant dans son abandon, n'est-il pas achevé ? Qu'on voie également son *Enfant à la Source :* on y trouvera à reprendre peut-être une combinaison trop géométrique des lignes, non, assurément, un manque de finesse dans l'exécution. Et son *Enfant à l'épine*, merveille de minutie ! Dans ce petit corps d'une souplesse si naturelle, tout est-il assez fignolé ?

Ainsi tout naturellement, et par la simple recherche du vrai, Manalt est arrivé à approprier parfaitement les procédés à l'inspiration. Cet accord de la conception et de l'exécution, du fond et de la forme, comme on dirait en littérature, est le propre des vrais artistes, de ceux qui sont arrivés d'eux-mêmes à la pleine possession de leurs moyens, et que n'a pas embarassés le souci d'observer strictement

des formules imposées par l'école. Nous avons donc fait à Manalt l'éloge le plus grand. Aussi en resterons-nous là, malgré la tentation de parler encore de ses portraits dont tout le monde s'accorde à reconnaître le très grand mérite.

D'ailleurs j'en ai assez dit pour faire comprendre combien un artiste aussi original et aussi sincère honore notre pays : et cette considération suffira, j'espère, à me faire pardonner par les lecteurs de cette revue de les avoir si longuement entretenus de lui, quoique son œuvre n'ait rien de proprement régionaliste et présente seulement un intérêt général et humain.

S. Baixas.

JANER

L'any s'aixeca somrihent
ab un sól plé de dolsura,
y del mont à la planura
tot es viu, felis, lluhent.

Veu 's tothom, rich y content
de afanys llibre y de amargura,
ab lo cor en hermosura,
oblidant també 'l present

Pero 'l sól desprès s'amaga,
y ab ell la vida y 'l color
sobretot lo món s'apaga.

Aixi se'n va l'esperansa,
Aixi va 'l devenidor,
Sens coratge y sens confiansa.

L'Alguer (illa de Sardenya). Joan de Giorgio y Vitelli.

GOIGS DE SANTA LLÚCIA

Nous publions ci-dessous les jolis *goigs* que vient de composer Lo Pastorellet de la Vall d'Arles en l'honneur de « Santa Llucia ». Nos lecteurs les liront, comme nous, avec plaisir et intérêt :

Goigs de Santa Llúcia

De laqual la sagrada imatge, miraculosament salvada en 1793, y ricament restaurada en 1913, es amantament venerada en sa Capella d'ILLA.

Paraules de Mossen J. Bonafont, Rector d'Illa.
Música de G. Baille, Director del Conservatori.

TORNADA

Moderato

Puix ab sa fé se-nya-la-da Il-la vos diu son a-mor, Am-pa-
-reu, Ver-ge sa-gra-da, Y-sa-vista y-son-cor!
Am-pa-reu, Ver-ge sa-gra-da, Y sa vis-ta y-son

COBLA

cor! La Si-ci-li-a-dit-xo-sa Vos do-uà la llum del
sol, Y sa mar blava y fres-so-sa Gron-xo-là-vos-tre-bres-
-sol: D'ei-xa ter-ra re-ga-la-da, Sou la mès her-mo-sa flor!

Puix ab sa fé senyalada,
ILLA vos diu son amor:
Ampareu, Verge sagrada,
Y sa vista y son cor.

I

La Sicilia ditxosa
Vos doná la llum del sol,
Y sa mar blava y fressosa
Gronxolá vostre bressol:
D'eixa terra regalada
Sou la mès hermosa flor.

II

Qual lliri blanch de puresa,
Creixínt al peu del altar,
Vostra virginal grandesa
Spectacle era singular:
Donzelleta recatada,
Fugiu lo món seductor.

III

La vostra mare sufría
D'un mal dolorós, dolent,
Prop de santa Agáta, un día,
L'acompanyeu de repent:
Y aquí fou desllíurada,
En preu de vostra fervor.

IV

Per tant rara maravella,
Li vareu vos demanar
Que volguès vos deixar ella
Als pobres vostres bens dar:

De gratitut abrasada,
Vos concedeix tal favor.

V

Lo minyó que pretenía
Ser lo vostre rich espos,
Perdent tot lo qu'ell volía,
Se girá contra de vos :
Ja sa rábia descarada
Fa d'ell vostre acusador.

VI

Pascasi, tyrá terrible,
Per vos tentar proba tot ;
Mes li diheu : « Impossible ! »
Tal es vostre darrer mot.
Veniu, borreus : resignada,
Vos espéra sens temor !

VII

Quan ja veu que no podía
Vostra fé desarrelar,
Després de llarga agonía,
Ell vos va fer degollar :
Al cel canten vostra entrada
Los angels en l'arpa d'or !

VIII

ILLA guarda la memória
Del miracle en ella obrat ;
De la ciéga l'história
Ten tothom boy esglayat :
Cad'any, de matí, s'agrada
De vos fer festa-major.

IX

Al qui pateix de la vista,
Al qui ha perdut la fé,
Al qui, en sa vida trista,
Plora d'afany, d'anyoré :
Llúcia, Verge estimada,
Doneu-los llum y bonhor !

TORNADA

Puix ab sa fé senyalada,
ILLA vos diu son amor :
Ampareu, Verge sagrada,
Y sa vista y son cor.

Réunion générale du 12 Février 1914

Dans cette réunions, M. Delpont, trésorier, à rendu compte de la situation financière de la Société pour l'année 1913.

Le bureau sortant a été réélu pour 1914 :

Président : M. le Docteur Lutrand.

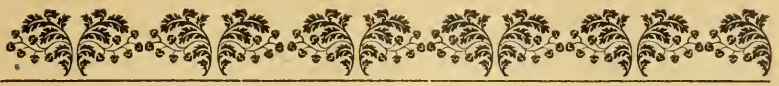
Vice-présidents : M. Gustave Violet et M. Amédée Aragon.

Secrétaire général : M. Jean Amade.

Secrétaire adjoint : M. Charles Grando.

Trésorier : M. Jules Delpont.

Archiviste : M. Louis Pastre.



Cases de Corbera-del-Mitx

(Notes del Poble)

A fe que no es pas gran cosa el poble de Corbera. Els terrers conreuats priven de veure les desiguals teulades bonyegudes, que se sostenen á la bona de Deu, demunt de les parregueres y dels carrerots. Tot just si per demunt del fort burell dels cotius puja el campanar cuadrat, amb l'alsaria d'un colomer. S'está tot envolcallat, el poble; y 'l cal desniucar, aparedat com es, d'una banda pels roquissers que duhen el castell en una negror de pinyers, de l'altre per la geperuda y rojenca montanya de Mont-Tahut, aquella qu'es tant colorada cap-al-tart. En aquesta distancia, feelment seguida pel córrec de Sant-Juliá, poseu çà y enllá un brill d'olivedes en flor, une clapada de vinyers, y un molí de vent qu'anyora son aleteig agegantat; ohiu guinyolar els carriots y bramar la burra; y, alsant la testa, seguiu les voltes ben regulars, ben iguals, dels colóms, que porten en llurs ales el blau flamejar del cel. Y ara, no desitjeu altra cosa, que no siguí quietut y més quietut.

Mes aquell poble, descuidat com es, m'ha donat l'amor de lo qu'es comú y senzill, y ha contribuit á regir d'una manera segura les volades del meu cor, am sa bondadosa familiaritat. En la foscor dels recorts, jo senti que s'alsa com un retaule ombrívol y endaurat, á la vora del qual no s'atudará pas may la llantia d'oli del sentiment.

Perqué es aquell el meu primer horitzó. Mon pare, qu'es metge y fill del poble, hí pujava gairebé cada día. Cosa estranya, sempre que trobavem un dels dos embrancaments que menen al poble, al seu poble, encare que no hí tingués malalts, y per bó que 'l temps sobrés una mica, no resistía pas á la tentació d'hí fer girar el cavall. La bona bestia, que tenía 'l camí acostumat, trotavá ferm, clavant les petjades en la polsaguera, com si amidés les irregularitats d'una terra ben coneguda. De vegades, se precipitava, al pas d'un xarregall que mitx-partía la carretera, anunciat

per una pendent, seguit per una pujada. Mes la marallengua y 'l rey-menut no desamparaven pas el branc de satalía ó la brúa de manglaners selvatges. Soles, les llausetes saltaven mes enllá en els sementers y 'ls solcs d'arada, trico trico, la testa enflocada. Jo sentía que la vista d'aquells glebers argilencs confortava mon pare y li donava una mena d'enamorament. Mes recordi sobretot qu'avans d'entrar al poble, y travessant la colla dels ánecs espetegant d'ales, recordi que mirava ansiosament, allá, á esquerra; y en un moment d'emoció, sempre deya : Es aquella, la tomba dels vostres avis ; penseu amb ells...

Com la nostre estada al poble era d'una mitja-horeta, no desacollavem pas. Saltavem á terra, el pare à regir les conductes, pel carrer de dreta, mon germá y jo á trobar algún parent, pel carrer d'esquerra ; y aixís deixavem el « Bijú », rumía que rumiarás, sota un lladoner de fullám vincladiç, en una boniquesa de sol.

Bons carrers de Corbera, desiguals y mal aplanats ! Teulades que penjen de cantó, sens amor á la simetría, ensenyant les teules ennegrides, revestides d'une floridura d'or ; finestrotes mitx-obertes, entra la llúm del defora y l'ombra de l'interior, com l'ull d'una vella, demunt de l'indiferencia lassa y manyaga del cor ; pedriços de pedre marbre ó cadiretes baixes hont les mans seques van sarcint, sarcint... vetaquí l'imatge tant senzilla que ja 'm tenía maravellat, sigui que ja fós sensible á la senzillesa y á l'humilitat, ó bé encara que m'agradés d'ohir les bones persones assentades, quant deyen : mira, son els maynatges d'en Simón.

En Simón, ja ho enteneu, era l'unic metge que vingués al poble, com que n'era 'l fill. Vetaquí perqué no li sabíen donar un altre nom aquestes santes dones, que 'l teníen tractat de temps ; fins els nins que van á estudi havíen pres la costum dels avis, de les mares, heretant de llur familiaritat orgullosa.

Mes hí havía un altre Simón en el poble, en Simón Fuster, qu'aixis el senyalava y distingía el seu honrat ofici. Prou nos ho sabíem nosaltres, que may faltavem de travessar la botiga, hont el ribot llisava sul taulell oscat y enmorenit, en l'auriola del sernill perfumat. Alegres, aixafavem les bolilles que feyen un munt á l'entrada. Mes, despres de la cuyna, hí havía una galán terrada. y sempre nos hí escapavem, mon germá am vivacitat, y jo amb

aquell aire tímit y cor-prés que 'm donava allavors un misteriós enamorament del món.

Aquella terrada, alsada demunt del córrec sempre aixut, enrejolada ça y enllà, era plena de gallines blanques, de lliris blancs, d'una confusió d'herbes casolanes, sota 'l verdejant parral que li feia de cobrecel. Alló era un recó de paradis per nosaltres, sobretot qu'arrapavem d'una má un tall de pá amb companatge de socissot, un muscat boy cullit que perlejava, y de l'altre un got de ví negre y gairebé sempre picat. Aquell ví de pagés no 'ns desagradava pas, per amor de la terrada. Jo sé que m'hi gués estat tot el día, á ohir el zum-zum de les vespes vora les clavellines de porpra.

No hí somicavem pas sempre á la terrada. Tot soviny, pujavem per un carrer qu'era sagrat per nosaltres. Y ara, qui 'l fixaría en un aygua-fort, aquell carrer, dominat com era al fons per la tossa d'una montanyola, que semblava unicament feta per portar un campanar de dos blesos, alsat á tall de forca sobre l'absís! Y qui diría 'ls sentiments qu'ens despertava ,com si hí bategués l'ánima del poble, perqué entre aquelles cases hí havía la casa dels avis!

Bona y pobre casa! Morts els avis, deixant un petit heretatge de terres y mobles de vella usança, y escampada la familia, s'havía atudat el caliu de la llar, dolorosament; y ara s'hí arreplegava gent forastera. Mon germá y jo la miravem am sentiment, estranyats de la trobar tant petita, amb un sol pís, á penes diferenciada de les altres, qu'eren morenes y de porta arrodonida, pel seu emblanquinat ronyós, groguenc y colrat. Dolsament commoguts, recordavem l'avi cirurgiá, tant gran y paralisat; la graneta, magrantina, y 'l seu escofió blanc, y les pinyes que sempre guardava per nosaltres; mes lo que ja no podíem pas recordar, era 'l só de sa veu.

Si per cás ens veya aturats alguna dona, prou ens deguera entendre els pensaments, perqué encare al cap del carrer, clavavem sempre sobre la casa pairal la nostre esbrinadora mirada d'infants. En cambi, que bonica y alegre la casa de l'oncle Jaume, hont veníem á parar! Retreta com estava, pels alts del poble, y costejant la montanyola, semblava un mirall de netedat. No hí há casa que m'hagi donat una impressió tant clara. Y feu compte

qu'era una netedat de bona lley : un enrajolat vermell, unes parets d'una blancor de neu, algunes cadires de palla de color, vetaquí lo que feia 'l miracle.

Y es que l'oncle y la tía, gent acomodada, qu'havíen estat mercaders á Perpinyá, al temps de les crinolines, no eixíen pas gaire de casa; una mica reservats, un si es no es tímits, regnaven en llur cau plé de lluentors, la tía cuidant de la cuina y l'oncle del celler. Y aixis, honrats com la plata, tenien, am l'ajuda de Deu, totes les apariencies d'esser feliços. A la cuyna, sempre me semblava qu'una gata s'hi havía de llisar el pel blanc y sedós, mullegant la pota am la llengota, y clucant l'ull vert. Y la tía, sempre cofada de puntes, rodona, amb un maravellós posat de placidesa, endressa qu'endressarás... Tant bon punt ens veya, l'oncle prenía la clau y la candela, y obría el celler. Jo no sabía allavors si prefería l'aromosa fortor del celler á la flaire del sernill y de les bolilles. Mes vos he de dir qu'aquell celler no era pas com els altres. Tot hí era ordenat, y, cosa estranya, no hí havía ni un fil d'aranya. Les botes en renglera sobre 'ls pontics teníen un repós confiat. En les lleixes, els flascos vinagrers y les gerris, el cribell, les forques y les dalles penjades per la paret no semblaven pas figures de mala art, com passa en tots els altres cellers. Y l'oncle, am sa cara ben afeitada — sería encare proba de netedat? — ens ofería un raig de ví muscat, de ví cuyt, ó bé un xarrop d'herbes de montanya, rós com l'oli.

Y, confiat en la resposta, demanava : Fa qu'es bó? Hi há tres anys que...

Mes li trencava la paraula la vinguda « d'en Simón », que 'ns volía arreplegar.

— Ah! Ets tú, Simón, deya la tía, boy netejant un altre got, sempre amb el seu posat de placidesa. — Y tot seguit, l'oncle : Fá qu'es bó? Hí há tres anys que... — A n'en Simón, no li agradava pas de s'entretenir, y llurcava el rellotge : son tres quarts per mitxdía, y 'ns esperen... Allavors, l'oncle y la tía ens acompanyaven fins á la porta. Aixís, les corderelles que segueixen els remats, alsen la cúa, y semblen dir : Mireu, mireu si mon plumatge es net!...

Defora, les barbacanes deixaven penjar mitx pam d'ombra

blavosa. Lluía un bonic raig de sol en les parets agrisades, d'aquell sol de poble catalá que fa s'obrir els calzers dels cirerers y ballar els somnis lluminosos en l'esperit dels infants; y l'aire estava impregnat de la mes sanitosa exhalació montanyenca.

A dreta, reconeixíem la dressera de la font del córrec. Y d'una manera imprecisa, recordavem d'hí haver estat am la graneta, agafant á la má un poalet de terra. La graneta estenía la bugada en les mates de romaní; hí havía parpelloles blanques...

Y are no hí tornavem pas mes á la font del córrec, igual se fos estroncada... Que pensaría allavors mon pare, qu'ens demanava si havíem passat devant de la casa dels avis? Li responíem que sí; y pertant, baixavem pel mateix carrer; y encare qu'ho tinguessem ben entés, ens la senyalava cada vegada: « Es aquesta, aquesta ». Sota la finestra, un escarramell de figues seques s'assoleiava humilment. A ran del pedriç, la parra petita, arrapada, contractava 'ls seus nusos, com per expressar el dolor físic de les pedres. Miravem allavors tot el carrer: tot el silenciós carrer tenía allavors com un aire de lassitut sota 'l sol, y 'n les portes y finestres unes ombres d'un blau negre, durament pintades. Y al cantó, quan giravem la testa, veyem encare al cim de la montanyola, estranyament encuadrat per les pobres teulades vermelles, el campanar de dos blesos, fatídic en son immovilitat, el campanar de Corbera-de Dalt.

1913. Joseph-Sebastiá Pons.

Souscription pour le monument à Jacinto Verdaguer

Report antérieur	186.50
Louis Pastre, à Perpignan	1 fr.
Ramon Nonat	0.50
André R.	0.50
Total Général	188.50

Remis au Comité du Monument à Barcelone.

Le Trésorier : J. Delpont.

La Vida Cara

Canço nova amb ayre vell

I

— A quant ne veneu els ous?
Teresèta, Teresèta;
a quant ne veneu els ous?
— Els dotze a trente-sis sous.

— Amb truitada ó be ferrats,
Teresèta, Teresèta;
amb truitada ó be fèrrats,
els-e trovi molt salats.

II

— Les mongetes quant veneu?
Teresèta, Teresèta;
les mongetes quant veneu?
— Nou francs la mesura, i dèu.

— Als entorns, quan s'alçi 'l vent,
Teresèta, Teresèta;
als entorns, quan s'alçi 'l vent,
ara pla serà... calent!

III

— I la patana a quant va?
Teresèta, Teresèta;
i la patana a quant va?
— Val un duro lo quintà.

— Molt tindrà que rebaxar,
Teresèta, Teresèta;
molt tindrà que rebaxar
per me pogué jo engrexar.

IV

— Lo vi a quant l'heu posat ?
Teresèta, Teresèta ;
lo vi a quant l'heu posat ?
— Es vén dèu sous la meitat.

— Doncs, omplenaré 'l barral
Teresèta, Teresèta ;
doncs, omplenaré 'l barral
a l'axeta... del pohal.

V

— A la nina què doneu ?
Teresèta, Teresèta ;
a la nina què doneu ?
el dia que la caseu.

— Sis llençols amb un *menut*,
si m'agrada, si m'agrada ;
sis llençols amb un *menut*,
si m'agrada 'l seu *volgut*.

VI

— Al preu que 'l greix ara va,
Teresèta, Teresèta ;
al preu que 'l greix ara va,
de *volgut* no 'n sortirà.

— Vès ! sempre hi hà parpellol
que se crema, que se crema ;
vès ! sempre hi hà parpellol
que 's crema l'ala al gresol.

Céret, 14 desembre de 1913. PERE DE L'ALZINA.

Sobre l'expedicio dels Catalans y Aragonesos à Orient (1303-1314)

INTRODUCCIO

Desde molts anys, y sens que pogui recordar-me qui fou el primer que m'en parlá, me rodaba pel cap que Cataláns y Aragonesos, dins una empresa en terres extranyes, habian il-lustrat llur nació, ab fetes tan remarquables, que de per en-llá dels mars y atravessant les tenebles del sigles, l'esplandor ne traslluhia fins à nostros temps.

Mes d'aqueixes clarors sols n'habia vist, fins ara, com llampechs esvanehits, d'un temporal llunyá, els qui, un colp passats, vos deixan envolt de foscor mes negra y ab desitj mes punxant de llum clara.

L'últim lluhentor que vingué à mi, la dech al Ilm. Senyor Bisbe de Perpinyà. Habent-me escaigut, vers l'any 1906, l'honra gran de conversar ab ell, aqueix gran Catalá de cor s'exclamá, parlant de nostre nació : « Y que s'ha de pensar d'aqueixa gent « que, essen tan sols un punyat, feren trontolla l'Imperi Grech ».

D'allevórs en-çà, res de concret habia llegit, ni ohit à dir, sobre « l'Expedició d'Orient », quan fa alguns mesos, me vingué à máns l'obra d'En F. de Moncada, Comte de Osona (1), y obrint lo llibre, ab l'emoció d'aquell qui obra una capsa hont pensa trobar un joyell desgarriat, hi trobari lo que esperançaba : la confirmació de lo que me sospitaba sobre dita empresa extraordinaria, al ensemps, que la proba d'haber-hi contribuit Rosselló, ab homens y capdills.

Crech donchs fer obra bona (fins hont pogui jo arribar) retrehient alguns dels episodis mes senyalats d'una part poch

(1) Antigua Ausona, avuy Vich. Una rama d'aqueixa familia passá à Sicilia ; una altra à Franca y fou arrel dels « de Bearn », « de Foix » que foren reys de Navarra y, per fi, reys de França.

coneguda de nostra Historia que pot titular-se sens exageració: l'Epopea Catalana à Orient.

II

Diferents autors, tractant d'aqueixa expedició, sigui, per quin motiu que se sigui, l'han presentada com formada d'homens y capitáns naturals de totes les nations d'Occident, valent-se, pera justificar aqueixa opiniò, del nom de « franchs » que se donaren y del sagell que servia pera llurs patentes y altres documents.

Dit sagell, es veritat, portaba à l'orla les paraules: sagell de l'host « dels franchs que regnan à Tracia y Macedonia » y, com figura, un Sant Jordi; mes, deixant apart, que Sant Jordi era patró dels Cataláns, se troba, encare, que la paraula « franchs » s'ha d'interpretar per « cataláns franchs », y no, com calificatiu de nacionalitat. També s'ha de dir, per memoria, que, desde les cruzades, los pobles del Llevant donaven lo nom de « franchs » á totes les nacions d'Occident. Y si se volgués cercar subtilitats, cabria el dir que los Alarbs nomenaben « Afranch » les serres del Ebre al Loire.

Amés, los noms dels qui manaben, que, deixat en Roger de Flor (1), foren tots Aragonesos, Cataláns o Rossellonesos y la particularitat, ben caracterisada, de que en moments apurats, sempre demanaren ajuda als Reys d'Aragó (2) o de sicilia; los fets, mes comprobants encare, de que quant volgueren un cap lo demanaren á la familia d'Aragó (3) de que, amos de les terres del duch d'Atenes, les oferiren a 'n aquet reyalme y se donaren per capitá En Roger Deslau, caballer catalá natural de Rosselló; tot aqueix conjunt de circunstancies deixa probat, de sobres, que se tracta de una feta histórica que perteny, sens cap restricció, á la nació Catalana.

J. Badoua.

(1) Encare se dupta per lo lloch hont nasqué: Moncada diu à Brindis de pare alemany y mare italiana; En Gazanyola, diu à Tarragona.

(2) No la conseguiren mai.

(3) Fou enviát Fernando, Infant de Mallorca.

Flors de Pedra

En Terra de *Cerdanya*
Sonrihuen quatre flors :
Son de *França i d'Espanya*
Per la Verge llahors.

Capella rodoneta
Del terme de *Planès*
Espelleix, com floreta
D'un víu *clavell* francès.

En son jardi reclosa,
Donant vida y plaher,
Puncelleja la *rosa*
Del Santuari *d'Err*.

Tal un *llirí*, blanquejas
Font-Romeu, prop dels pins !
Altíu trono qu'envejas
Reïna dels Serafins !

Viola embalsamada
Que tots cercan ab zel,
Núria, à Verge amada,
Es lo dó lo mès bel.

De la fé christiana
Broteu, mysticas flors ;
Per Verge sobirana
Floríu germans recorts !

J. Borateu.

Consistori dels Jocs Florals de Barcelona

Convocatoria per als de l'any 1914, LV de llur restauracio

El primer diumenge de maig, que s'escau el día 3, se celebrará la poètica festa, en el qual seran judicats a les millors poesíes que hi tirin els tres « Premis ordinaris » (que ofereix cada any l'Excm. Ajuntament de Barcelona), corresponents als tres mots que formen el lema de la nostra Institució, que son segons els nostres Estatuts :

« Una Englantina d'or » que's donará a la millor poesía d'esperit patriótic o sobre fets históríc o tradicionals, usatges o costums de la nostra Terra.

Una « Viola d'or i d'argent » a la millor poesía religiosa o moral.

Una « Flor natural », premi anomenat d'honor i cortesía a la millor poesía sobre tema que's deixa al bon gust i franc arbitre dels autors. Segons la bella costum d'antic establerta, el qui obtingui aquest premi deurà fer-ne present a la dama de sa elecció, la qual proclamada « Reina de la Festa » entregarà els altres premis als qui'n siguin guanyadors. »

Premis extraordinaris. — Una Copa artística a la millor composició en prosa de caracter literari.

Totes les composicions han d'esser escrites en Català d'aquest Principat, de les Illes Balears, de Valencia, del Rosselló o de la Sardenya, no entrant en concurs les que no siguin rigurosament inèdites.

Tots els treballs s'han de remetre a la Baixada de Cervantes, núm. 7, pral., segona, abans del migdía del 15 de març vinent, acompanyats d'una plica closa que contingui'l nom de l'autor, duient damunt escrit el títol de la compsició.

Que'l Senyor us dongui inspiració per cantar la Patria, la Fè, l'Amor, com a nosaltres discreció en judicar, premiant als més dignes.

Fou dictat el present Cartell en la ciutat de Barcelona, als 30 de novembre de 1913, pels VII Mantenedors.

Julius Carsalade, Bisbe de Perpinyá, *President*. — Ramòn Pico i Campamar. — Antoni Sunol. — Cèsar-August Torres. — Emili Tintoré. — Josep Saderra. — Joan Oller i Rabassa, *Secretari*.

SERRALONGA

Serralonga 's lo nom del bell vilatge
Que 'm doná llum ;
Del cel hi veig una molt rica imatge
Ab dols parfum.
Hermos y gentil lloch, rodejat d'arboledas
En siti elegant, sobre un gentil serrat,
Res de mes bell com son las castanyedas
Del teu vehinat,
Que tendra y fresca es ta verdura !
Que hi ha de tan hermos com la teu hermosura !
Y los olms, y los polls, los freixes y noguers,
Los faigs, los boixos alts, los salits y cirers,
Que no 't fan, en tot temps, una rica corona
Que tothom qui t'ha vist en tot lo mon pregona ?

Entornejat de monts, que 's tenan à distancia
Per celebrar tots junts l' blanch del seu honor,
Serrallonga 's pot dir, sens sentit d'arrogancia,
Un poble descansat, tranquil, y sens temor.
Bach-Vert ab son alt pich, vigilant centinella,
Las terras de Cabrençs, y 'l Mont-Negre al costat,
D'altra part Puig-Colom, tocant à Gironella,
Y 'l sublim Canigó, de sempre celebrat,
Tots ells son los soldats que guarden nit y dia
Aquell lloch tan hermos ;
Un altre defensor en lo qual se confia,
Es la torra de Cos.

Que son tots eixos monts, eixas torras y serras ?
Que 's diu d'ells al present ? que foren al passat ?
En felis temps de pau, com en mal temps de guerra,
D'uns y altres que se ha contat ?
En temps present, no donan gran molestias ;
Dormen tranquils tan ivern com istiu ;
No 'ls despertan ni 'ls brams de las mes feras bestias,
Ni 'l cant suau del cotoliu.
Entonejats de rochs y cintats de riberas,
En ivern coronats de neu,
Tenint, als peus, fulles, boixos, falgueras,
Estàn contents de la bondat de Deu.

. . . . . .

Mossen Moli,
rector de Prats-de-Mollo.

LIVRES et REVUES

Poemes par J. Perez-Jorba, Barcelona, Typografia l'Avenç, Massó, Casas et Ce, Rambla de Catalunya, 24, est un excellent recueil contenant un grand nombre de pièces d'une réelle valeur. Nous en recommandons la lecture aux amateurs de bonne littérature catalane.

Extrait du *Bolleti del Diccionari de la Llengua Catalana.*

La Mare Terra. — Poesies rosselloneses, Pau Berga, Perpinyá, Imp. Comet, 1913.

Dins aqueix bell volum, de prop de 200 planes, l'autor cumpleix els propósits manifestats en el prefaci del llibre antecedent. Les poesíes, aplegades en tres sessions (*Intimes, Quadros* i *La Terra)* son totes elles prou catalanes per la llengua i per l'ortografia, encara que no tant per la versificació. Aquesta resulta sovint forçada i dura, per mès que l'autor procuri ajustarse a les normes nostrades, fins al punt d'admetre aleixandrins de primer hemistiqui pla i els endecasílabs a l'espanyola (que ell anomena de deu peus a la francesa). Els versos curts d'aqueix aplec solen esser mès ben forjats, i s'en hi troben composicions d'aire popular ben acceptables. No hi manquen, emperó, silves de versos que no sabríem classificar i que creuríem prosa rimada. Tal volta son versos lliures de fáisó modernista.

L'estil d'En Bergue tendéix ordinariament al prosaïsme, cosa mès tolerable dins les composicions d'assumpte familiar que dins les de tema i entonació no tan humils.

Ja s'ha dit que 'l seu llenguatge es prou catalá ; i realment fa goig trobar tan pocs galicismes dins un llibre rossellonès. Per aixó meteix fa mès mal efecte trobar-hi un castellanisme tan evident com la préposiciò *hasta*, repetida ben arreu.

De totes maneres cal felicitar desde la nostra encontrada un escriptor rossellonés qui tant simpatisa amb lo d'aquesta banda dels Pirineus i preconisa l'unió espiritual de la raça.

❖

Fables de La Fontaine. — Traduites en vers catalans par Paul Bergue. Avec une préface et une étude sur l'orthographe et sur la versification catalanes. Perpignan, Imp. Comet, 1909.

Molt important ès aquest llibre rossellonés, més que per la traça de l'autor en vestir a la catalana fins a cert punt l'original francès de La Fontaine, per les declaracions que fa dins el prefaci i l'estudi introductori.

En Bergue vol que dins el Rosselló s'escrigui el catalá llegítim, i no una de tantes formes bordissenques de patués en degeneració creixent. Abomina del sistema ortográfic segons la convenciò francesa, que tant desfigura el catalá que solien escriure els rossellonesos moderns, i acceptar les « Normes del Institut d'Estudis Catalans » publicades a Barcelona. Respón a les objeccions que puga fer la rutina, i proposa l'exemple dels escriptors belgues no flamencs qui, en lloc de tancarse dins un patués obscur, se sumen a la gran literatura francesa. Així, segons ell, han de procedir els escriptors rossellonesos incorporant-se a la pol-lent literatura catalana, amb lo qual ja trobarán públic dins la Catalunya espanyola i no deixarán de guanyar-lo dins el meteix Rosselló, a on el vertader catalá era conservat prou bé fins a les derreres generacions formades a l'escola. En resum, l'autor es un pancatalanista literari qui accepta per mestres, no sols els propis del Principat, sinó també els mallorquins i valencians.

Dels mallorquins en fa gran elogi, que li devem agrair ; si bè li hem d'observar que l'insigne Ruyra no es nadiu de Mallorca, com ell creu, sinó del baix Empordá (Blanes).

L'estudi sobre la versificació catalana está fet, com era natural, des del punt de vista francès ; i no obstant d'esser prou acurat i minuciós, se ressent de certar incomprensió relativa. Com el francès propiament no té la vibració de l'aczent tónic, amb tot i esser una llengua tan germana de la nostra, des del punt de vista de la versificació li es més extranya que les llengües germániques, per exemple. Encara es meravella que M. Bergue haja pogut fer-se cárrec de ritmes tant inadaptables al francès com els de les *Horacianes* en que singularment se fixa, donant a coneixer que no tenía idea de les metrificacions análogues italianes o espanyoles.

Lo que demostra certament aqueix treball es un estudiosa lectura de tota la moderna poesía catalana i un simpátic entusiasme per la meteixa.

Mossen Miquel Costa de Mallorca.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, rue de la Poste, Perpignan.

8e Année. N° 86 Février 1914.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

PIERRE TALRICH

Jean-Pierre-François Talrich naquit à Serralongue (Pyr.-Or.) le 16 janvier 1810. Fils de Pierre Talrich, docteur en chirurgie, et de Thérèse Durand, il fut baptisé le 22 janvier en l'église de Serralongue et eut comme marraine Marie-Rose Trescases.

Le 20 mars 1813, l'enfant perdait sa mère alors qu'il était déjà orphelin de père. Le docteur Talrich, lors d'une épidémie de typhus, descendit de Serralongue pour aider ses confrères de Céret, fut atteint par le fléau et mourut victime de son devoir.

L'orphelin fut mis au collège de Perpignan, mais le petit montagnard, ignorant de ce qu'il pourrait trouver dans la grand'ville inconnue, prit soin, en partant, d'emporter son livre d'école sous son bras.

Au lycée, un épisode de son enfance révèle déjà sa naturelle générosité d'âme et son enthousiasme pour les nobles causes.

En 1824, âgé de quatorze ans, il s'évada avec quelques camarades ayant formé le projet très simple de partir au secours des Grecs. Malheureusement, l'un de ces jeunes émules de Lord Byron avait eu une préoccupation vraiment trop bourgeoise et qui devait lui être fatale : il avait laissé sous son oreiller son testament olographe par lequel il

déshéritait, en bonne et due forme, son neveu qui lui avait, quelques jours auparavant, administré une très irrespectueuse raclée.

Ce document faisait connaître les intentions des futurs guerriers. Facilement rattrapés, ils furent ramenés par la gendarmerie, gravement incarcérés dans la prison de Perpignan où ils passèrent une nuit et le lendemain matin reconduits au collège et accueillis, cela va sans dire, par les triomphales ovations des camarades.

Quelques années après ce fut plus sérieux.

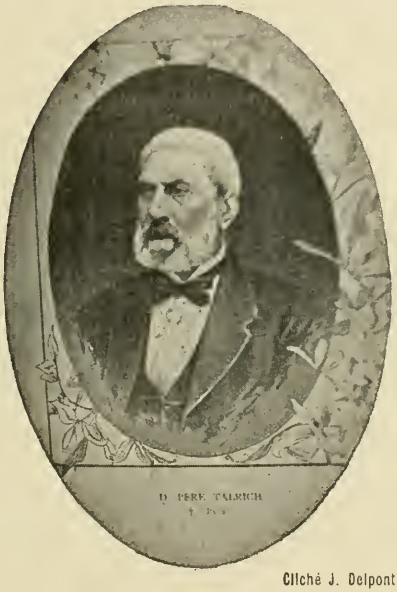
La cause de la liberté, victorieuse à Navarin, appelait cette fois à elle les défenseurs de Dona Maria, reine de Portugal, contre les violences et le despotisme sanglant de l'usurpateur de don Miguel. La France envoya l'amiral Roussin sur les rives du Tage. Pierre Talrich s'engagea parmi les volontaires français, se battit vaillamment, fut nommé sergent-major et faillit revenir décoré.

Une croix du Christ de Portugal, *une seule,* restait à la disposition de ses chefs pour récompenser un acte de bravoure. Ceux-ci, estimant Talrich et un autre de ses camarades également dignes de la récompense, voulurent la tirer au sort. Pierre Talrich refusa de devoir sa croix au hasard et la laissa à son camarade.

De cette campagne, le jeune sous-officier rapporta, à défaut d'un ruban, l'idée d'un drame historique, Vasconcellos, qu'il écrivit vers 1849. Le sujet, emprunté à la Révolution de Portugal de 1640, fait revivre, au milieu d'une action très vivement menée, très angoissante, la figure de don Miguel Vasconcellos, secrétaire d'Etat de Marguerite de Savoie, vice-reine de Portugal au nom de l'Espagne.

Les scènes hautement littéraires, d'une émotion véritable eussent été dignes du théâtre si l'auteur eut consenti à faire mettre au point son œuvre par un écrivain ayant l'habitude

et l'optique un peu spéciale de la rampe. Les critiques les plus autorisés le lui conseillèrent, parmi lesquels Arsène Houssaye qui, après lecture du manuscrit, l'en félicitait chaudement. Mais, comme jadis en Portugal il avait refusé de partager la Croix, de même refusa-t-il de partager sinon la gloire, du moins un succès presque certain. Il voulut



Cliché J. Delpont

que son œuvre demeurât uniquement de lui et il remit sans hésiter le drame dans ses cartons.

Il n'a été publié qu'après sa mort (1).

En 1831, Pierre Talrich débarquait à Paris. Ce Pyrénéen « prenait pour des taupinières Montmartre et le Mont Valérien, cet Atlas et cet Hymalaya des riverains de

(1) *Vasconcellos*, drame en quatre actes, 1 vol, in-8°. Plon 1902.

la Seine » (1) et se mettait bravement à la recherche d'une position sociale.

Il n'avait guère alors pour toute fortune que son intelligence et sa volonté, de malheureuses spéculations de ses tuteurs ayant dissipé l'héritage qui lui revenait de ses parents.

Après être entré dans une grande maison d'édition, il trouva, en 1841, au journal *Le Siècle* une situation plus rémunératrice, tandis qu'il nouait avec les rédacteurs des relations d'amitié qui donnaient satisfaction à ses goûts littéraires.

Il demeura au *Siècle* de 1841 à 1865. Ennemi de l'Empire, il n'était cependant pas républicain et ses sympathies l'eussent incliné plutôt vers la monarchie traditionnelle, mais, sans avoir à faire de politique dans les colonnes du Journal, il rencontrait au *Siècle* des écrivains de valeur qui surent apprécier la franchise de son caractère, la cordialité de son commerce et la finesse de ses goûts littéraires. Et c'est ainsi qu'il se créa un groupe d'amis qui lui demeurèrent fidèles, et que chaque semaine, il avait plaisir à réunir familièrement à sa table.

A côté de ses amis littéraires, ceux qui les premiers avaient toujours droit à son accueil le plus affectueux étaient ses compatriotes.

A ces derniers, son cœur, sa bourse et sa table étaient toujours largement ouverts.

Ce lui était une vraie joie de serrer les mains des Roussillonnais connus ou inconnus, qui venaient lui parler du pays lointain, toujours présent à sa pensée et qui faisaient réentendre à son oreille le doux parler Catalan.

(1) *Souvenirs des Pyrénées*. Feuilleton du journal le *Siècle*, 2 septembre 1860.

Il les recevait à bras ouverts, les retenait le plus souvent à déjeuner ou à dîner et mettait à la disposition des nouveaux venus son expérience et ses relations.

Dès que sa situation se fut améliorée et que de plus longs loisirs lui furent permis, il s'empressa de retourner en Roussillon.

Son premier retour date de 1858. Il en a gaiement retracé le souvenir dans un feuilleton du *Siècle* du 2 septembre 1860.

Repris par toute la séduction de la terre natale, les yeux charmés par les paysages autrefois familiers, mais depuis vingt-sept ans un peu estompés dans son souvenir, l'âme à nouveau conquise par la langue harmonieuse de son enfance, le poète se réveilla. Il se surprit à conter une jolie légende en laquelle il chantait les pittoresques vallées pyrénéennes et leurs sources bienfaisantes et ressuscitait, pour l'agrément du récit, un certain Béranger de Paracols, soi-disant troubadour du XIIe siècle et auteur prétendu d'une chanson d'amour catalane. Et audacieusement il citait la chanson et il nommait les lieux où il avait découvert le précieux manuscrit. Si bien qu'un érudit (cette race est sans pitié), ayant pris au sérieux cette fantaisie de vacances, écrivit un long article dans le *Journal des Pyrénées-Orientales* pour discuter la vraisemblance de la trouvaille, critiquer les erreurs de documentation, s'étonner de la forme un peu trop moderne de la poésie du XIIe siècle et conclure en se demandant si, au fond, *« tout cela n'était pas une simple blague »*.

Trois semaines après, le *Journal des Pyrénées* publiait une lettre pleine d'humour de Pierre Talrich qui se terminait par cet aveu dépourvu d'artifice :

« Je me résume.

« L'on n'a jamais fait appel en vain à ma franchise. Je

confesse que toute mon histoire *n'était qu'une véritable blague.*

« Je sollicite, à mon tour, de mon contradicteur, l'aveu que sa critique était au moins inopportune.

« Historien austère, il n'a pas voulu se départir de la devise

Amicus Plato, sed magis amica veritas.

« Je suis fantaisiste et j'aime mieux Platon que la vérité, surtout si Platon poétise à propos un coin de pays ou je suis né ».

Cet article du *Siècle* fut, je crois, le premier consacré par Pierre Talrich à ses chères montagnes et le pastiche, attribué au fameux trouvère, son premier essai de poésie catalane.

Quelque vingt après, il devait s'en souvenir et le reprendre pour en faire la *Corranda Rossellonesa.*

De 1858 jusqu'à sa mort, survenue en février 1888, le montagnard fidèle n'a que bien rarement laissé passer une année sans aller revoir ses Pyrénées : Perpignan, Prades, le Vernet, Molitg, Thuès, les Escaldes, Amélie-les-Bains, Mont-Louis, Font-Romeu et surtout le petit village natal, Serralongue qu'il dota successivement d'un Baptistère très artistique, puis d'un lavoir fort apprécié des ménagères du pays, sans parler de nombreuses générosités très discrètes, dont il gardait seul le secret.

A Paris, longtemps président de la société de secours mutuels des roussillonnais : Le Pardal, il se faisait une fête d'assister à ses réunions, d'y apporter une jeunesse de cœur et d'esprit que révélaient ses poétiques improvisations.

En décembre 1885, accouru au-devant de l'Estudiantina catalana qui se rendait aux fêtes du Soleil, il la salua de ce joli quatrain dont la traduction ne saurait rendre le charme :

Vos altres que veniu amb tota l'armonia
Del nostre bel parlar nos portar l'alegria
Infants de Perpinyá vos obrim nostre cor
Pel nostre Rossellò es tot omplert d'amor —

« A vous tous qui venez nous apporter la joie
« Et l'infinie douceur de notre beau parler,
« Enfants de Perpignan, nous vous ouvrons nos cœurs
« Tout débordant d'amour pour notre Roussillon ».

Les loisirs de ses dernières années furent d'ailleurs presque entièrement consacrés à célébrer le Roussillon. Pour chanter sa petite patrie, il écrivit des vers pleins de fraîcheur et tout imprégnés d'amour filial.

Ce furent, par ordre de date : en 1879, le Canigou, poésie dont son compatriote, l'éminent professeur au Conservatoire, Taudou, traduisit en un rythme magistral l'émotion profonde. En 1881 parut l'Aubade Catalane, mise en musique également par Taudou qui écrivait au poète : « Votre aubade m'enthousiasme tellement que j'en veux écrire la musique et que, oubliant toute théorie d'école, je me laisserai simplement emporter sur les ailes de la poésie ». La Cantate « Al Rossello » qui se retrouve dans les premiers vers des « Recorts » a été interprétée par Baille. Elle ne fut pas publiée. Enfin, la Ronde Roussillonnaise, dont Madame Léonie Bonet écrivit la musique et qu'illustra Teyssonnières précéda de peu l'apparition des « Recorts del Rossello ».

Cette œuvre, la principale du poète, et qui fut hélas la dernière, fut publiée en 1887.

Pierre Talrich écrivit ces souvenirs avec joie, avec émotion et surtout avec amour. Il y consacra tous ses soins et voulut que l'édition en fut particulièrement soignée. L'illustration fut confiée au maître aquafortiste, Louis le Nain et au compatriote Teyssonnière. L'un burina avec

vigueur l'énergique physionomie de l'auteur, l'autre évoqua, d'un trait original et pittoresque, les sites célèbres du Roussillon : le Canigou, vêtu de blanc, le Castillet, les Platanes, les danses catalanes...

Le grand poète catalan Jacinto Verdaguer, l'auteur de la grandiose épopée, l'*Atlandide*, accepta la dédicace de l'œuvre qui portait en épigraphe ses propres vers :

Com viatger al cim d'una pujada
D'hont ovira sa terra somiada,
Aqui 'l bon vell sospira de dolsor ;
Y veent la verdejar hermosa y bella,
Passeja 'ls ulls, enamorat, per ella,
Rejovenit sentir volarhi 'l cor.

Comme le voyageur au sommet d'une colline
D'où il aperçoit la terre de ses rêves,
Ici le bon vieillard pousse un doux soupir ;
Et la voyant verdoyer grâcieuse et belle,
Il y promène amoureusement ses regards,
Sentant son âme y voler rajeunie.

Et le poème de Pierre Talrich s'ouvre par cet hymne d'amour au sol natal.

Aixís com al trench del matí
se veuhen las tendres poncellas
del frígol y del romaní
Obrint llur calze á las abellas,
Aixís, oh Rosselló, mon cor,
A plena tarde del meu dia,
T'obre son vas umplert d'amor,
En ton parlar, vera armonía.

Ainsi qu'à la pointe du jour
On voit les tendres boutons
Du thym et du romarin
Ouvrant leur calice aux abeilles,
Ainsi, ô Roussillon, mon cœur,
Au plein soir de ma vie,
T'ouvre son vase rempli d'amour
Dans ta langue, vraie harmonie.

Puis les strophes se poursuivent, fêtant tour à tour la floraison magnifique du Roussillon, célébrant le Capcir, la Cerdagne, évoquant Font-Romeu et le célèbre sculpteur Oliva, chantant la grâce légère des danses catalanes. La voix du poète se fait douce ou puissante pour dire le baiser de l'aurore sur les cimes neigeuses du Canigou, le souriant

ciel de Cerdagne, le silence imposant des hivers, la joie du Renouveau, la splendeur des nuits étoilées, mais elle se mouille de larmes lorsqu'elle salue les rives du Tech, les monts de l'Albère, le Vallespir aimé, tout ce petit coin de terre d'où s'exila trop tôt l'orphelin. Et devant les vieilles tours qui dominent Serralongue, Massanne, Mir, Cos et Cabrens, et devant le micocoulier du village qui vêtait de son ombre la maison paternelle, un dernier cri jaillit de l'âme du poète :

Vallespir,
Dols sospir !
Quina alegría !
Mon cor somía
Qu'un día hauré par darrer llit
Quatre llosas del teu granit.
Si 'm nega Deu eixa esperança,
Si sota un altre cel de França
Mon jorn suprem ha de venir,
De mi conserva est sovenir :
No moriré pas de vellesa ;
Ay no ! moriré de tristesa,
Vallespir,
dols sospir !

Vallespir,
Doux soupir !
Quelle joie !
Mon cœur rêve
Qu'un jour j'aurai pour dernier lit
Quatre dalles de ton granit.
Si Dieu trompait mon espérance,
Si sous un autre ciel de France
Mon jour suprême doit venir,
Retiens de moi ce souvenir :
Je ne mourrai pas de vieillesse ;
Hélas, je mourrai de tristesse,
Vallespir,
Doux soupir !

Si ce rêve de l'enfant de Serralongue ne s'est pas réalisé

à la lettre, on peut dire que son âme s'est bien endormie, bercée par les plus doux souvenirs de son enfance, et que ses yeux se sont fermés sur les chères visions du Vallespir.

Les *Recorts del Rosselló* eurent chez les félibres le plus franc succès. Les lettrés en goutèrent la forme parfaite, la langue très chatiée, le lyrisme éloquent et varié et les catalans furent tous conquis par l'émotion sincère et la douce mélancolie de ces souvenirs.

Jacinto Verdaguer, Frédéric Mistral, Emmanuel Arago, Etienne Arago, Le Comte de Toulouse Lautrec, Justin Pépratx, Frédéric Donnadieu, Joseph Bonafont, Paul Mariéton, pour ne citer que quelques-uns, adressèrent à l'auteur des félicitations empreintes de la plus chaleureuse et de la plus profonde sincérité.

Mistral lui écrivait : « C'est de la poésie naïve, populaire et franche qui est l'expression d'un souvenir ému. La langue est pure et claire. On sent qu'elle est vivante et c'est une fière réponse aux niveleurs intellectuels qui proclament la mort des idiomes indigènes ».

« Mes félicitations et mes remerciements pour le plaisir que j'ai eu à lire ces vers limpides que vous avez bien fai de dédier à l'illustre chantre des Pyrénées, notre sympathique ami Jacinto Verdaguer ».

Les Roussillonnais n'ont pas perdu le souvenir du poète du Vallespir. Souvent encore son nom est cité parmi ceux des enfants du pays qui surent le mieux l'aimer et le chanter.

Sur la demande de la Municipalité de Perpignan son buste, dû au ciseau d'Oliva, orne aujourd'hui le musée et bientôt la ville perpétuera sa mémoire en donnant son nom à l'une de ses rues.

Nul hommage n'eut été plus sensible à son cœur.

Paul Brinquant.

GALIPOLI

Juny 1304

Un colp près En Berenguer d'Enteza (1) y morts los millors caballers y soldats que lo seguiren, sols quedaren à Galípoli, ab En Rocafort, llur capdill, mil y dos cents infants, dos cents caballs y quatre caballers, bons soldats, quins eren : En Guillém Siscar, de Catalunya ; En Juan Caldés de Rosselló, y En Fernando Gori ab En Jimeno de Alvaro, els dos aragonesos. També quedaba En Muntaner, racioner, y capitá de Galípoli.

Poca gent hi habia, donchs, per defensar la plaça y quant saberen que En Berenguer s'habia perdut, ab la seva gent y ses galeres, vegeren que no habian d'esperar cap socorro de ningú y que, aislats de tots, lluny de la pátria, envolts de desenemichs, sols d'ells mateixos y de llur propi valor, habian de tenir ajuda.

Mes per això, no perderen ánimo. Antes, al contrari, s'enaltí llur valentia y donaren exemple de lo que s'ha de fer, en casos apurats, quant se tem que alguna acció mal estudiada, o algun desfalliment de la voluntat, vingui à deixar l'honra y lo bon renom mal parats.

Cataláns y Aragonesos tingueren consell y essent molts els qui tenian dret à posar-hi vot, variats foren los projectes.

Alguns foren de parer que era desatinat defendre la ciutat y que era forços desemparar-la ; que era convenient embarcar-se en les galeres y altres naus y anar-sen cap à Metellin, hont se podia arribar ab molta facilitat ; dehian que d'aquella isla, se podia corre els mars dels voltants, ab mes seguritat y ab gran perjudici dels contraris, y pera justificar aqueix projecte, retrehian que siguent poques les forces, no hi habia medi d'obtenir major satisfació.

No fou seguit aqueix conseil, si no que ab paraules de amenaces, lo rebé la majoria dels qui assistian á la reunió y que

(1) Los Genovesos lo pregueren per traicio convidant-lo à bordo de la galera d'En Eduard D'Oria y guardant-lo prés quant el endemá volgué retirar-se.

se determiná defensar la ciutat, costés lo que costés de vides y fatigues, tinguent-se per ruin y traidor el qui no ho fés.

Preuaren en tant aqueixa resolució que pera treure-se tota idea de mudar-ne, esberlaren tot lo que tenian de galeres y altres embarcacions, enjegant-les á fondo.

Habent perdut, ab tal acció tota esperança de retirada per mar, sols confiaren en la que ab llur espasa y l'ajuda de Deu habian d'obrir-se dins les files de sus contraris.

Resolució extremada y en tal manera atrevida que desde aquells temps, l'Historia sols menta un fet igual, lo del Gran Capitá (1).

J. Badua.

(1) Hernan Cortès. (D'après F. de Moncada)

FEBRER

La lluna de febrer
es dolsa y carinyosa,
dona un secret plaher
la nit misteriosa.

S'obri lo goig primer
à la noya ditxosa.
Tota encesa, en poder
de l'estreta amorosa.

De lluny s'enten encare
la musica suau
que acompanyá sa dansa ;

Y ab la lluna li cau,
sobre l'hermosa cara
lo bès de l'esperansa.

L'Alguer (illa de Sardenya). Joan de Giorgio y Vitelli.

Un classique catalan des XIVe-XVe siècles :

MOSSEN JORDI DE SANT JORDI

J. Massó-Torrents a publié en 1902 une édition des œuvres poétiques de Mossen Jordi de Sant Jordi, dans la Bibliotheca Hispanica. Il y a réuni dix-huit poésies, dont certaines sont incomplètes. Il en a rigoureusement établi le texte d'après les leçons des divers manuscrits et « cançoners », indiqué leur provenance et les variantes ; il leur a même souvent donné le titre dont elles étaient dépourvues. Enfin, dans une petite étude préliminaire, il nous a fourni des documents sur la biographie de Mossen Jordi de Sant Jordi. Mais nous ne savons rien ou presque rien à ce sujet. Mossen Jordi naquit durant le XIVe siècle, il mourut durant le XVe, et fut donc contemporain d'Auzías March. Etait-il valencien comme lui ? Etait-il barcelonais ? Les investigateurs ne peuvent nous le dire. Et nous ignorerions sans nul doute son nom et ses poésies isolées, si D. Iñigo López de Mendoza, marquis de Santillana, le poète des Asturies, ne l'avait élogieusement cité dans sa précieuse « Carta al Contesdable ».

Les paroles de ce maître des « serraills », aristocratiques et parfumées d'italianisme, méritent bien d'être rapportées ici :

En estos mestros tiempos floresçio Mossen Jordé de Sanct Jordé, cavallero prudente, el qual çiertamente compuso assaz fermosas cosas, las quales él mesmo asonava, ca fué músico exçellente ; é fiço, entre otras, una cançion de oppósitos que comiença : *Totjorns aprench e desaprench ensems.* Fiço la *Passion de amor*, en la qual copiló muchas buenas cançiones antiguas, asy destos que ya dixe (Guillem de Bergadá, Pau de Bellviure i Pere March), como de otros.

La *Passión de amor* qui était, comme on l'observe, une sorte d'anthologie est aujourd'hui perdue.

Massó-Torrents suppose très judicieusement que le marquis de Santillana dut rencontrer Mossen Jordi à Barcelone ; car il accompagna, ainsi que D. Enrique de Villena, l'infant Ferran d'Antequera, alors qu'il venait prendre possession de la couronne

d'Aragon. Il survécut à notre poète ; il lui consacra une belle poesie, *La Coronacion de Mossen Jorde*, où il demandait à Vénus d'offrir au poète catalan la couronne des lettrés subtils et élégants. Il le plaçait dans cette idéale prairie, ombragée de lauriers et de myrtes, ou, suivant la tradition, les sages doivent se rencontrer et deviser de la connaissance et du parfait amour. Et vraiment, les lettres catalanes et limousines doivent un tribut de reconnaissance à D. Iñigo Lopez de Mendoza, marquis de Santillana.

Mais nous savons encore de Mossen Jordi qu'il aima le roi Alphonse V et fut aimé de lui. Il est une lettre où le roi parle des agréables services que ne cesse de rendre « lo feel cambrer nostre en Jordi de Sant Jordi ». Le poète connut en effet le cimier doré du gentilhomme. Ainsi qu'Andreu Febrer, il participa a la première expédition d'Alphonse V en Sardaigne et en Corse. Il fut même fait prisonnier, comme il ressort de l'une de ses poésies, qui ressemble fort à une requête à son seigneur. Excellent musicien, parfait poète du gai savoir, vertueux gentilhomme, tels sont les titres de Mossen Jordi de Sant Jordi.

Ses quelques poésies lui assurent une place d'honneur dans le retable d'or de l'ancienne poésie catalane. L'harmonie et la douceur furent ses qualités principales.

Santillana, semble-t-il, y fut sensible, car il dit de lui, dans sa *Coronacion :*

E muy manso raçonava
E con vulto falaguero...

Et peut-être de telles qualités expliquent-elles son affection et ses éloges. Jordi de Sant Jordi aimait les belles idées, écloses dans le silence de l'étude ; son visage agréable reflétait la tranquillité de son âme, l'eurythmie de son esprit. Il était harmonieusement idéaliste. Il aimait la mélodie. Il achève lui-même son portrait avec une certaine bonhomie : que suy petits et curt d'alfizomia. — Qu'engrossesitz me suy deloraençay.

Comparons-le au valencien Auzias March. Celui-ci, nous le représentons volontiers avec des yeux de flamme, dans un visage contracté, creusé, tailladé, comme ces martyrs et ces bienheureux que nous admirons dans les tableaux de Ribera, son compatriote. Car Auzias March, que l'on appelle bien à tort le Pétrarque

catalan, n'est pas simplement un adepte mélodieux du gai savoir ; il est le poète inquiet de la douleur mystique. Il est « hanté par l'azur » bien avant Stéphane Mallarmé. Mais il n'est pas toujours nécessaire d'avoir une personnalité fortement accusée pour écrire de beaux poèmes. Si Mossen Jordi n'a pas possédé la rude science psychologique et morale d'Auzías March, du moins a-t-il su nous plaire avec son naturel et son idéalisme, et exprimer, en des octaves qui nous sont chères, la poésie des regrets, de la nostalgie amoureuse.

❖

Il est rare qu'un poète des « Cançoners » ne se livre point au jeu des allégories ; et ce n'est point ici le lieu d'insister sur l'importance de l'allégorie dans la littérature sentimentale. Dans son « Setge d'amor », Jordi suppose que l'amour en personne est venu l'assiéger. Las ! Comment pourra-t-il se défendre, sans fossés ni créneaux ? Ses soupirs sont ses espingoles ; ses gémissements font office de bombardes. Piètre défense ! Et voici que les hommes d'armes de sa garnison, qui sont les cinq sens, le trahissent. Mais sa défaite, il l'accepte d'assez bon cœur ; il absout Amour ; il lui fait plaisamment observer qu'il ne doit point se glorifier d'avoir vaincu un homme « déjà vaincu et qui se rend ». On pourra utilement comparer le « Setge d'amor » à la poésie X d'Auzías March, qui débute ainsi :

Si com hun rey, senyor de tres ciutats...

Une allégorie, une fiction sentimentale, des débats, telle était autrefois la bonne recette pour écrire un beau roman ; nous avons un autre idéal depuis.

Parmi ces assauts de subtilité, je ne néglige point de rappeler ici le beau dialogue sur les hommes et les femmes, dans le *Somni d'Amor*, de Bernat Metge. Mossen Jordi établit son débat entre les yeux, le cœur et la pensée. Chacun veut avoir connu le premier des admirables préludes d'amour. Seule, la dame du poète, Na Ysabel, pourra déclarer quel est le vainqueur du tournoi ; à défaut de cette déclaration, les yeux, le cœur et la pensée auront vite fait de le conduire à la tombe. Et

là, il semble bien que Mossen Jordi soit trop plaisant et spirituel pour ne pas exagérer sciemment.

Mais sa science d'amour ne s'exprimait pas toujours dans la forme des débats et des allégories. Il savait s'élever jusqu'à la plus pure conception platonicienne. Je crois bien que ces « Estramps », où,

... lexant à part l'istil dels trobadors...

comme disait Auzías March, il fait l'éloge de sa dame et de ses qualités, sont le chef-d'œuvre de sa poésie ; il me suffira de citer les deux premières strophes qui me paraissent être les plus admirables :

Jus lo front port vostra bella semblança
De que mon cors nit e jorn gran festa,
Que remirant vostra bella figura
De vostra faç m'es romasa l'emprempta
Que ja per mort no se n partrà la forma ;
Ans quant seray del tot fores d'est segle
Cels qui lo cor portaran al sepulcre
Sobre ma faç veuran lo vostre signe.

Si com l'infants quant mira lo retaula
E contemplant la pintura ab himatges,
Ab son nét cor no lo n poden gens partre,
Tant ha plaser de l'aur qui l'environa ;
Atressí m pren devant l'amorós sercle
De vostre cors, que de tants bens s'anrama,
Que mentre l vey mas que Deu lo contemple,
Tant hay de joy per amor qui m penetre !

Ces endécasyllabes au superbe mouvement trochaïque donnent toute aisance à l'expression de la pensée, lui conservent un rayonnement et une pureté que les rimes altéreraient peut-être. La langue catalane, si profondément rythmique, si riche en sonorités internes, se prête au vers blanc, et plus peut-être qu'à la géométrie compliquée des strophes et des rimes, un peu superstitieusement imitée des « Leys d'amor ». Dans les « Estramps » de Mossen Jordi, la beauté de la pensée nous séduit plus encore que la beauté formelle. Ces strophes restent

un modèle même pour la poésie moderne ; c'est consciemment, sans doute, que López-Picó en a donné une glose, dans le plus fini de ses livres, *Amor-Senyor ;* et l'octave que je cite permettra de comprendre les liens intellectuels qui rattachent au vieux poète l'écrivain « noucentiste » :

Farán els verms de ma carn llur pastura,
Y no podràn esborrar-t' de mos ossos...
Quant l'esperit devant Deu comparegui,
Y la presencia Divina l'inondi,
Dirà : Senyor, jo no us veig, car es d'ella
Aquesta llum tota humana que servo...
No sents, amor, que la lley de ta força
Ni enllà del món pot quedar estingida ? (1)

Cette strophe où se retrouvent des qualités de force et de fermeté austère, qui sont des qualités de la race catalane, vaut tous les éloges que l'on puisse faire de la poésie de Mossen Jordi de Sant Jordi ; mieux que beaucoup de pages, elle en dévoile la féconde valeur spirituelle. L'exaltation de l'amour subtil et délicat, de l'harmonie de l'intelligence et de sa belle clarté divine est un thème inépuisable. Il fournit à Mossen Jordi les plus purs de ses poèmes. On sait que les amies des troubadours sont des créatures d'exception. C'est symboliquement qu'Auzías March appelait « Lir entre carts » la vision de son idéalisme. Mossen Jordi lui attribue les jolis titres de « Castells d'honor », de « Reyna d'honor ». Entre toutes, dit-il, elle mérite le nom d' « Aymía ». Elle a une beauté noble, sans fards ni artifices. Elle est supérieure aux autres femmes comme l'antour l'emporte sur le merle, et la fleur de lys sur le rouge pavot. Elle possède au plus haut point cette vertu essentielle, qu'il dénomme « lo prets », ainsi que nos troubadours médiévaux.

Plus respecteux encore sont ses hommages dans la poésie intitulée « Midons ». Ornée des plus belles vertus, et d'une chasteté suprême, la dame est au-dessus de l'amour lui-même,

(1) J. M. López-Picó : Amor-Senyor. Barcelona MCMXII. Llibreria d'Alvar Verdaguer. Plaquette non paginée.

Cf. J.-S. P. : « La Poesía d'en J.-M. López-Picó », Revue Catalane, Perpignan. Tome VI, année 1912.

au-dessus de « l'estat d'amor y d'honor ». Seuls, des théologiens pourraient étudier et diviser ses vertus insignes. Elle est la beauté et la vérité ; elle est la perfection dont la vue nous élève à Dieu.

Milá y Fontanals a pu supposer que ces louanges étaient adressées à la reine Doña Maria. Mais le « Reyna d'amor » de la « tornada » se retrouve aussi dans sa poésie « L'avmía » ; et il me semble que ce détail pourrait bien détruire son hypothèse ; il est plus simple de ne voir dans cette pièce que l'expression d'un idéal qui avait longtemps rayonné sur les terres de langue limousine.

Toutefois, il arrivait que la réalité ne répondait pas à ces généreuses idéalisations ; et Mossen Jordi nous l'avoue. Car elles sont rares les femmes qui connaissent l'amour pur ; et elles n'ont pas de fermeté ; Mossen Jordi se plaint que l'amour aide les truands, favorise les hommes iniques, que la loyauté et la courtoisie et la fine science ne servent de rien

> . . . Cobles e lays, dances e bon saber
> lo dret d'amor no poden conquerer...

disait Auzías March, qui, dans son extrême besoin de perfection morale, reprenait si âprement les désirs charnels de sa dame.

Et Mossen Jordi :

> Perque ara dich que ventura fa vía
> que no val ley, bondat ne cortesia,
> Ne ser ardit, franch, valent sens fallir,
> ans lo volpell e l falç veureu florir.

Cependant, ces idéalisations, et les déceptions qui en sont la naturelle conséquence, n'apparaissent guère, malgré toute leur finesse, que comme des thèmes fort répandus dans les « Cançoners ». Mossen Jordi a écrit des pièces plus sincères, charmantes de détails autobiographiques.

Et c'est d'abord le « Comiat », ou l'Adieu. Plein d'angoisse, il doit quitter sa dame, et cette pensée l'attriste, il s'éloignera de la contrée, du pays de plaisance où elle habite :

> En un vexell de fust, llay en la mar.
> Absens de vos, lunyats desta contrada

. . . . . .
Del pahís dols hon vostre cors habita.

Et dans une strophe où l'on devine une véritable émotion, il recommandera à Dieu son honneur, sa beauté, son doux regard. Il chante sa nostalgie, son « Enyorament », avec un accent inoubliable :

A, cor gentils, quant de vos me partí
E us viu sus alt al vostre mirador,
Morir cuydi...

Il n'a guère plus qu'une consolation, celle de voir la dame dans son rêve. Par comble d'infortune, le voici fait prisonnier « sans amis, sans biens et sans maître, dans un étrange lieu, dans une étrange contrée ».

« Il fut un temps où rien ne pouvait me satisfaire, dit-il, — et maintenant je suis heureux de ce qui est cause de ma tristesse — et maintenant j'attache plus de prix aux chaînes qui me sont légères — que je n'en attachais autrefois à la belle broderie. » Si le destin s'est montré cruel, n'a-t-il pas la consolation d'avoir fait son devoir, ainsi que les braves qui se trouvent en sa compagnie? Car il n'a pas été fait prisonnier par défaut d'esprit chevaleresque, de « cavallería ».

Aussi demande-t-il à son roi vertueux, a son seigneur, de vouloir bien se souvenir des prisonniers. Cette pièce (1) est remplie de ferme sérénité et de beauté morale ; elle est de celles que nous devons retenir, car elle nous donne la mesure de la sagesse et des vertus de Mossen Jordi.

Si l'on veut maintenant connaître son humour et son enjouement, il faudra lire certaines de ses poésies qui ne sont guère que des conventions de l'école provençale, comme sa « Canço d'Oposits » et les « Enuigs ». Il nous est sans doute permis de négliger ces divertissements poétiques malgré toute leur ingéniosité. Mais sa satire la plus plaisante et la plus joliment rimée est celle du « Cambiador », où il campe un type de la société moyen-âgeuse avec autant de verve, mais avec moins d'âpreté qu'Auzias March,

(1) « Presoner ».

lorsqu'il adressait un fulminant « Maldit » à quelque « alcavota provada ».

Car, Mossen Jordi n'a pas la vigueur d'Auzías March ; mais, pour nous séduire, il possède tous les dons d'une sagesse tranquille. Nous ne pouvons pas suivre dans son œuvre les diverses étapes de l'amour subtil, la vigoureuse analyse de ses angoisses et de ses épreuves ; il ne nous montre pas les épines du chemin de perfection ; il n'a pas connu dans toute sa profondeur la doctrine d'austérité.

Du moins les quelques poèmes qui nous restent de lui nous montrent-ils qu'il fut un parfait galant homme. Méprisant les hommes dont les jours s'emploient à vendre et à acheter, il aspirait honnêtement à l'idéal d'amour et d'honneur. Et il ne faut pas oublier encore qu'il fut « músico excellente ». Il ne nous reste que de vagues fragments de ses « danças », de ses chansons courtoises, mais nous nous en referons volontiers au témoignage du marquis de Santillana.

❖

Il nous est donc loisible de le considérer comme l'un des rares classiques catalans, et le mot n'est pas ambitieux. Ses octaves ne doivent pas seulement intéresser le philologue ou l'historien ; elles conservent toujours leur essence lyrique en des lignes solides ; et d'aucuns peuvent penser que cette langue, dont la fermeté et la pureté sont évidentes, et ces délicates et hautes pensées de poète pétrarquisant ont un charme plus sûr que certaines rapsodies chaotiques de Verdaguer lui-même. On paraît l'avoir compris à Barcelone, et il en était temps.

Joseph-Seb. Pons.

Pages Choisies

Enyorament

Cette belle poésie, conservée par plusieurs manuscrits, n'a été publiée pour la première fois que par Massó-Torrents, dans l'édition que nous venons d'étudier. Elle a été récemment reproduite par Pompeu Fabra, dans sa « Gramática de la Lengua Catalana » (Barcelona. L'Avenç, 1912) [page 319. Selecta, Autores Mediocvales]. Pour en faciliter la lecture, nous utilisons les principales notes de Pompeu Fabra, en les accompagnant, lorsqu'il est nécessaire, de quelques observations personnelles. Il n'est pas inutile d'observer que la graphie « Enyorament », pour « Anyorament », est une preuve à l'appui de l'étymologie de ce mot si cher à tout catalan (ignorare — ne pas savoir — être privé — souffrir de ne pas savoir), étymologie proposée par Meyer-Lübke et par le germanophile Manuel de Montoliu.

J.-S. P.

Enyorament, enuig, dol e desir (1)
M' han dat assalt des que 'm partí de vos,
Tant fort que ja res no 'm pot abellir (2)
E tot quan veig plasent, m' és enujós.
Tant m'ha fet mal lo vostre departir (3)
Que m'entrenyor com no us veig com solía,
Et, per greu dol, sovint lanç mant (4) sospir,
Si qu' he paor que desir no m'aucía. (5)

(1) DESIR, desitg, désir. — (2) ABELLIR, séduire, attirer. — (3) DEPARTIR, DEPARTIMENT, DEPARTENÇA. Remarquons l'emploi voulu de ces trois formes dans la poésie, et aussi la richesse des suffixes catalans : départ — séparation. — (4) MANT (provencal) maint. — (5) AUCIA, ne me tue (de auciure).

A, cors gentil ! quant de vos me partí
E us viu (1) sus alt al vostre mirador,
Morir cuydí (2) tant greu dolor sentí :
Axí 'm destreny (3) de son poder amor !
Mas, com forçat, jo forcí mon voler,
E pris comiat de vos, goig de ma vida,
Planyent, plorant e ab greu desesper
Maldint (4) lo jorn de ma trista partida.

Si be dellá visch eu (5) ab desplaser
Per lo gelòs que us n'avíen lunyat,
Mas sols quant eu (6) vos podia vaher
Encontinent tot l'als (7) m' er' oblidat.
Mas are 'm veig de tot plaher absent,
Cargat d'amor e pobre de ventura
No vahent vos, que us am tant finament,
E per açó morré si gayre 'm dura.

Quant me record en lo departiment (8)
E pens en vos, me semble que us veig clar ;
En aquell punt me corr' un sentiment
Per tot lo cors que 'm fa los ulls plorar :
Puis vaig al cor e fas-li (9) dir plorant
Ab agres veus « Ay ! hon es ma senyora ?

(1) VIU (arch.). Je vous vis. Q. Fiu (de fer). — (2) CUYDI. Nous lisons *cuydé* dans le texte de P. Fabra. Cette forme du paradigme moyen-âgeux est catalane. Nous la repoussons pour conserver la rime intérieure que constitue cuydi à la césure (coupe 4-6) (6-4). — (3) DESTRENY, opprime. — (4) MALDINT, maleint. — (5) VISCH EU. P. Fabra corrige heureusement par visqui. [J'ai vécu la-bàs (dellá)], bien qu'il n'y soit point autorisé par les manuscrits, puisque Massò-Torrents n'a pas donné cette variante dans son texte critique. — (6) EU (provençal), je. — (7) L'ALS, le reste. — (8) Voir DEPARTIR, DEPARTIMENT, DEPARTENÇA, etc. — (9) FAS-LI, je lui fais (arch. pour faig.)

Hont est (1), mon be? per que 'm muyr desirant
Pol no veher », tant forment vos enyora!

Enquer (2) vos veig la nuyt en somiant,
De que 'l meu cors pren un poch de repós,
E l jorn aprés, vau (3) tot joyós pensant
Com són estat ab vostre donós cors.
Per que us suplich vos vaja 'l cor amb me (4)
Un' hora 'l jorn, per bona conaxença,
Car com mes va mes vos am, per ma fè,
E mes m'entench en vostra benvolença.

TORNADA

Na Ysabel, tant havets sobre me
Que quant no us veig visch en fort penitença,
Mas al pus tost e pus breu que poré
Iré veher la vostra continença.

ALTRA TORNADA

Car lo meu cors es tant irat ab me
E tant felló (5) per vostra departença,
Que 'm vol aucir e diu que, per sa fè,
Tro (6) us haja vist no m'haurà benvolença.

Jordi de Sant-Jordi.

(1) EST, tu es. — (2) ENQUER, encara. – (3) VAU, vaig. — (4) ME (provenc.), mi. — (5) FELLO. P. Fabra traduit : enojado, irrité. N'est-ce pas le français : félon ? (méchant, cruel, traître, rebelle). — (6) TRO, jusqu'à ce que.

ALBADES

I

Voici d'abord une *albada* tirée du fameux *Cançoner de les obreles mes divulgades durant los segles* XIV, XV *e* XVI *d'Aguiló* (Barcelone, 1873 ; n° 2). Elle a été reproduite sous ce même titre d'*albada* d'après un manuscrit du XVe siècle : on ne s'étonnera donc point du tour archaïque qui la caractérise. Si le second couplet paraît tout d'abord assez obscur, un peu d'attention le fera mieux comprendre. C'est la « belle » qui parle dans le premier, priant le « galant » de se retirer, car l'aube va poindre comme dans la divine et inoubliable scène de *Roméo et Juliette* avec cette différence que le coq seul, et non l'alouette, donne ici le signal. Dans le second couplet, le galant prétexte qu'il lui est difficile de partir en laissant ainsi auprès d'elle son cœur retenu par l'amour ; à quoi la belle répond dans le troisième couplet qu'il peut se retirer sans inquiétude, car elle est toute à lui. Cette charmante petite pièce est bien digne des honneurs d'une anthologie de la poésie populaire catalane.

Anauvosen la mía amor,
    Anauvosen,
Que la gent se va despertant
E lo gal vos diu en cantant
    Anauvosen.

Com me 'n iré sense lo cor
Qui de vos nos vol departir ?
Son poder fa de romanir
Lexant ne lo seu cos qui 's mor.

Anauvosen mon bel senyor,
    Anauvosen,
E no dubteu d'ací avant
Que vostra son, si beus dich tant
    Anauvosen.

II

La seconde *albada*, que je transcris ci-dessous, est plus longue et plus moderne. Elle a été recueillie à Palalda en 1865 par Milà y Fontanals, et publiée dans *Miscellanea di filologia e linguistica* (in memoria di Napoleone Caix e Ugo Angello Canello; Firenze, 1886, p. 373):

En esta pedra m'assento,
M'hi comenso d'assentar ;
Tinch la mi amor que reposa :
No la gosi despertar.
5 Desperteuvos que ja 's alba,
Ja no es hora de dormir ;
Al galan que més vos ayma
A la porta lo teniu.
Vos esteu al llit cotxada,
10 Jo á la porta mort de fret,
Abrigat ab una capa
Y arrimat à la paret.
N'hi ha una donzelleta
Que robat me té 'l meu cor ;
15 Ne té la talla minuta
Y perfecta n'es del cos.
Si voleu que jo no hi passi,
Minyona, al vostre carrer,
Si voleu que jo no hi passi,
20 Muralles hi haureu de fer.
Feules de clavell y roses,
Que passant les culliré ;
Culliré les mès hermoses
Y les altres deixaré.
25 Per tan gran que sigui l'aybre
Per la soca montaré :
May cal dire, galan nina,

D'aquest' aygua no beuré.
— Albada, qui te l'ha feta.
30 Albada, qui te la fá ?
L'ha feta un fadriner sastre,
Pagès s'hi fa nomenar.

Cette *albada* suscite quelques réflexions. Il y a là une sorte de pot-pourri : les réminiscences y pullulent ; on y retrouve quelques *corrandes* et des fragments entiers de telles chansons populaires catalanes bien connues.

Le quatrain qui vient après le vers 5 figure déjà sous la forme suivante dans la collection de *corrandes* de M. Pierre Vidal (*Cansoner catalá de Rosselló y de Cerdanya*, fasc. I ; 1885, Perpignan, p. 18) :

Despertàuvos, gentil nineta,
Despertàuvos, si dormiu,
Que 'l galán que tant vos ayma
A la porta lo teniu.

On voit qu'il n'y a pas une bien grande différence entre les deux textes. J'ai trouvé moi-même ceci dans la région de Céret :

Despertàuvos, donzelleta,
Despertàuvos, si dormiu,
Que 'l galán que tant vos ayma
A la porta lo teniu.
Ne venim de terres llunyes
Sem passat lo riu á peu.
Despertauvos, etc...

Dans cette dernière variante, nous avons deux nouveaux vers qui font croire que nous ne sommes plus en présence d'une *corranda* proprement dite. Question, d'ailleurs, encore assez obscure : les *corrandes* sont-elles toutes des compositions existant bien en soi, dans leur cadre restreint, formant donc comme un individu, ou bien, au contraire, la plupart d'entre elles ne sont-elles pas les débris d'une composition de plus longue haleine,

dont elles se seraient un jour détachées? La chose me paraît facile à démontrer pour un certain nombre ; mais les *corrandes* d'intention humouristique et satirique avec allusions personnelles même ont été faites, bien entendu, directement et ont gardé leurs primitives proportions réduites. Il faudra revenir un jour sur cette question.

L'*albada* de Palalda semble encore avoir utilisé une autre *corranda* que reproduit également M. Pierre Vidal, id. (p. 6) :

Per mès alt que sia l'arbre
Per la soca montaré ;
May cal dire, ô galan nina,
D'aquest' aygua no beuré·

Les vers 25 et suivants ne disent guère, en effet, autre chose. Il serait aisé de démontrer l'utilisation de quelques autres corrandes. Mais nous devons remarquer, aux vers 13 et suivants, la présence de tout un couplet de *Montanyes regalades*, dont les deux variantes les plus populaires sont, comme on sait, celles-ci :

A. — N'hi ha una donzelleta
Que'm té robat lo cor :
N'es ben feta de talla,
Primadeta de cos.

B. — N'hi ha une donzella
Que 'm té robat lo cor;
Es primeta de talla
Y ben feta de cos.

Nous accueillerions avec plaisir de nos lecteurs quelques autres *albades*, et nous leur serions particulièrement reconnaissants de vouloir bien faire autour d'eux quelques recherches pour en découvrir. Le genre ne paraît pas très abondant et il ne paraît pas non plus qu'on en ait publié beaucoup jusqu'ici. Cependant leur intérêt n'est pas niable, aussi bien au point de vue du folklore que de l'étude même de la langue.

Jean Amade.

Lo Catalanisme à Rossello

Un de nos confrères, questionné par la revue littéraire *Renaixement*, de Barcelone, sur l'état d'esprit catalaniste du Roussillon, a répondu en ces termes :

L'antiga Confederació Catalana temps ha que no és més ; Catalunya anyora encara les seves llibertat i autonomía, perdudes en 1714 ; Rosselló és francès des del 1659 (tractat dels Pirineus), i l'antic reialme de Mallorca, de qui Perpinyà era la capital, desaparegué ja 'l 1344. I amb tot, gracies a Deu, Rosselló encare és català ; ni la revolució del 1789-1792, ni més de cent anys d'administració francesa, no li han esborrat el seu sagell históric i catalanesc.

Sí, Rosselló i Perpinyà han anat afrancesant-se, i s'afrancesen encara cada dia ; mes llur arrèl catalana no para de brotar i, de quan en quan, de poncellar.

La llengna popular ès sempre la catalana, amb tot el seu encís de llengua familiar, i que tant expressa ara les alegríes, ara les penes de la vida. Se publiquen tres revistes de literatura i historia, amb text en català i en francès, *La Revue Catalane*, *Ruscino*, *La Veu del Canigò*. Les cançons més populars són *Montanyes Regalades*, *Lo Pardal*, els *Goigs dels Ous*, i'ls nombrosos *goigs* que's canten tot l'any als sants i santes de les nostres devotes (santuaris).

I fins la gent que s'ha afrancesat, com són funcionaris i professors, que bé han tingut de seguir la carrera a França, i en francès, quan són de familia rossellonesa i que's retiren, ja d'edat, a llur poble nadiu, tornen a pensar i a parlar en catalá.

Les armes de Rosselló són sempre les lluminoses « Quatre Barres » ; les de Perpinyà són el mateix escut de les « Quatre Barres » amb un Sant-Joan (patró de la ciutat), i aqueix escut es veu esculptat en el rellotge de l'estació del Camí de ferro, en un finestral del Comptoir d'Escompte, en la sacristía de

l'esglesia de la Réal, i són pintades en la vidriera de la Catedral de Sant-Joan.

A la pagesía. per les festes majors, són les nostres cobles de jutglars catalans que hi toquen les balles i'ls passants de vila. El cuinar català és lo dels dies de festa : vinguen boles de picolat, tripes, all-i-oli, una cargolada. una rósta, millàs fregit, bonyetes. torró d'avellanes, tortell a l'anís, castanyes torrades, avellanes de Ceret, pomes-terra del Conflent, un penjoll de raïms servats fins a Nadal, i un trago de vi muscat, que de tot això un hom s'en llepa'ls dits.

Perpinyà encara té, com a ciutat, els mateixos puntals que li donaren els Reis de Mallorca, amb llur Castell Real (ara ciutadelle, sempre enlairat com àliga que vigila la niuada), les esglesias de Sant-Jaume, de Santa-Maria de la Real, de Sant-Mateu, i la Casa Comuna ; i'ls Reis d'Aragó amb el palau de la Llotja.

Aixís com se troba la topografia de Rosselló los rosselonesos nos diem o de la vila (Perpinyà), o del Riberal, o de la Salanca, o dels Aspres, o de la Marenda, o del Vallespir, Conflent, Capcir i Cerdanya ; mes a tots nos junta al seu entorn el gegantíu Canigó, ell nos replega a la seva falda, i'l seu alè ara nevat, ara assoletat, nos remoreja l'encantadora canço :

Muntanyes Regalades
Són les del Canigó,
Que tot l'istiu floreixen,
Primavera i tardor.

mentres el sant home, que era Mossen Cinto, nos recorda que :

De França o bé d'Espanya,
Uns i altres som germans ;
No'l trenca una muntanya
L'amor dels Catalans.

Pour juger, d'ailleurs du chemin parcouru, dans cet ordre d'idées, depuis trente ans, il suffit de se reporter, par exemple, à un rapport de M. Léon Fabre de Llaro, sur le concours

littéraire de 1868, de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire ; nous y relevons le passage suivant :

« Une des vingt poésies qui nous ont été adressées, nous devons le dire pour être complet, avait revêtu l'habit catalan. L'œuvre était attrayante et bien faite. Mais elle a dû être mise hors de concours. La langue catalane, toute langue maternelle qu'elle peut nous être, n'était pas prévue au programme, et avec raison. Trop souvent ses tournures, son accent, sa vivace énergie empiètent sur l'élégance, la clarté, la politesse exquise et délicate de notre langue française. Nous n'éprouvons aucun besoin de faire revivre l'idiome de nos aïeux, et d'augmenter son influence. Respectons-le dans son passé, dans les antiques souvenirs de nos pères qu'il nous a légués. Mais ne regardons cet instrument que comme une curiosité, un monument historique à aimer, à conserver, à bénir, pour tout ce qu'il a produit de bon et de beau. Ne tentons aucune restauration qui pourrait nuire à l'ordonnance architecturale de l'édifice moderne, sans être véritablement utile à l'ancien ».

Nous n'en sommes plus là, heureusement ; il suffit de rappeler les concours littéraires, en langue catalane, organisés depuis lors par la même Société Agricole, Scientifique et Littéraire ; les fêtes de la Santo-Estello, de 1910, avec la cantate de *Montanyas Regalades* (de MM. Boix et Siné), et les Jeux Floraux en langue catalane organisés par notre *Revue ;* les fêtes de la cantate *Salut de Vallespir* de MM. Amade et Déodat de Séverac), à Céret ; et les manifestations devenues courantes, maintenant, de l'état d'esprit catalaniste en Roussillon.

M. Fabre de Llaro était d'ailleurs revenu, plus tard, de son appréciation par trop absolue : il avait bien dû s'incliner, lors de l'apparition de l'*Atlantide* et de *Canigó*, devant le génie poétique, bien vivant, de la langue catalane ; et dès ce moment il s'intéressa aux œuvres des écrivains catalanistes roussillonnais, Pere Courtois, Pere Talrich, Mossen Boher, Justin Pépratx, Mossen Rous, Bosch de la Trinxeria, Mossen Bonafont.

La Rédaction.

Pera 'l Bolleti de Mossen Alcover

Me vinch de regalar de llegir lo n° novembre-desembre de 1913, del *Bolleti del Diccionari de la Llengua Catalana* que 's publica à Palma de Mallorca (Illes Baleares); hi ha aquestes dues espolsades pera la *Revue Catalane :*

Revue Catalane, de Perpinyá, Surt cada mès. Hem rebut el nombre d'octubre que du poca cosa de filología. Copía sis planes i mitja del nostre *Dietari* del Bolleti d'agost-setembre, espipelletjant bocins d'assi i d'allá ; no hem arribat a comprendre quin criteri ha seguit la *Revue* per fer tals espipellades. — Devant de tot posa el « discurs de gracies del *Mantenador* Mr. François Trassere, de la Cerdanya francesa que tirá an els *Jocs Florals* de la Cerdanya, celebrats a Puigcerdá aquest estiu. Mr. Trassere fa un elogi de la llengua catalana pero, tal volta sensa donar-se'n compte ben bé, diu una cosa terrible, que nosaltres que hem travessada la Cerdanya francesa l'any 1900, 1902 i 1906, aturant-nos a moltes d'aquelles viles tan rioleres que formen aquella regió, hem de confessar que es ben ver lo que confessa Mr. Trassere, per mès que hi haja rossellonesos que pretenguen lo contrari. Digué Mr. Trassere dins tal *discurs :* « Pero, per un cerdá de França, si la llengua francesa es l'expressió habitual de son esprit, la llengua catalana, en que retrova les dolçors de la llet materna, del bresol, queda semprea través del temps i de la vida ».

De manera que els cerdans de França « tenen més per má la llengua francesa que no la catalana, els es « més per má la expressió habitual » de llur « esperit » Això demostra com está la nostra pobre llengua devers Catalunya francesa, quant fins i tot els que se'n diuen amadors, confessen que tenen més per má el francès que no el catalá ! Ja tenen bella tasca els catalanistes francesos, la bona gent de *Revue Catalane*, a casa llur, amb la gent d'allá, del Rosselló, Vallespir, Conflent, Cerdanya i Capcir ! La gent una mica instruïda, si un els envest en catalá, responen ordinariament amb aquell embafador : *Je ne parle pas catalan !* I un s'hi veu amb feines per fer-los-hi parlar. I la gent sensa lletres prenen llum, mal dit, prenen de la gent instruïda el *fum* empestador del despreci de la llengua i l'embabaiament devant el francès. Aixi es que costa molt anar a fer estudis de la nostra llengua a la Catalunya Francesa. Basta dir que aquest estiu el nostre bon amic doctor Antoni Griera ne n'hagué d'anar d'una vila rossellonesa tan important com Salces sensa poder-hi fer l'estudi del dialecte salcenc perque no trobá negú que s'hi prestás, això es, que li volgués dir paraules i formes gramaticals demunt les quals pogués fer ell les observacions oportunes. Li deien que no'n sabíen res del catalá, i no es que ells no'l parlassen, tota vegada que es una vila catalana ; pero el tenen per una cosa massa baixa. Malants ! Sembla impossible !

Revue Catalane de Perpinyà, dins el nombre d'octubre copia una partida de planes del meteix *Dietari*. Lo que no diu d'ont pren tals troços del *Dietari* ni aont es sortit aqueix ; no anomena en res el Bolleti d'ont ho ha copiat. No hem de creure que sia intencionada tal omisió. *Revue Catalane* diferents vegades s'es demostrada un poc ofesa de certes apreciacions que hem fetes sobre l'estat de la llengua catalana an el Rosselló i del llengadociá an el mig-dia de França. No tenim fins ara per que retirar res que hágem dit envers d'aquestes coses. Què més voldriem nosaltres que haver de rectificar i porer dir que la llengua catalana an el Rosselló i la llengadociana an el mitg-dia de França anaven quart creixent a l'uf ? Què més voldriem nosaltres que porer ho dir en tota veritat ? No ens guanyen els rossellonesos a estimar llur llengua ! Ho senten els amics de *Revue Catalane?,..* Pero deixem-ho anar tot aixó ara.

Tingui per cert, *lo Bolleti*, que no ha estada intencionada la falta de posar, à la *Revue*, d'hont veníen los extractes del *Dietari de l'eixida filologica de Mossen Alcover* ; ha estat no mes un descuyt, mes un descuyt que té pera bona escusa que'ls suscriptors de la *Revue* ja saben, de temps, qu'un « Dietari d'eixida filologica » no pot esser tret que del *Bollleti del Diccionari* de Mossen Alcover ; es un modisme, un clixé (com diem à Fransa), que tots l'entenen y l'endevinen.

Perqué 'n sem donat no mes trossos d'assi d'alli ? Ha estat pera en treurer lo que mes intéressa 'ls rossellonesos, es dir las impressions de mossen Alcover sobre 'l seu pas à Rosselló, à la gabatxeria (à Narbona), al Llemosi (à Limoges) ; à Italia, sobre la recepció pera 'l Pape ; y à Sardenya, sobre la vila catalana de l'Alguer.

Tot lo altre, que era filología pura, los llejidors de la *Revue* hi haguessen entes poca cosa, ja que no son filolechs, y que no estàn dels mals de cap de la filologia cientifica.

Y are cregui també, lo *Bollleti*, que dit aixo, « amichs eren, amichs serem » amb ell ; rossellonesos y mallorquins tenim una germanor historica e literaria que, si à Deu plau, no se trencará per culpa nostra.

Lluis Pellissier.

Per lo que es del *Discurs* als Jocs Florals de Cerdanya, hi hauria massa que dir y discutir ; que no hi diem la nostra, altre vegada

Le Gerant, COMET. — Imprimerie COMET, rue de la Poste, Perpignan.

8e Année. N° 87 Mars 1914.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Langues et Littératures d'Oc

La poésie est l'expression des sentiments les plus profonds, les plus intimes du cœur, l'écho frémissant des plus joyeuses comme des plus dolentes émotions de l'âme, la traduction en mots de feu de tout ce qui brûle de noble et de beau dans une poitrine largement ouverte à la flamme généreuse des grands enthousiasmes, l'éblouissante, terrible et magnifique lueur d'un éclair parmi les tempêtes de la vie... Elle est cela ou rien — ou presque.

Il peut bien y avoir, hors de là, des versificateurs adroits, d'habiles ciseleurs du verbe, des jongleurs de rimes et de rythmes, mais point de poètes sincères et vrais.

C'est pour cela qu'on a pu dire, et répéter souvent, non sans raison : « On naît poète, on devient orateur ». On devient prosateur aussi, avec de l'intelligence et du travail. Mais la poésie, elle, exige un je ne sais quoi de subtil qui ne peut s'acquérir, un don que ne découvrira jamais celui qui ne le reçut pas dès le berceau des mains de quelque fée bienveillante. Et comme, ce don, nul effort, nulle peine ne le peuvent suppléer, on s'explique que la langue indispensable, nécessaire, d'un poète, la seule où il puisse être véritablement poète — et pas un rimeur plus ou moins bien doué — soit la langue de sa patrie et de sa mère, la langue de son foyer paternel, la langue qui a bercé sa première

enfance, qu'il a entendu parler dans sa famille durant toute sa jeunesse, qui était le langage coutumier de ses amis et de ses concitoyens, la langue jamais oubliée dont les syllabes, en tintant aux oreilles, font tressaillir tout l'être comme à une évocation de ce qu'il a de plus cher, la seule à qui se puisse dire le mot mistralien : *lengo d'amor*.

Et voilà pourquoi aucun pays de la France méridionale n'a vu naître de grands poètes en langue d'oïl : parce qu'elle n'est pas la langue naturelle du peuple de ces contrées... En prose, pardieu ! il n'en va pas de même : nous avons l'esprit assez vif et le crâne assez large pour apprendre vite et facilement deux langues; et nous avons assez de goût pour savoir fort élégamment nous en servir. Mais, par comparaison, notre pénurie de poètes est d'autant plus frappante.

Le Midi n'a pas vu surgir, en six cents ans de temps, de poètes comparables aux troubadours des XIIe et XIIIe siècles, aux félibres de notre époque.

Toute l'histoire de notre littérature nationale est là pour confirmer les paroles que Paul Mariéton prononçait, il y a quinze ans, devant le monument du poète toulousain Pierre Goudelin :

> La langue poétique — pour les poètes d'inspiration — est toujours la langue de l'enfance, la première entendue. Avez-vous remarqué qu'avant ce siècle les pays méridionaux, fertiles en prosateurs illustres, de Montaigne à Montesquieu, n'ont pas donné de grands poètes français, pas un seul !...

Mariéton disait : « Avant ce siècle » (le XIXe), sans doute pour ne pas vexer certains des « poètes » méridionaux qui l'écoutaient ; mais nous pouvons bien dire, et prouver, que, depuis, la situation ne s'est en rien modifiée, et que ce qu'il disait alors demeure encore rigoureusement vrai.

Et, après tout, pourquoi s'étonner d'une chose aussi simple et aussi naturelle. Tant vaudrait-il s'étonner, par exemple, de ce que les épis de blé germent plutôt dans les plaines de Beauce cependant que les raisins mûrissent sur le terroir et sous le soleil du Midi... Le parler d'un peuple est un peu comme les fruits d'un pays : il prend toujours quelque chose de sa saveur à la terre et de sa couleur au ciel ; et si des influences extérieures, telles que la volonté humaine, ne sont pas sur lui sans effet, il faut compter d'abord et surtout avec la force des éléments et les lois de la nature.

Il m'apparaît que la nature, précisément, nous donne, à cet égard, si nous savons lire dans les mille pages toujours ouvertes de son livre gigantesque, d'assez claires et instructives leçons. Elle a été généreuse au possible pour les pays de Gaule qui ont fait la nation française une et diverse. Elle les a comblés de ses dons, elle a répandu sur eux, sans compter, l'inépuisable trésor de ses richesses et de ses grâces. Comme d'un coup de baguette magique, elle a permis à cette France, à la fois, de s'étendre en plaines verdoyantes et de s'appuyer à la robuste épaule de montagnes altières, de nouer négligemment les frais rubans de ses fleuves, et de respirer à pleins poumons le souffle puissant du large, à la terrasse somptueuse de ses quatre mers...

Et comme, autant et plus que tout cela, le verbe humain est une noble et grande chose, elle a reçu encore le double cadeau, le présent magnifique de deux langues sœurs — je ne puis pas dire : jumelles, puisque la nôtre est l'aînée — la langne d'oc et la langue d'oïl.

Cette dualité, m'est avis, constitue pour le pays qui la possède, surtout pour sa littérature nationale, une double et précieuse richesse. Il faut être bien myope pour ne pas s'en apercevoir, ou d'esprit bien contrariant pour n'en pas convenir.

Ceux qui regrettent cet état de choses et s'en plaignent, se plaignent, vraiment à tort, d'une abondance de biens qui pourtant, au dire du proverbe, ne nuit jamais.

Comme le dit M. Melchior de Voguë en Arles, lors des fêtes du cinquantenaire de *Mirèio* : « Le drapeau français a trois couleurs, la poésie française peut bien avoir deux langages ».

Car — il vaut la peine qu'on le fasse bien remarquer, en passant — le parler de la France méridionale, celui qu'une généralisation excessive fit nommer jadis, à tort d'ailleurs, la « langue limousine », que par une erreur semblable certains nomment aujourd'hui la « langue provençale » et qu'il vaut mieux, pour ne fâcher personne appeler tout simplement la langue d'oc, ce parler d'oc est véritablement une langue.

Oh ! parbleu, il ne nous est pas autrement pénible, après tout, que le peuple dise, en parlant de lui : « le patois », le peuple qui le parle chaque jour et à toute heure, et qui en est le grand et inconscient « mainteneur ». Le peuple prononce ce mot de patois sans intention railleuse ou méchante ; il l'emploie avec simplicité et bonhomie et comme un surnom familier donné à un vieil ami d'enfance.

Mais de ce que ce mot est ainsi prononcé, à la bonne ranquette, par des gens qui ne pensent pas à mal, au contraire, en le disant, il ne saurait s'ensuivre qu'on puisse le coller, comme un écriteau de honte et de mépris, au fronton de l'antique et vénérable monument de notre langue maternelle.

Elle mérite beaucoup plus de sympathie et de respect. Et si l'on veut prendre le mot de « patois », non plus dans le sens intime et cordial, mais dans le sens académique du terme, il serait inexact injuste, en parlant d'elle, de l'employer.

Le parler méridional n'est pas, en effet, une forme étroitement locale, pervertie et corrompue, d'un parler supérieur, un vague dialecte uniquement parlé et à qui l'on ne fait pas l'honneur de l'écrire, de s'en servir comme instrument d'œuvres littéraires importantes.

Une en ses nombreuses nuances dialectales, la langue d'oc est une « masse linguistique » (si vous me permettez l'usage de ce terme savant) qui constitue ce que les linguistes nomment une « langue naturelle, ensemble de parlers différents par quelques côtés mais qui appartiennent visiblement à une même famille. Cette unité de famille se révèle ainsi, disent encore les spécialistes :

Malgré les différences dialectales qui distinguent normalement et fatalement les parlers d'une même langue, il y a unité de langue quand les hommes qui emploient ces différents parlers, bien que ne se comprenant pas toujours sur certains points spéciaux, peuvent échanger leur pensée sur les points familiers et d'intérêt commun.

C'est le cas pour les parlers de la langue d'oc. Que, d'autre part, cette langue soit une langue littéraire, qui donc aujourd'hui le pourrait sérieusement contester ? Trop de travaux de valeur, signés de noms trop célèbres, l'ont déjà prouvé avec la resplendissante clarté d'un soleil de Midi, pour qu'il soit besoin de se hasarder aujourd'hui à tenter une besogne qui rappellerait par trop l'enfoncement d'une porte ouverte.

On sait quels furent, au moyen-âge, le renom, le rayonnement étendu, et l'on peut dire la puissance de séduction de la langue méridionale, et jusques à quelle hauteur les troubadours élevèrent le flambeau de sa poésie. On sait aussi que la tempête et l'ouragan déchaînés vinrent souffler de toute leur force et de toute leur rage sur ce flambeau, et qu'ils purent croire avoir pour toujours éteint sa flamme.

Grâces à Dieu, le malheur n'était point aussi irrémédiable. Quelques étincelles sauvées de la catastrophe, cachées au fonds même du cœur de notre peuple, avaient conservé chez lui l'incomparable trésor de ce feu sacré. Comme pour bien prouver qu'il se maintient toujours vif et brûlant, sous la cendre, une lueur brille de temps à autre. En des endroits et à des moments différents, des chanteurs d'oc surgissent, et font résonner le parler ancestral, comme un écho de la chanson des vieux maîtres en gaie science. Goudelin, Belaud de la Belaudière, Favre, et tant d'autres, héritiers attardés des troubadours ou précurseurs avancés des félibres, sont là, semble-t-il pour interrompre la prescription.

...Et même lorsqu'elle n'a pas — par malheur — ses poètes, la langue demeure. Si elle vient parfois à n'être pas chantée, elle est au moins parlée, toujours et sans cesse... Les ouvriers des villes et des campagnes, les cultivateurs et les artisans, se sont institués ses gardiens et ses chevaliers, puisque le Roi-Chevalier, lui, l'a expulsée et bannie des actes officiels de son royaume. Et ils ont tellement fait bonne garde autour d'elle, et ils ont si bien défendue et protégée qu'en 1792, deux siècles et demi après l'ordonnance de Villers-Cotterets, l'Imprimerie Nationale édite une brochure portant ce titre : « La coustitucien franceso, traducho counfourmamen ei decret de l'Assemblado Naciounala coustituento en lengo prouvençalo e presentado à l'Assemblado Legislativo, par François Bouche, membre de l'Assemblée constituante ».

...Preuve nouvelle que les libertés — celle de parler sa langue comme les autres — se prennent beaucoup plus qu'elles ne se demandent. Et que quand on les a, et qu'on les tient bien, les gouvernements, quels qu'ils soient, finissent toujours par vous les accorder...

Comme dit le proverbe méridional : *Y' a' n tems que*

trempa e l'autre que destrempa (il y a un temps qui trempe et l'autre qui sèche) et ceux de qui l'ardeur et la ténacité avaient ainsi, et durant si longtemps, fait merveille, méritaient bien que leurs efforts ne fussent pas perdus. Et comme une récompense suprême et un magnifique remerciement à leur mémoire, le Félibrige est venu, il y a un peu plus d'un demi-siècle, le Félibrige avec ses chefs-d'œuvres aujourd'hui universellement admirés, qui ont reconquis à la langue injustement méprisée la place d'honneur qu'elle occupait autrefois.

Lou Felibrige, grando vouès istourico (le Félibrige, grande voix historique) a-t-il été dit : rien de plus simple et de plus vrai. A le bien regarder (et en négligeant certains défauts des institutions ou des hommes, défauts inhérents après tout à tout ce qui est humain) idéalement et réellement à la fois, c'est bien cela : une grande et forte voix, une voix de bronze qui sort du fonds même de notre histoire, une « voix de la terre » (comme s'appelle un des meilleurs journaux félibréens), une voix nationale, pour ainsi dire : celle qui veut et qui peut exprimer avec le plus de justesse, de couleur, d'accent, et de toutes façons enfin le plus de vérité, l'âme de notre pays méridional.

Quelqu'un qui s'y connaît bien l'écrivait un jour :

L'âme d'oc exige pour s'épanouir, impérieusement, la langue d'oc. C'est là un article de foi auquel je ne suis pas parvenu, croyez-le bien, sans lutte intime et sans longue méditation. Faute de l'avoir connue, les poètes en langue française du Midi n'ont été jusqu'ici que des sous-parisiens départementaux, et je ne dis pas provinciaux...

Cette appréciation générale, plutôt sévère, deviendrait peut-être cruelle si l'on s'amusait à chercher — ou si l'on en prenait la peine — les noms qui peuvent l'illustrer. Elle n'en demeurerait pas moins sérieuse, impartiale et juste.

Pierre Azéma.

Cantarelles dels Goigs dels Ous

en usage dans les montagnes de Prats-de-Mollo et de Camprodon

Les Pasques son arrivades
Bon Jesus resuscitat,
Vinguen ous y botifares
Que 'ls sants goigs son acabats.

En els goigs si hem fet errada
Si n'hem dit lo que debem
Vos suplicam Verge sagrada
Ab bon Jesus que 'ns perdonau.

Bon Jesus que 'ns perdonau
Per eixa gran alegria :
Deu vos salve concebuda
O Purissim Verge Maria.

Santes festes ! Santes festes
Son les que van arrivant,
O bon Jesus, dolsa Maria
Que felisses les tingam.

Saludem a la mestressa
Y l'amo primerament,
Eixint del amo la mestressa,
Y els demés generalment.

A l'amo d'aquesta casa
Deu lo volga conservar,
Deu l'hi do salut y vida
Y el cel quan morirá.

A l'amo d'aquesta casa
Deu lo volga agrehir,
Deu l'hi do salut y vida
Com ho desitjo per mi.

L'amo de aquesta casa
Es un home enrahonat,
Ell ne diu a la mestressa :
Donau ous tant que n'hi hagués.

En aquesta santa casa
Tot lo bé de Deu hi és,
La mestressa n'es bonica,
La minyona encare més.

Mestressa tant agraciada
Mirau que diuhen la gent :
Que sou la mes galan jove
De llevant fins a ponent.

Mestressa tant agraciada
Mirau que diuhen de vos :
Que sou la mes galan jove
De tots aquells rodadors.

Lo hereu d'aquesta casa
Es un galan tirador,
Y la llebra qu 'ell apunta
S'he pot dir qu'es el sarró.

Lo hereu d'aquesta casa
Es un xicot de prestesa,
N'ha escrita una carta,
L'ha enviat a sa promesa.

Lo hereu d'aquesta casa
N' hés petit y sera gran ;
Afanya-te de creixer,
L'any vinent 't casarán.

Pels cantons d'aquesta casa
Los canaris hi fan niu,
Per anar pendrer la fresca
Com el jovent a l'istiu.

Pels voltans d'aquesta casa
Los llaurers hi son ramats
En la cara de las donselles
Els angels hi son pintats.

Pels voltans d'aquesta casa
Els romanins hi son florits,
En la cara de las donselles
Rosas y lliris son escrits.

Les minyones d'aquesta casa
Com no 'ls hi sabem el nom,
Cantarem quatre corrandes
Y que valgan per tothom.

Vuyt corrandes n'hem cantades,
Amb aquesta feran nou,
Suplicam a la mestressa
Vaji buscar algun ou.

Nou corrandes n'hem cantades,
Amb' aquesta feran deu,
Suplicam a la mestressa
Que nos donga 'ls ous arreu !

Recueillies par J. DE SANT SALVADOR.

Les bertrenades d'en Jaumet

Un cop era un home... Ay no, que m'enganyi... Un cop eren dos homes : l'un se deya Jaumet y l'altre Jaumetó.

En Jaumet, qu'era molt rich, de tan gras y sapat prou que semblava una bota d'unes quatre o cinch cargues. La cara ja 's pot dir que la tenia vermella lo mateix com un pebrot, y dels llavis li solia penjar una majestuosa pipa de tabaco d'alló mes fi d'Orient.

Per lo qu'es d'en Jaumetó que de miseria ne tenia a manta, la magror se 'l menjava, y tan si se 'l menjava que semblava una canya vestida. Y quan li venien ganes de fumar, no li quedava altre remey sinó d'acatar foch à un bocí de ridorta que 's posava an els llavis.

El primer, després d'engollir aixís com un regiment de soldats, s'estirava sus d'una cadira llarga y roncava lo mateix com un bedell; mentres el segon, després de menjar un bocinet de pa y all ambe de tan en tan una ceba, s'anava escurant els queixals, tot cantant sempre alló de la cantarella :

Es la fretura com l'agram
Que creix enmitg del pedegram.

La dona d'en Jaumet era alta, escanyolida y groga aixís com un ciri de cera ; la del pobret era petitota y grassolla : ambe tot y això si vos digués qu'era esparpillada, ho podeu creure sense recansa, que ja ho veureu.

Veusaquí donques qu'un dia qu'en Jaumetó s'estava espetarrellat al sol sus del pas de la seua porta, atalayant uns cinch o sis pardals qu'anaven jogant dins el carrer ambe quelcom de ros que li semblava una rodella de pastenaga, tot d'una, aixís com un remolí de vent, li surt la seua dona amb uns ulls vermells com si se 'ls hagués fretats amb un forch de cebes.

— Ja t'ho havia dit, cap destorbat, que no 'n treuries ni una pataca d'aquell redimoni de Jaumet, qu' el dineram que té tot ho vol per ell y fora que per ell...

— Anem, dona, calla : que no 's sab qu'ambe tals golafres com ell no s'ha d'esmerçar saliva ?

— Quina m'en retreues, perdulari, mes que perdulari ? — ella que li contesta amb una veu enfurismada que prou que 's veu que trafugeix de 's disputar, perqué no li havia entregat ni un céntim aquell Jaumet que tenia un cor mes dur que la roca de la Marrana y fins que l'havia escridaçada a trenca-nou de coll.

— Que no 't dich la veritat, belleu ?

— Calla, repropi, calla ! Ay si que tan m'ho estimaria que t'hagués pas may conegut !... Que sense jo !...

— Ja, ja, amb aixó que sempre 'm tenes la taula parada y provehida !...

— Calla, poca-vergonya !

— Mira que si m'empipes, te trenqui les barres amb una plantofada.

— Que diuhes ?... — Y sense fer ni una ni dos, amb una forta empenta ella que li engega l'olla.

Pobre Jaumetó ! Sort has tingut que no t'haji ensopegat aquella olla que sense s'escardar ni mica ni gés s'en va a caure enmitg dels pardals que s'enfugen esglayats, y ambe prou rahó qu'en tenen.

La dona de valent corre a l'arreplegar :

— Jaumetó, el meu Jaumetó ! espia, manyach ! espia !... — mentres, tot s'axugant els ulls que de tan vermells li sagnen, li va mostrant alló que semblava de lluny una rodella de pastenaga ambe que jogaven els pardals y qu'era..., qu'era una bonica lluisa de vint.

— Y ara que s'en ha de fer ? — se cuyta de dir el pobret.

Després d'una gran estona de rumiar, la dona que li fa de resposta :

— Valenta cosa seria, que 't toch ? valenta cosa seria del cas qu'aqueixa lluisa rossa l'esmercessem desseguit !... Deixaté de cansons, Jaumetó, que ja ho veurás qu'amb ella me senti cor de replegar totes les d'aquell riquíssim de Jaumet...

Y mentres va parlant, agafa una faldilla de llana vermella, ne sega un retall y 'n fa una barretina que posa sus del cap del seu home.

Tot li donant també la lluisa de vint, ella qu'afegeix :

— Are no tens sinó qu'anar a la *Posada de la Llebre* a comanar y pagar un repey d'alló mes fi. D'aquí estant, amb aqueixa barretina mateixa anirás a trobar el senyor Jaumet pel convidar a dinar ambe tu...

Uns quants altres mots, que li va dir an el clot de l'orella per que l'ohís pas un revendeyre que tot just passava allavores traginant toronges, cacuets, poncéms y arengades, jo no iria ben lluny d'osques assegurant, res que de li veure lluir els ulls, que li 'n devien fer prou y prou de pecigoles a la boca del cor.

Donques cofat de la barretina que li fa semblar, de tan axut, a un lluquet que té el cap vermell de fosfore, ell, cames ajudeu, que corre a la *Posada de la Llebre* y d'aquí estant a ca 'l rich.

— Bona diada tingui, senyor Jaumet !

— Que voleu, l'home ? que voleu ?

— Miri, avuy com es per mi dia de festa assenyalada, vinch a 'l convidar a fer una gran repexada a la *Posada de la Llebre*, que ja ho deu sapiguer tan com jo que té bona nomenada.

Un tal convit se pot creure que no cau dins l'orella d'un indiferent. De tanta alegria, aquell avariciós d'en Jaumet se freta les mans y esclofella una grossa rialla.

Y veuselsaquí tots dos a bracet cap a la *Posada de la Llebre*. Arreu qu'estiguin assentats devant d'una taulada de bé de Deu, ja fan anar las barres de valent, y tan si les fan anar qu'en Jaumet cuyda agafar un enfit y 'n Jaumetó ha d'afluxar la cinta.

Al cap y a la fi d'esser ben espassada tota la llur gana, ells que s'aixequen, y quan siguin defora, com en Jaumet n'está molt capgirat de que l'amo de la Posada no haji parlat de 's fer pagar el dinar :

— Que diheu, Jaumetó ! — ell que li fa amb una veu que tremola ; — que diheu, Jaumetó ? Are bona seria que no pagueu.

— Senyor Jaumet, deixisé, deixisé d'un tal cuydado, que no es rés ! — li contesta l'altre sense li esplicar que tot está pagat segons l'encomenat de la seua dona.

— Mireu, si no pagueu, que prou vos en podria escoure amb alló de la gent d'armeria !

— Senyor Jaumet, li torni dir que no estigui entrameliat vosté... Y que no la veu la meua barretina vermella ?

— Per això ray, prou, prou que la veig !

— Y bé, aixis mateix com me dich Jaumetó, li asseguri a vosté que l'home que la tingui sus del cap pot anar y venir en qualsevol endret sense que s'atreveixi ningú a li demanar un ral ni un céntim.

— Veritat ? — fa aquell badaluch, tot escarquillant els ulls.

— Com li dich... que no ho vé de veure ?

— Company, me la teniu de vendre la vostra barretina.

— Que 't toch !... Caram que no !... Y¡com faria ¡o sense ella ?

— Vos la compri per deu duros.

— Vol se callar ?... Y que cosa es deu duros per una tal maravella ?

— Vos en doni cent, y pagat arreu.

— Si tan la vol, cal que 'm dongui dos cents... Dos cents... Que si li va pas aixó, miri, quedem amichs com avant... Tat, s'ha pas de renyir ?

En Jaumet li entrega 'l diner, y mentres s'en va amb la barretina, ell, en Jaumetó, amb els dos cents duros, que s'en torna de valent cap a caseta.

Y are hont se dirigeix tant depressa aquell Jaumet ?

Ambe la barretina amagada per dessote del seu berret alt, va tirant cap a la pasticeria mes provehida del poble permor de de s'en fer una bonica ribota de tota mena de coses bones.

S'ha de pensar que n'empassa el golafre de fruyta confitada, bonyetes y confitures.

En fi de comptes, quan ne tingui de pasticeries fins a per demunt de la gargamella, ell que 's treu el berret permor de mostrar la barretina a la dona de la botiga, y sense dir ni una sola paraula, se regira, y bona nit, caragols !

En veure une tal originalitat, la dona que riu de bona gana, se pensant :

— Aqueix ray qu'es a manta rich ! Ja li podes anar fiant...

Ell, pel seu cantó, mentres desa la barretina, un cop al seu palau, dintre un cofre de ferro que 's tanca amb deu claus, s'esclama amb un gran esborronament de goig :

— Pobre Jaumetó, ja m'has fet guanyar un tresor que no té parió.

Y cada dia que Deu ha fet, s'en va tibat cap a la pasticeria y s'en torna sense pagar ni un ral ni un céntim.

Mes ja ho diu bé alló del reproherbi que « qui tot ho vol tot ho pert. »

Un dia qu'ell acabava d'engolir un pa d'ous, li diu la dona de la botiga :

— Dispensi, senyor Jaumet ; mes miri, si 'm volgués pagar tot lo qu'haji prés, li tendria jo per molt agrahit.

— Quines coses de dir ! Dona, esteu equivocada.

— Deixisé de cansons.

— Si encare no m'haveu deixat parlar.

— Donques que parli !

— Que no la veyeu la meva barretina ?

— Prou que la veig, que som pas ciega.

— Y bé, qualsevol que la tingui sus del cap pot anar y venir ací o allí, com se vulgui, sense qu'haji de pagar un ral ni un céntim... Donques per lo qu'es d' haver menjat unes quantes cosetes dins la vostra botiga, ja 's veu clar com la llum del dia qu'está pagat.

— Qu'está pagat !... Qu'está pagat !... Repropi ! mentiderás !

— Dos cents duros que m'ha costat la barretina, y ambe tot y aixó encare m'escridaceu ? La cosa va massa forta !

Y tot d'una, un perolet de crema que s'anava refredant sus de la taula de la botiga, ell que l'agafa y paf ! ne cofa la dona que 's posa a guinyolar lo mateix com si li arrenquessen tot el queix.

En sentir tot aixó, hi acudeixen el batlle y 'l guarda-terme, homes tocats y posats que no li volen sapiguer ni fava torrada amb lo que 'ls hi diu de la barretina y li imposen de pagar desseguit tot lo qu'haji pres de la pasticeria fins a la crema que n'está empastiçada la dona.

Per lo qu'es d'en Jaumetó, la seua dona, qu'es tan y mes fina qu'una agulla de cusir, li ha dit :

— Veues, manyach, aqueixos dos coloms blancs com un glop de llet y que 's ressemblen com dos gotes d'ayga ? L'un, prenlo y amb ell t'amagarás dins el pati quan vingui el senyor Jaumet ; y després de deu minuts de m'haver vista a fer surtir l'altre de la gavia, tornarás venir amb el teu colom sota l'axella.

Pel seu cantó, en Jaumet, que de tot alló que li ha succehit n'está a manta capficat, de corre-cuyte amb els ulls encegats de rabia va tirant pel carrer d'en Jaumetó.

Aquest que de pepida no 'n té ni mica ni ges an els ulls, arreu que l'haji vist a treucar, agafa 'l colom y amb un salt dins el pati corre a s'amagar per darrera d'un munt de feixos de bruch. La seua dona, com si de res no fos, va continuant d'apedaçar unes caices, repetint alló de la cansó del Segar :

Sabs els segadors que fan,
Sabs els segadors que fan,
Quan esmorzen de matí ?
— Menjem prest y tornemhi,
Are que n'es un poch blan...

Arreu qu'aji arribat, en Jaumet, amb sa veu enfurismada :

— Que diheu, dona ? An aquestes hores, hont la fa 'l vostre home ?

— Dispensi, senyor Jaumet !... Que s'assenti de primer ? Com li va ?

— Que no sentiu lo que dich ? Cridaré mes fort ! Hont es aquell lladre del vostre home ? Hont es ?

— Miri, senyor Jaumet, que no estich sorda y que s'ha de parlar millor... Y bé, si tan ho vol, el meu home es a ca 'l sabater.

— A ca 'l sabater ?... Y penseu que li trobaré ? M'en hi vaig.

— Dispensi, senyor Jaumet, que ja 'l faré anar cercar y desseguit sera ací... Assentisé una miqueta, que 'm sembla vosté qu'esta cansat, y prou que n'está.

I agafant el colom de la gavia, ella que li diu :

— Ves a fer sapiguer an el teu amo qu' el senyor Jaumet esta l'esperant a casa.

El colom que sense demanar esplicacions s'envola pel defora, satisfet de tenir deslliurança.

— Ho es que tornará venir aquell colom ?

— Arreu qu' haji fet lo que li he encomenat... Ja ho veurá.

Després de deu minuts, s'en entra en Jaumetó ambe l'altre colom sota l'axella.

El golafre que de tan badaluch se creu que li mostra 'l colom de la gavia y de tan entusiasmat va descuidant fins a tot alló de la barretina.

— Company, — que li diu — me 'l teniu de vendre aqueix colom.

— Que 't toch!... Caram que no!... Com faria jo sense aqueix colom?...

— N'ofereixi una lluisa de vint.

— Vol se callar? Valenta cosa que m'en desfés per una lluisa!

— N'ofereixi tres, y pagat desseguit.

— Si tan ho vol, cal que 'm dongui deu.

Al cap y a la fi li entrega les deu lluises de vint, agafa 'l colom, y, cames ajudeu, s'en torna cap al palau, tot sentint correr a flor de pell un pecigolar d'alegria.

Arreu qu'arribi, en un girant d'ulls dona despedida an el seu criat; que voleu qu'en faci d'un criat que cada més, aixís com ho dich, guanyava... quatre duros? En lloch d'ell, que no lí val forsa millor aqueix colom que li fara lo mateix de commissionari y li gastará per més uns dos o trés sous de blat d'Indi!

De tan que 'l té encegat la seva avaricia, ell que no fa una ni dos, y li stacant a la pota un petit farcell de papers de banca, li diu amb un tó d'alló mes sentenciós:

— Ves a ca 'l senyor Director de la Tresoreria a li pagar el delme d'enguany y no faltis d'aportar un rebut.

El colom, qu'es un colom casolá y sent que ja passa d'hora lo qu'es de picotejar l'estesa d'arroç que 's li sol donar cada tarde, s'enlayrant tot d'una, amb alló del farcell a la pota, va tirant cap a la caseta d'en Jaumetó.

Toquen hores: cinch, sis, set, vuyt, y en veure que no torna 'l colom y que de tot y aixó s'en ha de treure consequencia que de cap y de nou está enganyat, no s'atura en Jaumet en mirar hont posa 'ls peus per anar, arrufat de celles y les dents apretades, a desfogar la seua enrabiada a ca 'n Jaumetó.

Tan y tan s'escridacen y 's posen les peres a quarto aixís com tres sparvers en Jaumet, en Jaumetó y la seua dona, qu'hi acudeix la gent d'armeria pels desapartir y embolicar en un pleyt qu'encare dura.

Y tan y tan si ho es que devegades se serveix el Bon Deu dels pecats dels uns per castigar los dels altres.

Mossen J. Blazy.

La patota de la Neneta

Cançoneta infantivola

Sur l'air de : *Au clair de la lune.*

Cette chansonnette de Pere de l'Alzina a été interprétée dernièrement d'une façon ravissante par la toute mignonne Nénette Agramon, de Céret, qui l'a aussi bien jouée ou mimée que chantée, et cela devant un très nombreux public. Le gros succès qu'elle a obtenu doit inciter non seulement Pere de l'Alzina à composer des chansonnettes de ce genre pour enfants, mais encore Nénette Agramon elle-même à nous chanter des chansons catalanes chaque fois que l'occasion lui en sera offerte. Et merci à tous deux, au nom de l'idée catalane et roussillonnaise !

I

Som la padrineta
de la meu *Poupé ;*
jo me dic : Neneta,
i ella també.
Té la seu breçola
al peu del meu llit ;
per la meu fillola
pregui cada nit.

II.

El matí tínc fena
a la pentinâ ;
per li fê la trena
m' hi cal ben mirâ.
Ella mai se fatxa,
tot lo dia riu ;
quina nina satge !
n' alça pas un piu.

III

Mès quina griseta
per xó té de fê !
mai trova *toileta*
la mudant prou bé.
Rica cal que siga
per se la posâ.
... Ah ! que be me triga
la pogué casâ !

Céret, 26 desembre de 1913. PERE DE L'ALZINA.

Particularités de la langue Catalane

I. — Une foule de participes passés se trouvent, dans les écrivains catalans, employés avec une interversion de sens curieuse et qui déconcerte tout d'abord.

Voici, sans citations, quelques exemples notés de ces anomalies :

Home menjat, *ayant mangé.*
» begut, *ivre.*
» dormit, *ayant dormi.*
» ben portat, *bien portant.*
» lluit, *coquet.*
» sabut, *instruit.*
» llegit, *id.*
» aprofitat, *id.*
» enraonat, *éloquent.*
» ben parlat, *éloquent.*
» mal parlat, *grossier.*
» mal pensat, *ayant de mauvaises intentions.*
» errat, *qui se trompe.*
» anyorat, *désireux.*
» agradat, *heureux.*
» sofert, *patient.*
» volgut, *de bonne volonté.*
» afectat, *affectueux.*
» socorregut, *secourable.*
» confiat, *cvnfiant.*
» cregut, *id.*
» descregut, *incrédule.*
» admirat, *ébahi.*

Home descuidat, *négligent.*
» olvidat, *oublieux.*
» previngut, *précautionneux.*
» ataleyat, *absorbé.*
» callat, *silencieux.*
» pesat, *ennuyeux.*
» suat, *suant.*
» cruixit, *brisé de fatigue.*
» excruixit, *furieux.*
» sentit, *sensible.*
» ressentit, *fâché.*
» agrait, *reconnaissant.*
Spectacle ensopit, *allanguissant.*
» aixeribit, *excitant.*
» divertit, *plaisant.*
» distret, *divertissant.*
» pahoros, *effrayant.*
Questió apurada, *question embarrassante.*
Roba soferta, *étoffe résistante.*
Reunió lluida, *réunion brillante.*
Aigua dormida, *eau dormante.*
Fiena cansada, *travail fatiguant.*
Cami cansat, *chemin pénible.*

Il ne faut voir, évidemment, dans ces tournures, que le résultat des ellipses ou de contractions énergiques de langage, qui sont bien dans le génie de la langue catalane.

II. — Parmi les mots monosyllabiques qui abondent en catalan, et dont la grande quantité se trouve si curieusement mise en relief dans un article entièrement composé de monosyllabes publié dans cette *Revue* (1), l'on peut noter les participes ci-après :

Cint, *entouré.*	Fes, *fendu.*	Post, *pondu.*	Tort, *tordu.*
Clos, *clos.*	Fus, *fondu.*	Pres, *pris.*	Tos, *tendu.*
Cluc, *fermé.*	Fet, *fait.*	Rot, *rompu.*	Tost, *grillé.*
Cot, *penché.*	Fit, *fixe.*	Solt, *délié.*	Tret, *tiré.*
Dit, *dit.*	Molt, *moulu.*	Tes, *tendu.*	Trit, *broyé.*
Dut, *porté.*	Nat, *né.*		

(1) Numéro du 15 juillet 1913.

R. de Lacvitier.

MARS

Quan broten les blans roseteques
Té llum cada cosa, y color,
Los arbres son verts de futlletes,
La terra té fremits de amor,

Embaumen, les tendres violetes,
Tot l'ayre ab dolcissim olor,
Y donen, les joves maretes,
Besades al nin de llur cor.

Las veles passejen lleugeres,
Pel blau y tranquil horizont ;
Y corren en frescas ribères,

Les aygues fressóses del mont.
Ab tot, que les furies del vent,
No fassen tot trist y dolent !

L'Alguer (illa de Sardenya).

Joan de Giorgio y Vitelli.

Vers la Masia

De retorn á Prats, com cada any, lliure de preocupacions convencionals y pasatjeres, del barboteix xabecá qu' esclata en confós remoreig de llavis incoherents ; desterrats per breu temps d' eix jou avilit y rebutxat extranger al bon sentiment casolá propi de la gent de nostres simals; joyosos de fruir de l' expansió jovial y benhaurada, que sols té el defecte d' ésser massa curta ; ubriagats per les sentors bosquetanes sanejades per els glassats sospirs de les congestes pirenenques ; esclatant nostres cors l' hálit lliure d' una felís tornada... arrivábem á l' antiga y pintoresca vila d' Arles, última avansada de la vall del Tèch vers la carena verdejanta y sonrient, ahont s' alsina com majestuós sobirá, la testa mirant al cèl, l'altiu Canigó. Arles, com sempre s' ofería á nostre contemplació, cap innovació, cada cosa en son lloch ; el murmuri dels rechs creuhant l' accidentat pedregám dels sinuosos carrers en quals anyívols portals, tot voltejant el canós fusám, més d'una vella d' argentada testa raconta á la mainada els qüentos més encisadors ; l' aromática sentor del fals dallat recenment qu' ompla las pallisses; virám esglayada picotejant d' ensí y d' enllá ; gent de repós y gandulesa usmejant á la porta de les tabernes el daurat claret que 's cull en la terra; una qu' altre parella de rosám de retorn del trevall. Tal l' aspecte d' eixa vella vila rossellonesa.

Arrivat á n' aquésta, nostre primera diligencia fou de pendre lloch en l' ordinari de Prats de Molló. Calía ésser jove y farreny pera confiar sa persona al corcat y estrèt fustam de la diligencia del vell temps qu' espotrassada y esquerdada 's balancejava en robellat fusell ahont s' empotraban ferrades rodes que feixugues y pessantes esverlaven les fangoses roderes del accidentat y humitós camí-carretera.

Calia haver fet testament, deixar les coses en regla y estar bé ab Déu pera confiar la vida al llarch fuet d' en Farriol.

En fi, una volta en marxa desapareix tota temensa devant el xamós espectacle que de tots costats ens ofería la natura.

Trotant las mules airoses y acompassades en la tortuosa carretera que giragonseja com blanquinosa serpent entre prats verdejants encastats de gayes flors, de feconds fruiterars regalats per les aygues garladores de la rivada, d' espayosos y espesos marges ahont floreixen en primavera flairosos ginesters y sedoses roselles, observaban ab fruhició creixent l' extensió de l'hermosa plana ja llunyana, y els encants de la serra ab sos bramulants torrents cavant reliscosos els molsuts penyalars que fantástichs y magestuosos amenassen terrorifichs als viatgers, camí de Prats.

Ja apareixen coronant els pichs enlairats les neus perpétues, reflexant sa virginal blancor en horitzó llunyá.

Un qu' altre escamot d' anyells gambadant en el florit herbey al peu de la masía, y ufanosa la vacada remugant tranquila á l' ombra dels castanyers en flor, distreu nostre atenció.

No tots els viatgers 's plahuen en els bells paisatges que causan nostre plaer.

Alguns d' ells distrehuen el temps ab una llarga xarricada de ja bota espanyola que 'ns es oferta y á la qui fèm honor remullant nostre assedegada gorja.

El cotxe trasca sempre en l' accidentada carretera bordejada d' afraus que 'ns donan el vestigi.

Passat el poble del Tèch, observém que la calor n' es de molt minvada car les aures frescals de les congestes refrescan nostres visatges.

D' en tan en quant, crehuan el camí marxants d' estofa y jornalers de retorn del trevall.

Els raigts ardents del sol de Juny desapareixen del horitzó.

Hora y mitja després, l' antíga vila de Prats voltada ab llarga y massissa muralla, al peu de la qual mormolant espomoses aygues s' ofereix á nostra vista.

L' alsinada torre d' en Mir 's perd en els derrers fulgors de la jornada.

— Ja hem arrivat, crida ab veu avinada en Farriol.

Aital advertencia es pera tots nosaltres un mot d' ordre. Cadascú comensa á arreglar sos respectius fatos.

La gent dels carrers aixecan llurs caps observannos ab curiositat.

Una qu' altre finestra se mitj obra, segur de qu' al través de sos batents hi espurnejan un parell de hermosos ulls curiosos.

Al mitg de la plassa el cotxe s' atura entre una llarga fila de badóchs y gent qu' esperan algú. Els viatjers tots baixan y nosaltres ab ells.

— Ja 'l veig, garlo á l' orella de mon amich.

— Qué vols dir, me diu aquèst. — Que veig á l' oncle Jep, li responc.

— Ah! l' oncle Jep, que Déu conservi molts anys, sempre el mateix, inmarsible y seré, respirant salut, fruint tot l' any del bon humor primaveral, qui 'm podrá dir tant quan conti sos anys. Aital salutació surgida ab tota sinceritat de nostres cors arrancava una llágrima de satisfacció al bon oncle Jep qu' alsant vers nosaltres sos brassos, ens estrenyía sens rès dir fins afogarnos.

Aixis 's confonían nostres testes al fraternal oscul d' una felissa benvinguda.

Calmada l' emoció de l' oncle Jep, cambiárem uns y altres mil cordials proposicions.

— Y doncs, nins, sabeu pas el plaher que 'm doneu de reéordarvos de vostre oncle, aixó honra molt vostres sentiments y rejovenen tot mon ésser, car á dir la veritat, sols entre vosaltres me sento jove malgrat els setanta cinc qu' en porto.

— Y ja hos assegurém qu' en vos 's cumpleix molt bé l' adagi de que més que 'ls anys les penes envelleixem, objectárem nosaltres.

— N' es veritat, responguè ab promtitut l' oncle Jep: es per aixó que Déu ajudant penso viure encare.

Y ja ho crech que viureu, nostre oncle, per rès del mon convindría vostra mort.

— Cambiém de conversa, objectá l' oncle Jep, que paraules no cambian els designis de Déu, vingui quan volgui la mort y sia aquèsta sempre en bé de la nostra ánima, y are parlèume de la familia, de vosaltres, de goigs y cabories, trenca-caps y alegries, amors y encisos, car tots aimém eixos tons variats que tant sovint 'ns ofereix la natura.

Aixís parlant, arrivárem al portal de la vila, ahont 'ns esperava en Simón, el masover dels Porriols.

Contava aleshores aquèst setanta vuit anys, malgrat els trevalls y les cabories, les contrarietats y els obstacles, fruhía de la xamosa tranquilitat d' una conciencia pura que també s' armonisa ab el recaptat trésor d' una salut excelenta, constitutius esencials á la felicitat de l' home. Si bé el front un poc marcit per marcades y cisellades arrugues, el bras encare fort para descalsar la terrosseda, y ses cames lleugeres é incansables pera acorralar y empaytar la cássa fugitiva que lliure s' endinsa al cor de balmes y cingleres.

— Déu vos guart y benvinguts siau, garlá ab veu clara y ferma, vostés sí qu' ho entenen... rès com el camp pera distréurese un hom, rès com l' aire de nostres turons pera retornar la gana y avivar l' agilitat marcida d' un cos fatigat.

— Molt bé Simón, responguèrem tots á la vegada.

El masover volgué assegurarse ab atentiva mirada, de la sinceritat de nostra afirmació : car per la gent de montanya encare que falagueres son tant sovint enganyoses les paraules dels que demoran en llá en terra baixa.

— Y bé Simón, preguntá mon amich, bona anyada enguany ?

— Com alló, respongué el masover, la durada de las frets d' enguany feu mal bé molta vianda.

Mon amich, qu' era digne amateur d' en Nemrot, y encare mes gourmet 's cuita d' enterarse ab en Simón de les visites del banyut brincador, que fiat en sa lleugeresa frueix de las primicies de l' herbey ; del endiablat tuxó que com escarbat merdisser, rodola, esquerdalench botant y devallant el goret montanyench ; del ajogassat orellut que gambada, distret d' enemichs, en cingles y xaragalls ahont brolla perfumat el romaní y la murta ; del feixuch porch singlá qu' ufanós se revolca en borbollós fangual.

— Tota eixa nisaga no m' es desconeguda, molt bon senyor, respongué en Simón, més cal convenir que d' un temps en aquesta part de molt ha minvat.

— Gent de Déu, cal pensar que la nit s' apropa, clamá l' oncle Jep, estrafent la vèu d' un general donant ordres. Simón, carregueu els fatos á la burra, qu' encare que l' istiu, vuy dormir ab ma gent al más.

En Simón, cumplí el manament de son amo, carregant en les obardes de la Griseta tots els fatos.

Pochs minuts després sortíam de Prats per la porta d' Espanya. Ja 'ns allunyavem dels alsinats y anyívols marlets qu' enrotllan la vila, quan la nit extenent son ample mantell tenebrós al través de les arbredes y dels enlairats penyals, emporuguía al feble flamareig del día agonitsant. En el cel ja hi espurnejan mil encisadors estels qu' indiferents á nostra petitesa, animen la soletat de la nit bruna. Els córrechs y els torrents xiuxiuhejan ab confós murmuri l' oració de la nit tot refrescant els marges y ab ells s' uneixen els feréstechs fills de la boscuria.

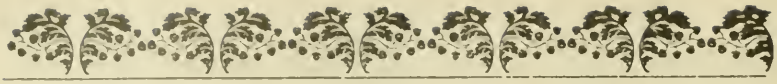
Tot caminant, raconta l' oncle Jep lo que les pedres no ignoren, els festivals y xerinoles d' en semps dels qu' era tant sovint el protagonista, la comparansa del plaher d' avuy ab el d' ahir, la prehuda franquesa nascuda al cor de la llar y del oliós grèsol, que fumareja, ab l' assedegada ambició del present segle rublert d' altívol y rebutxat orgull.

Aitals afirmacións obtingudes en la vera escola de la experiencia, instruía nostres inteligencias. Cadascú de nosaltres podía assegurar ab ardidesa que no poques voltes no son les Universitats ni les academies de ciutats populoses que 'ns proporcionan eixa filosofía sana y consoladora que conforta nostras facultats psicológiques, ants trovém aquesta ab més frecuencia en els llabis franchs y senzers de la gent de nostres montanyes.

Ab no poca satisfacció fruhía l' oncle Jep el vèurernos escoltar ab atenció religiosa ses pintoresques narracións.

Rès escursa la llargada del temps com el plaher que 'ns proporcionen les distraccions agradables, per qual causa no era d' estranyar qu' arribéssim sens fatiga al cim del collet dels Porriols ahont s' assenta majestuós y rialler el más de l' oncle Jep, que per nosaltres evoca inovirats recorts,

Victor Vallespir.



QUELQUES PASSAGES
Curieux, Originaux ou Remarquables
de « Tirant lo Blanc »

Certains lecteurs nous demandent parfois de leur donner de temps à autre quelques extraits des œuvres notables de la vieille littérature catalane. Cette publication peut être, en effet, utile et intéressante à différents points de vue. Nous donnons donc aujourd'hui quelques passages du roman de chevalerie catalan *Tirant lo Blanc*, choisis par M. Emile Leguiel, qui avait bien voulu en extraire déjà un certain nombre d'aphorismes et proverbes, comme nos lecteurs pourront voir en se reportant au numéro du 15 février 1913.

Tome Premier

Page 16. — *Le comte Guillem de Varoych part pour la Terre Sainte, sa femme se lamente :*

E veig que les mies tristes dolors aumenten, perque pore dir que nom resta sino aquest miserable fill en penyora de son pare, e la trista de mare se haura a conortar ab ell. Pres lo petit fill per los cabells e tirals hi, e ab la ma li dona a la cara dient li : Mon fill, plora la dolorosa partida del teu pare, e faras companya a la trista de ta mare. E lo petit infant no havia sino tres mesos que era nat, e pres se posa a plorar.

Page 74. — E prengueren un moro molt gran e de desmesurada figura. E lo Rey, apres que hague fet cavaller lo fill de la comtessa, volgue que matas aquell moro : e lo fadri ab gran animo li dona tants colps ab lespasa fins quel hague mort. Com lo Rey veu mort lo moro, pres al petit infant per los cabells, e lançal damunt lo moro, e fregual fort, que los ulls e la cara tot stava ple de sanch : e les mans li feu posar dins les nafres, e axi lo encona en la sanch de aquell moro. Apres isque molt valent cavaller e virtuos de sa persona : tant valgue *en son temps*,

que en son temps, que en una gran part del mon no si troba cavaller que tant valgues.

Page 80-1. — Com foren en la gran sala del castell, la comtessa suplica al Rey son marit e a tots quants alli eren, volguessen sopar ab ella aquella nit, e cascun dia menjassen alli tant com hi aturarien, e lo Rey e tots los altres loy atorguaren, e foren contents. La comtessa se parti del Rey, e pres totes les dones e donzelles de sa casa, e prestament se despullaren, e ben arromanguades, emparamentaren una gran sala de molt bells draps de ras, tots obrats d'or, de seda e de fil dargent de molt gran stima : les altres dones, les unes al rebost, les altres a la cuyna : en tant que aquesta virtuosa senyora dins poch spay feu molt noblement adobar de sopar. Com tot fon prest, trames a dir al Rey, que tota hora que li fos plasent, que sa senyoria vingues a menjar ab tots los altres. Lo Rey ab los altres grans senyors entra en la gran sala : e com la veu axi en orde, ab totes les viandes prestes, e lo tinell parat de molt riqua vexella dor e dargent, dix : Si Deu me salve la persona, be par que la Comtessa ha tengut les mans en tot, com ella sia la mes diligent dona del mon.

Page 118-23. — *Les habitants de Londres sortent en procession pour recevoir la fiancée du roi d'Angleterre.*

Lo duch de Lencastre se mes primer, e tota la gent darmes passa davant lo Rey molt ben armats e ab bell orde, e ab molts cavalls ab paraments de brocat e de xaperia dor e dargent, e e moltes cubertes e penatxos e simeres a modo de Italia e de Lombardia. Apres del Duch anaven tots los ordes, cascu ab un ciri ences en la ma. Apres venien tots los menestrals, cascun ofici ab sa lurea que feta havien : e fo molt gran divis entre los oficis, que yo pensi que los uns ab los altres se matarien. Sobre quina causa fou aquexa divisio ? dix lermita : Senyor, dix Tirant, yous ho dire : Entre los ferres e los texidos de drap de li fou lo divis : car los texidos deyen que devien precehir als ferres, e los ferres deyen lo contrari, que ells devien haver la honor dels texidos. Ajustaren se en cascuna part passats X milia homens, e los juristes foren causa de tot aço : car allegaven per part dels texidos, que nos podia dir missa, ni consagrar lo precios cors de

Jesucrist, sens drap de li. E los juristes per part dels ferres, allegaven que primer fou lofici de ferrer, que no de texidor, per quant lo teler de texidor no podia esser fet sens ferramenta, perque era provat lofici de ferrer esser mes antich e deure precehir als texidos. Moltes allegacions se alleguaren per cascuna part que no tinch en recort, e aquesta fou la causa del divis : e si no fos stat lo duch quis troba a cavall e armat, fort jornada fora stada, car lo Rey ja noy podia dar remey. Lo Duch se mes en mig de la pressa de tota la gent, e pren sis juristes, tres de cascuna part, e treguels fora de la ciutat : ells se pensaren que lo Duch los volia demanar quala part tenia millor justicia. Com foren fora de la ciutat al cap del pont, feu restar mil homens de armes que no dexassen passar a negu, si la persona del Rey no era. Lo Duch descavalca en mig del pont, e tan prestament com pogue, feu posar dues forques ben altes, e feu penjar tres juristes en cascuna, cap avall per fer los molta honor, e nos parti de alli fins que hagueren trameses les miserables animes en infern. Com lo Rey sabe tal nova, prestament ana hon era lo Duch, e dix li semblants paraules : Mon oncle, en lo meu nom podieu fer major plaer e servir del que fet haveu, per quant aquells homens de leys se fan richs a si mateix e destroexen tota Anglaterra e tot lo poble, perque yo manque stiguen açi en la manera que stan fins a dema : e apres sien ne fets quartes e poseu los per los camins. Respos lo Duch : Senyor, si la Magestat vostra me volia creure, fesseu en vostre regne que noy hagues sino dos juristes, e aquells dins x o xv dies haguessen determenada qual se vulla causa ab sentencia diffinitiva, e dar los bon salari a cascu : e si prenien res de negu, que no hagen altre pena sino aquesta que havem executada. E lo prosper Rey mana que axi fos fet : sabut per tot lo poble lo virtuos acte que la duch havia fet, donaren li infinides lahors. E gens per aço la festa no resta que no fes en la forma que era stada ordenada.

Apres dels menestrals, venien moltes maneres de entramesos. Apres venia tot lo clero, ço es, archebisbes, bisbes, pabordes, canonges e preveres ab moltes reliquies. Apres venia un pali molt gran e rich, e dins lo pali venia lo Rey ab tots aquells qui volien rebre lorde de cavalleria : e tots anaven vestits de ceti blanch, qui significa virginitat, o de brocat dargent : e tots

aquests no tenien mullers sino que eren sposats : empero encara que no tinguessen lesposada en lo regne, be hi podien anar. Apres del Rey venien tots los grans senyors, tots vestits de brocat o de xaperia, o de ceti o vellut carmesi o domas. E totes les dones casades anaven axi vestides com los marits. Apres venien tots los homens viudos, e los dones viudes apres, tots vestits de vellut negre, e tots los guarniments de les besties de aquella matexa color. Apres venien totes les donzelles ab tots aquells qui no eren stats casats : e tots anaven vestits de blanch o de vert, sedes, brocats o de xaperia. E en cascun stat dels desus dits, portaven grosses cadenes dor e fermalls dor, ab moltes perles, diamants e pedres de gran stima. E cascu feya son poder de anar lo mes abillat que podia. Apres venien totes les monges de tots los ordens, e cascuna qui volia portar abit de seda ho podia be fer, encara que per son orde fos defes, per ço com lo Rey havia obtesa licencia del Papa que qual se volgues monge que stigues en religio streta, que aquell any e un dia podia star fora del monestir, e podien vestir seda de qual drap se vulla, que fos de la color del seu orde. E lo Rey als ordens que eren pobres, mana quels fossen donats diners per a vestir : e totes les monges jovens e galants se abillaren, e encara moltes de les ancianes se vestiren totes de seda : e cascuna de aquestes portava una candela encesa en la ma. Apres delles venien totes les dones de la terça regla, no menys vestides de drap de seda burella que les monges, e cascuna portava en la ma un stadal, cantant totes lo Magnificat. Apres venien tots los oficials reals del regne, e tots los homens armats a peu, axi com si deguessen entrar en batalla, e tots ab lurea del Rey blancha e vermella ab los erminis tots brodats, quis feyen per divisa. Apres venien totes les dones publiques e les qui vivien enamorades, e ab tots los ruffians qui anaven ab elles : e cascuna portava en lo cap una garlanda de flors o de murta, perque fossen conegudes : e si ni havia alguna casada que sen fos anada del marit, havia portar en la ma una petita bandera : e anaven ballant ab tamborinos.

Page 131. — De continent ixque la collacio molt gran e abundosa de marsapas e pasta real, e totes altres maneres de confits de sucre, e tots foren molt ben servits : e los cavallers e gentils homens, cascu seya en faldes de dona o de donzella.

Page 137. — E trobaren que en lo aleujament del Rey, stava una dona tota dargent, quasi ab lo ventre un poch ruat e les mamelles que un poch li penjaven e ab les mans les stava sprement, e per los mugarons exia un gran raig daygua molt clara qui venia del riu per canons dargent : e laygua que exia de les mamellas dava en un bell safareig de cristaill. En laltra stancia hon la Reyna stava, havia una donzella tota dor smaltada e tenia les mans baxes endret la natura, e de alli exia vin blanch molt fi e especial, e aquell vi dava en un safareig de vidre crestalli. En laltra apartament stava un bisbe ab sa mitra al cap, qui era tot dargent, e tenia les mans pleguades mirant devers lo cel, e per la mitra li exia un raig de oli qui dava en un safareig fet de jaspis. En laltre apartament stava un leo tot dor, ab una molt rica corona dor al cap ab moltes pedres fines, e per la boca llançava mel, qui era molt blanca e clara, e dava en un safareig qui era fet de calcedonies. E en mig de aquestes quatre stancies, stava un nan molt diforme a natura, e tenia la una ma al cap e laltra al ventre, e exiali per lo melich un raig de vi vermell molt fi e special, e dava en un safareig qui era fet de porfi : lo dit nan era lo mig dor e mig dacer, e mostraves cobert de mig manto : e stava en mig del pati de les quatre stancies, e no podia entrar negu dins la roca que nol ves : e cascu podia pendre libertament de tot lo quey havia. E un poch mes amunt del nan stava un home tot dargent, mostravas esser vell ab la barba molt blancha, era molt geperut, ab un basto en la ma, e en la gran gepa que tenia stava carregat de pa molt bell e blanch, que tot hom ne podia pendre.

Page 155. — *Deux chevaliers entrent en lice pour se combattre « a tota ultrança ».*

Com foren dins los papallons, cascu en lo seu, adobaren se les coses necessaries : exits de fora, los fels los partiren lo sol, per que no donas mes a la hu que a laltre en la cara.

Page 158-9. — Senyor, aquesta bella Agnes portava aquell dia en los pits un molt gentil fermall : e en presencia del Rey e de la Reyna e de tots los cavallers, fetes les dançes, Tirant se acosta a la gentil dama, e donant del genoll en terra, feu principi a un tal parlar : Per la conexença que tinch, senyora, del vostre

molt valer, axi de linatge com de molta bellea. gracia e saber, e de totes les altres virtuts que en un cors mes angelich que huma trobar se dexen, vos desige molt servir : e hauriaus a molta gracia que la merçe vostra me volgues dar aqueix fermall que en los pits portau : e si per vostre benigne merçe me sera atorguat, yol accepte e portare aquell de grat per la honor e servir vostre, prometent e jurant sobre laltar, e per lorde de cavalleria, de combatre un cavaller a peu o a cavall a tota ultrança, armat o desarmat, en la millor manera que ell sabra divisar. Ma sancta Maria val, dix la bella Agnes : e per una cosa tan minima e de tan poca valor voleu entrar en camp clos a tota ultrança, no tement los perills de la mort e lo dan que seguir poria ? Pero per que represa no sia de dones e donzelles e dels bons cavallers dignes donor, de bon grat yo consentire en presencia del senyor Rey e de la senyora Reyna per que no perdau lo premi de be a fer e del orde de cavalleria : ab les vostres mans prengau lo fermall. Tirant fou molt content de la resposta de la bella Agnes : e per quant lo fermall stava liguat ab la cordonera del brial, e nos podia levar sens que no fos descordada, e descordant la per força ab les mans li havia de tocar los pits, Tirant ab la ma pres lo fermall e besal, apres dona dels genolls en terra, e dix : Infinides gracies, senyora, a la senyoria vostra fas del gran do que maveu donat, car mes lestime que si maguesseu dat tot lo Realme de França : e promet a Deu que qui lo fermall me levara, la sua persona me lexara : e posal se alt al cap de un bonet que portava.

Nous avons appris avec douleur la mort de M. Henri Estève de Bosch, décédé à Ille-sur-Tet. Il fut parmi les tout premiers membres de la Société d'Etudes Catalanes, à laquelle il resta toujours fidèle. Nous nous inclinons devant les restes de cet homme de bien, dont les qualités de cœur ne le cédaient en rien aux qualités les plus rares de l'esprit. Que Madame Estève de Bosch et ses enfants veuillent bien trouver ici l'expression de nos condoléances les plus émues et les plus sincères.

LIVRES et REVUES

M. J. Granier, inspecteur primaire à Céret, a eu la très heureuse idée de publier un manuel scolaire, la *Géographie pittoresque*, à l'usage du cours élémentaire, admirablement illustrée de reproductions photographiques, par lesquelles les enfants pourront mieux se rendre compte de ce qu'est exactement un plateau, une vallée, un col, un viaduc, un cours d'eau, un canal, un voilier, etc, etc. Inutile de dire que ces photographies sont prises chez nous en général, et qu'elles précisent par leur aspect familier la connaissance de l'enfant, qui, d'ailleurs, trouve plus de goût ainsi à comprendre et même à retenir. Un questionnaire intelligemment établi et des plus variés accompagne chaque vue, chaque scène. Nous adressons à M. J. Granier nos plus sincères félicitations : il est dans la bonne voie pédagogique, ayant été des premiers aussi à saisir tout le bénéfice qu'on peut tirer pour les jeunes esprits de la méthode régionaliste. (Ed. F. Campistro, Perpignan, 1 fr. 25).

J. A.

M. Fritz Krüger a bien voulu nous envoyer son travail sur les limites du catalan de Roussillon et du languedocien, dont nous avions déjà reçu, il y a quelque temps, la première partie : *Sprachgeographische Untersuchungen in Languedoc und Roussillon* (extrait de la « Revue de Dialectologie romane » ; Hamburg, 1913). L'examen de ce travail demanderait ici trop de place ; car il y a là-dedans beaucoup de notations a reprendre et pas mal de choses à discuter. Malgré ses nombreuses imperfections, qui proviennent de la hâte avec laquelle ce travail a été rédigé et aussi du fait que son auteur, d'origine étrangère, a mal entendu ou mal compris certains phénomènes phonétiques, on peut lui demander d'importants services, le consulter sur certains points avec réel profit. C'est pourquoi nous avons tenu à signaler cet essai à nos lecteurs.

J. A.

Bibliofilia, recull d'estudis, observacions, comentaris, i noticies sobre llibres en general i sobre questions de llengua i literatura catalanes en particular.

Cette publication de M. Miquel i Planas est consacrée à l'étude du livre aux divers points de vue bibliographique, littéraire et artistique. Elle paraîtra par facicules trimestriels de quarante pages contenant de nombreuses reproductions de documents bibliographiques.

Pour les abonnements, s'adresser à Barcelone, librairie Verdaguer, Rambla del Mig, 5.

Le Gerant, COMET. — Imprimerie COMET, rue de la Poste, Perpignan.

8e Année. N° 88 Avril 1914.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

ABRIL

Entre 'ls rams arruxats per la rosada
lo matiner aucell canta l'abril,
y l'himne lleva de la dolsa albada.
Després, esplendoros, clar, y tranquil,

Mostra 's lo jorn en l'ampla soleyada,
y tot, de flors, es un perfum gentil,
de flors una marina que voltada
es per un cercle de safir sutil.

Lo vent lleuger porta lo bès ardent
que llensa l'arbre à l'arbre enamorat ;
y semetjants à flochs petits de neu,

las papallonas volan com lo vent :
dona, sobre ton llabi delicat
deixa 'm besos posar, arreu, arreu.

L'Alguer (illa de Sardenya). Joan de Giorgio y Vitelli.

EN MISTRAL

† lo 25 de mars de 1914.

En Frederich Mistral es qui ha simbolisat, à Fransa, lo renaixement de las llengues provincials ; à Provensa, à Llenguadoch, à Rosselló, à l'Aquitania, ell era lo capmestre y lo rey de les nostres literatures. Lo seu nom vol dir : estimació y glorificació de la llengua provensal, aixis mateix com lo nom de Mossen Jacinto Verdaguer es inseparable del renaixement de la llengua catalana.

L'obra d'En Mistral se pot comparar à n'un roure que hauria plantat al bell cim de la serralada, y quin brancam, poderos, altiu, ja desafiant lo temporal, sembla que nos cridi:

« En devant ! sailliu-vos del cami fangós de per baix... per assi dalt hi trobareu praderies tot estrellades d'embaumades floretes; los aucells hi canten e hi refilen de lo millor; vist d'assi, lo cel es mes blau y mes anyoradis ; à la meua ombra tot soviny s'hi para una encantadora aparicio... es la Musa Provensala, amparada per una enlluhernadora Santa-Estela, que contempla les serres y la mer esteses desde 'ls Alpes fins al Pirineu ; llavors venen fins assi unes dolses y llunyanes remors... son los cants de *Magali*, de *Montanyes Regalades*, de *La Coupo Santo*.

« Vos altres, los joves catalans que sentiu amor pera la vostre terra payral y pera la vostre llengua materna, pujeu també fins assi ; ohireu aqueix maravellos cantich à la santa Poesia popular ; y si teniu pit, y si teniu cor, per sempre mes glorificareu la vostre llengua... En devant ! »

Y es aixo mateix que deya també lo sant home de Mossen Cinto, quan parlava « d'estimar à Deu, à la Patria, y à la Llengua catalana ».

Desde 'l nevat Canigó, quines piques enlayrades giren la vista fins à las costes de la Provensa, desde les platejades congestes pirenayques, enviem l'atent y sentit adiu del Rosselló à ne 'l gran Patriarca provensal.

Jules Delpont.

EN MISTRAL Y 'L SEU GÓS « PAN-PERDU »

Autour de Mistral

A mon ami, le docteur Benet R. Barrios.

C'était le lundi de Pâques 4 avril 1904, l'air embaumé sentait le printemps, le soleil traînait son char éblouissant dans un ciel sans nuages. Arles la Provençale avait revêtu ses plus beaux atours pour célébrer la première Fête Virginale, « Festo Vierginenco ». Sur l'initiative de Mistral, les jeunes filles quittant les habits de l'enfance pour porter désormais le costume arlésien, étaient invitées à se réunir au théâtre antique. La plupart répondaient à l'appel du grand poète ; aux gares du P. L. M. et de Trinquetaille, les trains déversaient en foule les sœurs de Mireille ; sur les routes de la Camargue, la Crau, Tarascon, Saint-Gilles, de longues théories de jeunes filles et leurs parents, arrivaient à pied, en voiture ; celles des Saintes-Marie étaient assises en croupe derrière les robustes et habiles cavaliers de la Camargue.

Sur la place du Forum où se dresse maintenant la statue de Mistral et sur la belle promenade des Lices, l'affluence était énorme, le spectacle ravissant. Parmi les femmes, les Arlésiennes en immense majorité, retenaient l'attention. Rien de plus simple, plus élégant, plus séduisant que le costume de l'Arlésienne. Un fichu enveloppe les épaules, s'ouvre largement sur la poitrine, s'attache à la taille, moule les richesses du buste ; la poitrine est cachée sous un linge blanc garni de broderies ou dentelles ; la gorge reste décolletée, le cou libre, bien dégagé ; les cheveux se disposent en coques sur les côtés de la tête, une partie s'enveloppe dans une blanche dentelle que ceint trois fois un

ruban noir ou bleu dont l'extrémité tombe en arrière : la dentelle et le ruban semblent un diadème.

Ce costume serait-il aussi vanté s'il appartenait à quelque autre population ? sans doute, l'effet qu'il produit dépend bien un peu de l'éclatante, harmonieuse beauté des filles d'Arles. La vieille cité rendait à Vénus un culte privilégié ; depuis lougtemps, l'encens ne fume plus sur ses autels, mais Cypris n'a pas oublié et comble encore les Arlésiennes de ses dons les plus précieux ; leurs traits sont purs, leur port divin, on dirait des marbres de Phidias ou Praxitèle qui palpitent et se meuvent. Comme le dit Mistral :

. . . . . lou cèu,
O drudo terro d'Arles douno
La bèuta pura à ti chatouno,
Coume li rasin à l'autouno,
De sentour i mountagno e d'aleto à l'aucèu.

Traduction :

. . . . . le ciel,
O féconde terre d'Arles, donne
La beauté pure à tes filles.
Comme les raisins à l'automne,
Des parfums aux montagnes et des ailes à l'oiseau.
(Mireille, chant VIII)

Vers une heure, la fête commença au théâtre antique : les siècles ont ménagé l'amphithéâtre, le « podium » n'est plus qu'un amas de ruines imposantes ; les Arlésiennes se rangèrent dans l'ancienne arène, la plupart des spectateurs s'assirent sur les gradins ; avec le docteur Benet R. Barrios, catalaniste bien connu, nous préférâmes nous promener de groupe en groupe, causant, regardant, admirant. Pour quelques instants, le théâtre s'était empli de bruit, de mouvement, et, fermant les yeux, on pouvait imaginer une fête romaine, peut-être celle que les saintes Maries racontent à Mireille :

O maladicioun ! o vergougno !
I son moulan de la zambougno,
Sus lou poutin dòu Tiatre, emé lou pitre nus,
Un vòu de chato viroulavon,
E su 'n refrin qu'ensèn quilavon,
En danso ardènto se giblavon,
Au tour d'un flo de marbre en quau disien Venus.

Traduction :

O malédiction ! ô honte !
Aux sons langoureux de la lyre,
Sur le podium du théâtre, les seins nus,
Un vol de jeunes filles tournoyaient,
Et sur un refrain qu'elles proféraient ensemble,
En danses ardentes, elles se tordaient,
Autour d'un bloc de marbre qu'elles appelaient Vénus.

(Mireille, chant XI)

Un tonnerre d'applaudissements salua l'entrée de Frédéric Mistral, escorté de personnages officiels et surtout d'un charmant essaim d'Arlésiennes. Un chœur chanta des strophes que le Maître avait composées pour la circonstance, plusieurs discours furent prononcés. Dans sa langue natale, Mistral dit une fois de plus son amour pour la Provence et les vieilles traditions jusqu'alors jalousement gardées. Aucune ne lui était plus chère que le costume féminin : il exhorta les Arlésiennes à ne pas l'abandonner, le transmettant fidèlement à leurs enfants comme le plus cher bijou de leur patrimoine. Eh ! cette toilette ne représente-t-elle pas la parure que soixante générations de femmes belles et coquettes ont longtemps cherchée, finalement inventée, comme seyant le mieux à leur beauté, exauçant plus efficacement leurs désirs de plaire et d'être aimées ? L'alliance, l'adaptation sont maintenant si intimes entre les lignes de leur corps et la façon de le vêtir, qu'en se ralliant à la mode contemporaine, uniforme et banale, elles risqueraient d'altérer, détruire les plus saillants de leurs charmes plastiques. Mistral fut l'objet d'une longue ovation. On

distribua des diplômes aux jeunes filles qui défilèrent ensuite devant la foule descendue des gradins ; les Arlésiennes montées en croupe de leurs cavaliers, furent chaleureusement acclamées.

Un peu plus tard, dans les grandioses arènes, aux accords des anciens instruments, les Camarguais dansaient la farandole : avec le docteur Benet R. Barrios, nous écoutions et nous regardions, légèrement émus ; n'était-ce pas une musique catalane qui jouait là-bas ? quelque contrepas du Vallespir ou quelque serdane de l'Ampurdan qui se déroulait à nos pieds ? les vers de Jacinto Verdaguer se pressaient sur mes lèvres :

> Y en una plaça de no sé quin poble,
> per primera vegada, viu rodar
> lo ball de la sardana ayrós y noble ;
> may mès l'he vist y encare 'l puch pintar.
>
> (Seconde strophe de l'Ampurdá, une des plus belles pièces lyriques du recueil : *Pátria*).

Nous eûmes l'honneur de présenter nos hommages au Maître provençal, nous parlâmes de la Renaissance catalane, toujours plus vivace, plus féconde par delà les Pyrénées, entraînant à sa suite, tel un fleuve rapide, le paysan comme l'artisan, le bourgeois comme le lettré, toutes les classes de la société. Verdaguer pouvait mourir content ; de bons ouvriers se dévoueraient à leur tour au mouvement dont il était le plus glorieux représentant.

« Plût à Dieu, soupira Mistral, que notre Renaissance provençale connût le même destin !... »

..... et un nuage de tristesse enveloppa son front.

« C'est le secret de l'avenir, répondis-je, mais quoi qu'il arrive, vos efforts ne seront pas inutiles ; quand on ne parlera plus le provençal, on l'apprendra pour vous lire. »

« Trop pessimiste et trop flatteur, Monsieur, répliqua-

t-il, la Provence voudra conserver sa langue et si jamais elle l'oublie, la poussière des bibliothèques ensevelira mes œuvres. »

En 1904, malgré les 70 ans passés, Frédéric Mistral manifestait encore, sous les cheveux blancs, la vigueur et l'aisance de l'âge mûr ; souple, grand et droit, de belle prestance, le geste prompt, la tête relevée, l'œil vif, la barbiche en bataille, on l'aurait pris pour un officier. Pas d'accueil plus affable, plus cordial, plus charmant que le sien, il écoutait avec bienveillance, causait avec esprit, sans morgue, sans fierté. Le plus grand poète de France ne pouvait ignorer sa valeur, mais la simplicité sera toujours un caractère du vrai génie.

❖

Je n'ai point l'intention d'étudier l'œuvre entière de Mistral, j'émettrai seulement quelques appréciations. Sans ambition, assez riche pour ses désirs, le poète n'a jamais fait de copie, écrit par nécessité, improvisé pour augmenter ses revenus ou flatter ses lecteurs. Il jouissait de la popularité, mais il l'avait conquise et la conservait sans la chercher, par la hauteur de son génie, la noblesse de son entreprise, le désintéressement et la dignité de sa vie. Cette originalité devient rare. Lamartine, Hugo, presque tous les poètes, tous les écrivains contemporains ont des pages qui sont du remplissage, on n'en trouve pas chez Mistral. Est-ce à dire que toute sa production est égale, sans tache? Homère sommeille parfois ; si la verve de Mistral semble fléchir quelque part, couler moins abondante et moins forte, tout est soigné, tout est mûri, l'ensemble est incomparable.

Cependant, à mon avis, son premier poème dépasse les autres et Mistral restera pour la postérité le chantre de Mireille. Voilà le plus beau fleuron de sa couronne, son

meilleur titre à la gloire, un absolu chef-d'œuvre. Je ne connais rien d'analogue dans la littérature française, même dans aucune littérature. On rapproche parfois l'idylle de Gœthe, « Hermann et Dorothée » ; Mireille me paraît bien supérieur. Le poème allemand cotoie la fadeur, les mœurs sont trop patriarcales, la famille trop vertueuse, l'héroïne trop naïve et bonne ménagère ; malgré les épisodes de guerre, quelques loups manquent dans la bergerie et ces bourgeois qui parlent la langue d'Homère, embouchent pour leurs affaires la trompette de l'épopée, sont fastidieux et ridicules. Telle est l'impression d'un lecteur français qui sait l'admiration des Allemands pour « Hermann et Dorothée » et ne peut d'ailleurs en sentir toute la poésie.

Avec Mireille, nous quittons le ciel brumeux et le froid climat de la Westphalie ; le soleil de Provence chauffe les cervelles, exalte les cœurs ; les passions sont-elles plus vives, plus profondes ? Elles sont assurément moins contenues, moins raisonneuses et plus actives, elles s'extériorisent et brûlent davantage.

La fable a l'intérêt d'un roman, les personnages sont bien campés, vrais de pied en cap ; Mistral les avait connus au cours de ses pérégrinations en Crau et Camargue, vous les y rencontreriez encore, leur race n'a pas disparu. Les fleurs de l'idéal jaillissent du meilleur et du plus intense réalisme ; toute la nature, les êtres et les choses de Provence sont enfermés dans de larges tableaux au relief saisissant ; avec les yeux d'un grand poète, on embrasse l'ensemble, on aperçoit les plus légers détails.

Que dirai-je de la forme ? je devine ses beautés ; il faudrait avoir sucé le lait d'une mère provençale pour les goûter pleinement. Ce qui me frappe surtout, c'est la souplesse et la richesse de l'idiome, la force des expressions, l'éclat des images. On reconnaît une langue populaire

qu'une savante littérature n'a pas épuisée, que sous prétexte de l'épurer, un siècle de Louis XIV n'a pas émasculée, qui conserve intactes la fraîcheur et la spontanéité de la jeunesse, l'exubérante virilité de l'adolescence.

Mistral a composé le dictionnaire de cette langue, œuvre monumentale qui représente des années de labeur ; les écrivains provençaux lui rendent grâces pour ce bon outil de travail. Pourtant, ce n'est pas dans son dictionnaire, c'est dans son œuvre que l'avenir cherchera le Provençal ; elle en contient tous les matériaux, met en lumière toutes les qualités, en expose toutes les richesses, montre ce dont il est capable sous l'inspiration d'un grand poète, nous fait regretter les chefs-d'œuvre dont il aurait doté le monde, si les Barbares du Nord se ruant contre les Albigeois, n'avaient pas dévasté de leurs pieds sauvages le champ où déjà fleurissait la moisson prochaine !...

Pour terminer, une observation et un conseil. Les journaux ont consacré au poète mort des articles dithyrambiques, ils ont déploré sa perte avec éloquence, célébré son génie avec enthousiasme. Parmi les auteurs de ces oraisons funèbres, combien n'ont jamais lu un seul vers de Mistral, connaissent seulement la pitoyable adaptation théâtrale de Mireille ? On a rappelé qu'en Allemagne, les étudiants complétaient leur étude du français par des notions de poésie provençale. Pure lubie, plaisanterie de mauvais goût ! Pour l'Université de France, la langue d'oc et le Félibrige n'ont jamais existé. Eh bien ! bénévoles lecteurs, mes amis, pour une fois, je vous en conjure, suivez l'exemple de nos chers Teutons. Foin des brillants articles que les Revues vous serviront encore sur Mistral ! Foin de mes ennuyeuses considérations ! Retenez seulement ma conclusion : Voulez-vous rendre hommage au grand poète provençal ? Lisez-le, relisez-le.

Emile Leguiel.

Lundi de Pâques, 13 avril 1914.

Notes sur Mistral

Mistral naquit dans un « mas » près de Maillane, le 8 septembre 1830.

A l'âge de 17 ans, au sortir du Lycée, il écrivit le poème *Li Meissoun* (La Moisson) ; en 1852, il fit paraître dix compositions poétiques dans la revue *Li Provençalo* ; en 1854, il est l'un des sept fondateurs du Félibrige. *Mireille* fut éditée pour la première fois à Avignon en 1859.

Vinrent ensuite : *Calendau*, 1867 ; *Nerto*, 1884 ; *Lis Isclo d'or*, 1876 ; *Lou Tresor dou Félibrige* ; *La Reino Jano*, 1890 ; *Lou Pouema dou Rose* (Le Rhône), 1897 ; *Discours e dicho*, 1906 ; *Memori e raconte* ; *Lis Olivado*, 1912 ; *La Genesi* (traduction de la Bible), 1910.

❖

C'est avec un vif sentiment de tristesse que l'on apprit à Maillane, la mort du grand poète provençal.

« Le corps, descendu de la chambre, dans le vestibule d'entrée de la maison, repose sur le lit entouré de fleurs et de feuilles naturelles. Le poète porte à son cou la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur. Son chapeau de feutre traditionnel est déposé sur ses pieds. Entre ses mains a été placé un petit crucifix en argent. Le grand poète semble dormir. Derrière lui se dresse le buste de Lamartine, la tête surmontée d'une couronne de lauriers. »

❖

L'inhumation a eu lieu au modeste cimetière de Maillane, dans un tombeau que le Maître avait fait construire tout récemment et qui est la reproduction exacte du pavillon de la reine Jeanne, élevé dans le vallon des Baux.

La mort n'aura pas permis à Mistral de voir élever sur la place des Saintes-Maries-de-la-Mer, en juillet prochain, la statue de sa *Mireille*, d'Antonin Mercié. C'était un de ses plus beaux rêves.

❖

D'autre part, Mistral avait chargé le distingué compositeur, roussillonnais d'adoption, Déodat de Séverac, d'écrire la musique de son poème *Lou Rone* (Le Rhône). Il n'aura pas la suprême satisfaction de voir l'accueil triomphal qui sera réservé à ces belles pages littéraires et musicales.

❖

Le mausolée de Mistral porte, dans le fond, une inscription en latin et, au-dessous l'écusson sculpté de la Cigale, avec la devise : *Lou souleu mi fa canta.*

❖

En tant que Félibre Majoral, Mistral était détenteur de la *Cigale de Maillane.* Le Capoulié du Félibrige, Valère Bernard, vient de proposer aux félibres majoraux « de prouclama *vacanto sine die* la Cigalo de Maiano ».

Cette idée est d'or, et constitue une heureuse trouvaille à l'égard de la mémoire de Mistral.

❖

Un bibliophile perpignanais possède un exemplaire de *La Genési*, qui porte cet autographe de Mistral :

En memori de moun paire que toujours me parlavo di bravi gent de Perpignan, ounto ero esta soudad (1793, *camp dou Boulou*).

Lettre de Mistral aux Roussillonnais

Maiano, 12 *de desembre de* 1899

Gent counfraire de Roussihoun,

Emé mi complimen per l'espandido di Flour Roussihouneso *— que n'an pas pou de l'iver — vous mande li paraulo e lou cant de* La Coupo, *que veritablemen fugué facho un pau per vautre, d'abord que sias Catalan ! e vous salude de tout cor en Santo Estello,*

F. Mistral

A M. Jules Delpont.

A MISTRAL

Quan s'entorpeix el bosc en son encantament de vida obscura,
sota 'l cel tant amplament solemne que el món l'ignora,
és quan, soptat, el bosc desvetlla-s tot alhora,
al avisar-se d'imprevist i heure cura
d'una unció vessant d'amunt, tant blana i pura,
flairosa, llumínica i sonora
com quan, al jorn primer, espellí la jove Aurora.

Bàlsems, clarors, oreigs, el batec dels espais tot d'una esclata
en un arbre, en un fust ignot, pujat de recent día,
del qual la doma, belluga de raigs d'or i de plata,
manantial d'olors i de fresca harmonía,
desde la soca ufana a l'humil reboll o mata,
a tot ser que cría o nía
per tots volts ses eterias palpitacions envía.

El grill a ran de terra calla, i para son rasec l'oruga.
Tot quant, demet la selva, serpeja, tresca o aleteja,
refila, udola, xiula, brama, gruny o remuga,
tot està atent a escoltar com rumbeja
l'Arbre, de nou despert, i aires celestials juga.
Fins el degà del terme, que 'l festeja
i 'l « viva ! » de fraternitat no li escaceja.

Sembla burlar al Temps, del modo que gaudeix el tronc insigne.
Tant que, vejent-lo sempre més vibrant, sempre més doble
de poixança i gallardía, l'entussiasurat poble
de la fulla i del ram com a amo del boscatge 'l signa ;
i ell n'és de veres el més digne,
puix son brancam alt, empinat i noble
cada any escampa, bondadós, novella cobla.

Tu fores, gran Mistral, aqueix dominador benvolgut de l'arbreda.
Pel rededor espargíes dolls de poesía sobrehumana ;
distreies la dissort de la realitat que l'apareda,

ensenyant sobretot com l'home ambe sa terra s'agermana,
com pren en eix contacte escalfor l'ànima freda
per alcançar el poc ideal que demana.....
Ara, oh obrer del dilluns, s'ha acabat ta setmana.

Com tot fina, has finat també, Rei malagonyat del Mig-día.
Ta veu vivent no farà pus, ai ! ai ! el goig de nostra orella.
Més la Mort, que d'amagat i a pler la sava t'escorría,
mentre alçaves la fervorosa cantarella,
plantat te deixa com lluitador que desafía.
Car, sobre 'l darrer esfullament, queden, eterna maravella,
les tres branques de Nerto, Calendal i Mirella.

29 de mars 1914. Pau Berga.

EN L'HONNEUR DE MISTRAL

Le jeudi 23 avril a eu lieu à la Cathédrale St-Pierre de Montpellier une grandiose cérémonie en souvenir de Mistral. Une foule immense et recueillie remplissait la vaste nef. Parmi les assistants, on remarquait les délégués catalans envoyés par Barcelone : MM. Puig y Cadafalch, député, représentant le Parlement provincial de Catalogne ; R. Pañella, repsésentant la municipalité barcelonaise ; Francesch Mateu et Picó y Campamar, les deux distingués poètes, venus au nom du Consistoire des Jeux Floraux de Barcelone.

Après la belle allocution du Cardinal de Cabrières, Mgr de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan, monta en chaire et prit la parole en langue catalane. L'auditoire fut profondément impressionné par ces phrases émues, d'une touchante spontanéité et d'une envolée superbe. Nous les reproduisons ci-dessous, et remercions Mgr de Carsalade d'avoir bien voulu s'exprimer en catalan : nul hommage ne pouvait être plus sensible à l'âme du grand patriarche de Maillane.

Eminentissim Senyor Cardenal,

Haveu pensat que per honrar mes dignament la memoria del nostre gran trovador Frederich Mistral, calia fer sentir, davant del seu tumol, en aqueixes solemnes funerals, una de les llengues romaniques de lesquals havia estat l'apostol eloqüent y armonios, y m'haveu cridat, com a Bisbe catala, pera pendre la paraula en

nom dels felibres de les dues vessants del Pirineu. Pero 'm demani que podré jo dir en alabansa d'en Mistral que vostra Eminencia no haji dit ab una eloqüença sens igual? Quins elogis podré jo tributar al cantor de *Mireio* que ja no 'ls haji rebut de Vossencia. Tant sols seré vostre tornaveu, al repetir, en la llengua dels avis, lo que haveu dit en aquella nobla llengua francesa que, en vostres llavis, té uns accents tan incisadors.

Donchs, grans mercès, felibres de Provensa que seu venguts de Maillane, de Arles, de Avignó y de Nimes pera plorar ab nosaltres l'insigne cantor de la terra del Mitjdia.

Grans mercés, sobre tot, felibres de Montpellier que us seu aplegats tan numerosos en aquesta Catedral ilustra, a l'entorn d'aqueix tumol, com els fills adolorits a l'entorn del llit funerari hont descansa el pare mort. Vostre ilustre Cardenal ha volgut que se fassi sentir la llengua catalana en aquesta Seu, que es el cor sagrat de vostra terra, per que se va recordar que 'ls vostres antepassats havien fet part de la Confederació catalana, y que per nosaltres catalans la terra de Montpellier es una terra benehida, un trosset de la patria nostra. Es tu, o terra generosa, que 'ns has donat el nostre gran Rey en Jaume el Conquestador! Es tu, o vila de Montpellier, que l'has gronxolat en el seu bressol, con l'avia granxola el seu net, cantant-li les cansons de la terra y aprenent-li de trovador!

Grans mercés, fills de Barcelona ilustres patricis, amichs estimadissims, que haveu passat el Pirineu pera portar a nostres germans de Provensa y de Montpellier, el testimoni de condol de nostra mare Catalunya.

Fransa porta el dol d'en Frederich Mistral, com Espanya ha portat lo d'en Jacinto Verdaguer. Provensa plora amargament la mort del seu fill preclar y eximi poeta, com Catalunya ha plorat la del mès ilustre de sos trobadors. Mistral y Verdaguer, dos noms inseparables, no tant sols per l'amistat que 'ls ha units tant estretement, sino per un mateix ideal del qual han estat els apostols incansables: exaltar la llengua maternal y referli y tornarli la corona real que 'ls sigles passats li havien donat y que 'ls moderns li havien robat y trossejat. Mistral y Verdaguer, al puntejar la lira, al cantar les glories y les tradicions de la terra payral, han dut a una realitat grandiosa llur ideal patriotich; y

ara alsan llur personalitat gegantina ensá y enllá del Pirineu, lo un al cim del mont Ventos l'altre al cim del Canigó. y desde alli, allarguant llurs brassos per demunt planes y montanyes, uneixen en un abras indissoluble aquelles dues reynes germanes, ahir esclaves y trepitjades, avuy lluires, conquestadores y triumfantes, la llengua catalana y la llengua provensal.

Descansi en pau Frederich Mistral ! Ha incarnat en ell tota l'ánima de la Provensa ; ha tengut en la seva ánima tota l'ánima popular y l'ha abeurat en les fonts les mès pures de la Fé i del patriamor. Mentres anys y anys ha omplit d'una poesia lluminosa, ensoleillada, embriagadora, la copa que 'ls catalans li varen regalar, y an aqueixa copa « santa y vessanta » ha fet beure a llargues begudes, tots los pobles del mitjdia de Fransa. Mes un dia, ay Provensa ! ay terra de Montpeller ! un dia ses mans se cansáren de puntejar la lira, sa veu qui desde sexanta anys feia repetir als ecos del mitjdia els noms suaus de Mireio, de Magali, de Calendau, de Neto, sa veu que havia cantat totes les glories, totes les llegendes, totes les tradicions casulanes de la Provensa, desde Marsella fins a Arles y Avigno, aqueixa veu d'accents sublims se va fer silenciosa. Era l'hora hont les cigales de la Crau y de la Camarga cantan l'absolta al dia, l'hora hont s'encenen al cel les estrelles d'or, l'hora de la nit cayenta, lo vell trovador, la feyna acabada, se va jaure, tancar els ulls y morir.

Mes Deu l'havia pastat d'una argila inalterable : la mort no 'l va tocar ab sa fals si no pera donarli la consagració de l'immortalitat. El seu sepulcre s'es fet glorios. Tot lo que la terra porta de mes gran, la Santetat del Papa y la Magestat dels reys, se van inclinar davant ell ; la Provensa y Montpeller lo van regar de ses llagrimes y embalsamarlo de ses flors. Nosaltres també, inclinem, avuy, nostres desques florides sobre aquet sepulcre, y derramem-hi olivers y llorers, flors de pau y de gloria ; derramenhi sobre tot, flors d'immortalitat que son nostres pregaries. Demanem a Deu nostre Senyor, el gran, el eternal Capolié, el Mestre infinit en gay saber, que rebi en la pau y en la gloria del cel el nostre sublim cantor, y que li posi en les mans la lira dels Serafins pera que toqui, amb els coros dels angels, lo *Sanctus* eternal. Amen.

Pobre Mareta!

Per les que s'hi coneixeràn

Plora ! Plora, mareta,
Ton fill unic es mort !
Sota una pedra estreta
Han colgat ton amor.

Eres ben joveneta
Quant nasquè 'l teu fillet !
Has cregut, oh pobreta,
Ser rica ab eix ninet !

En ton fill te cercavas
Com en propi mirall ;
Prop d'ell dormit vetllavas
Dia i nit, en treball,

Gelosa, escorcollavas
En sos ulls l'avenir :
Ditxosa, no pensavas
Que tinguès de morir !

Era, ahir, fresch i jove
Com fadrinet galan ;
Vuy, la mort en la cova
Ha jitat ton infant.

Llavors, era esperansa,
L'orgull dels derrers anys ;
Mes, ay ! quina recansa,
Perduts son tos afanys !

Plora, plora, mareta ;
Ton fill lluny ha fugit ;
Seràs demá soleta,
Puix es mort ton marit.

Deu doná dobla galta
Pels besos de molts fills ;
Mare, teva gran falta
Fou volguer sol pubill !

Evol, los 10 de décembre 1913. J. Borateu.

Les fouilles du Château-Roussillon

Tous les roussillonnais ont suivi avec intérêt les récits, parus dans la presse, des fouilles et découvertes archéologiques faites par M. Thiers, de Narbonne, dans le sol de l'ancienne *Ruscino*, gracieusement mis à sa disposition par le propriétaire de ce terrain, M. Henry Aragon.

L'écho de ces fouilles et de ces découvertes est parvenu, non seulement jusqu'à l'Institut de France, mais s'est répandu dans tous les milieux européens, s'occupant d'archéologie romaine.

Avec une compétence et une érudition qu'on n'aurait pas soupçonnée chez un homme depuis bien longtemps éloigné des études classiques, avec une bonne grâce et une distinction qui sont aussi à signaler, M. Henry Aragon a d'ailleurs fait connaître au public les résultats si intéressants de ses recherches, et grâce à ses reproductions photographiques, chacun est à même de se reporter a la vie sociale de nos ancêtres, pendant la splendeur de l'antique Ruscino.

Marbres avec inscriptions, bronzes sculptés, statuettes, fragments de poteries artistiques, tout est maintenant réuni, catalogué et constitue un véritable Musée d'archéologie roussillonnaise.

Ll. P.

Notes sur la Moderne Poésie Catalane

Almanach de la Poesia : 1914

Barcelona, Imprenta de Francisco Altés y Alabart
(obsequi del impresor Francisco X. Altés á sos clients y amics).

C'est un almanach d'une véritable élégance : un petit format, un papier candide, des titres d'une encre vieux rose. Il fait honneur à l'imprimerie barcelonaise ; il semble pronostiquer une année délicate ; il est dû à la collaboration des poètes. Est-ce un almanach ? Est-ce une anthologie ? Cela ne dépend que de nous-mêmes ; car les choses sont ce que nous voulons qu'elles soient, et nous les créons à notre mesure. Et aujourd'hui, fête de « Santa Eularia », je considérerai ce « calendarium » comme un florilège, et un florilège qui, si petit soit-il, nous donnera des indications fort précises et point négligeables sur les plus récentes prémices de la poésie catalane. Et d'abord, puisqu'il est bref, voici le sommaire ; voici, accompagnée des deux maîtres défunts, Jacinto Verdaguer et Joan Maragall, « l'host » des seize jeunes poètes :

† J. Verdaguer : L'hostal millor. — Miquel Ferrá : Hivernenca. — M. Antonia Salvá : El roser de Cura. — Josep Carner : la Parra à la tardor. — J. M. López Picó : El Crist de nostres altars. — Josep-S. Pons : Cant primaverenc. — R. Masó Valentí : De la Llar. — Llorenç Riber : Les Tombes velles. — Joan Ruyra : Gracies Mundanes — Josep Lleonart : A la brisa d'estiu. — Vicens de Balanzó : Amor venç el Fat. — Lluis Valeri : Sonet. — C. Riba-Bracóns : La Oració de la vida humil. — Francesc Sitjá : Sonet de tardor. — Jaume Bofill y Matas : Cap-al-tard. — Josep Pijoan : Benedicció de taula. — Clementina Arderiu : El Seret. — † J. Maragall : Oració á Santa Llucia.

Ce n'est point fortuitement que se trouvent ici les noms des deux poètes les plus représentatifs de la poésie catalane ; Verda-

guer y symbolise un passé dont on accueille certains exemples ; et Maragall, qui est mort avant d'avoir accompli tout son œuvre, y symbolise un devenir, lui qui affirmait en terminant « Enllá » que la poésie venait d'éclore, et qu'en elle tressaillaient des germes inconnus, à peine pressentis :

La poesía tot just ha començat,
y es plena de virtuts inconegudes...

D'autre part, le nom glorieux de l'un de nos aînés, Joaquim Ruyra, accompagne les mois d'été ; sans doute, parce que Joaquim Ruyra ne nous a pas donné son expression définitive dans le langage rimé, même après son admirable « País del Pler », et que nous devons attendre de ce poète un livre de sonnets savoureux et ciselés. C'est précisément l'un de ces sonnets que l'on a imprimé sur deux pages, dans cet almanach ; et je ne saurai mieux affirmer mon admiration qu'en le reproduisant ici ; et mes lecteurs m'en sauront gré peut-être :

Gracies Mundanes

Si 'm voleu dar, Senyor, gracies mundanes,
dèu-me una casa xica entre jardins
ni massa aprop, ni llunya de veïns,
amb bon sol i a redós de tramontanes.
Dèu-me modestes salces casolanes
que'm parlin de serfulls i romanins ;
pa de forment de les pairals quintanes,
aigua ben pura i saborosos vins.
Si 's trob, dèu-me un amic sense cap vici,
una muller, si 's troba, poc llunàtica,
i fills, dels quals s'auguri bon auspici ;
feu qu'els doctes m'alabin en llur plàtica
i que mai ofereixi sacrifici
a l'estúpida fama democràtica.

J. Ruyra.

Et puisque tout n'est qu'un recommencement, cette œuvre du poète de Blanes nous rappelle le « Bonheur de ce monde », de Charles Marguetel de Saint-Denis, seigneur de Saint-Evremond (1613-1703). Il est vrai que le normand est moins aristocratique ; il a plus de scepticisme, d'humour, et d'accommodante philoso-

phie. Voici plutôt le premier quatrain et le dernier tercet, afin que les curieux puissent comparer :

> Avoir une maison commode, propre et belle,
> Un jardin tapissé d'espaliers odorants,
> Des fruits, d'excellents vins, peu de train, peu d'enfants,
> Posséder seul, sans bruit, une femme fidèle,
> . . . . . .
> Conserver l'esprit libre et le jugement fort,
> Dire son chapelet en cultivant ses entes,
> C'est attendre chez soi bien doucement la mort.
>
> SAINT-EVREMOND.

Mais la jeune poésie catalane m'excusera de cette citation, puisque cette épicuréisme, aussi agréable qu'il est désenchanté, n'est pas son fort ; elle loge avec Verdaguer à « l'hôtel de la Providence » ; et si cet almanach et d'autres observations personnelles ne me trompent pas, je puis même affirmer qu'elle est délibérément spiritualiste, tout en conservant les plus souples attaches avec le classicisme.

Elle est délibérément spiritualiste et religieuse, comme l'était son aînée, la poésie de Verdaguer, de Maragall, comme le demeure aussi la poésie des deux poètes de Majorque, Joan Alcover et Mossen Costa y Llobera. Les disciplines de la tradition religieuse sont naturellement acceptées par les descendants de Ramon Llull ; j'ajouterai que des raisons d'ordre purement lyrique les y invitent. La poésie essentiellement mystique est, ce me semble, la seule qui séduise dans l'art espagnol. Et à ne rechercher dans la poésie que la fleur du lyrisme, Lope de Vega lui-même n'a jamais été plus poète que lorsqu'il a enfermé l'extase de la prière dans le vase d'airain du sonnet. Je montrerai peut-être un jour la forme particulière, plus humaine, plus mesurée et attachée aux belles apparences de ce monde, que certains poètes catalans, soucieux de la sensibilité de la race, paraissent vouloir donner au mysticisme espagnol ; j'ai déjà eu l'occasion de souligner cette idée dans une étude d'ailleurs incomplète que j'ai consacrée à Maragall ; mais je ne puis aujourd'hui soulever une si grave question, à propos d'un petit almanach.

Je veux toutefois noter qu'un sonnet de López-Picó, « El crist de nostres altars », y vient heureusement fortifier ma remarque ! Le christ de nos autels n'est plus le christ de Castille. C'est un christ humain, qui vient mêler aux nôtres la trace de ses pas ; et il ouvre à peine ses bras douloureux ; il semble même vouloir les recueillir, comme pour dire :

Limita el teu desig à tes braçades.

J'aime beaucoup encore, et je voudrais citer un sonnet de Llorenç Riber, qui est un jeune et souple abbé de Majorque, et en cette occasion un très sûr lyrique ; je voudrais citer, et je cite, car en vérité, on ne résume pas de telles œuvres :

Les Tombes velles

Mes dolç i mes amable sería ton descans,
O Mort, qui segues totes les roses de la vida,
llençant-les a les fosses, a feixos odorants,
dins una iglesia vella, petita y compungida.

El temps s'hi escola, plàcid, amb una pau sens mida ;
les nits son plenes d'àngels i d'ombres bategants,
i pel vitratge hi entren els dies tot sagnants
o amoratats com una viola dolorida.

Bé son les tombes velles les rels del vell altar !
Damunt ma tomba closa que hi senti jo passar
les ones de la vida qui pelegrina i's cansa.

cercant una altra vida de més excelsa sort...
i prosseguint sa ruta triomfal sobre la mort
el salm d'ales immenses volant ple d'esperança !

Llorenç Riber.

N'est-ce pas une œuvre du plus pur spiritualisme? Et cette religiosite que j'indique comme une tendance générale, elle apparaît déjà dans les titres de certaines poésies du recueil : Benedicció de taula, de Josep Pijoan, La Oració de la vida humil, de mon jeune et cher ami C. Riba-Bracóns. La religiosité est par ailleurs le caractère de toute véritable école symboliste. Stéphane Mallarmé, le poète du « transparent glacier des vols qui n'ont pas

fui », avait une âme religieuse, je veux dire vraiment éprise d'idéal. Et de Paul Verlaine, on citera toujours ses litanies de sonnets mystiques, l'une des meilleures raisons de sa gloire. Et notre école symboliste, délivrée de l'esthétique de Mallarmé, et peut-être aussi des préceptes de Charles Morice, et telle qu'elle m'apparaît du moins, lentement modifiée par les inspirations souvent parallèles de Mœterlinck, de Bataille, de Francis-Jammes, et même de Camille Mauclair, cette école qui est parfois devenue ce qu'elle devait être dès la première initiation, l'école de l'Intuition, du Mystère, de l'Idée dans la vie familière, il me semble bien qu'elle a enfin trouvé de compréhensifs adeptes dans la poésie catalane. Et j'écris « il me semble », car rien n'est plus indéfinissable que le symbolisme. Oui, je ne l'ignore point, on peut à la rigueur trouver des ancêtres ibériques du symbolisme : peut-être Gongora, dans le « Polifemio » et les « Soledades », peut-être Ramón Llull, dans ses métaphores morales du « Llibre d'Amic e d'Amat »... Mais, le symbolisme moderne, dont l'un des caractères est la pénétration de l'Idée dans la vie familière, ou si l'on veut, la mystérieuse psychologie intimiste, est le propre de plusieurs poètes de langue française. Et il me sera peut-être permis de retrouver je ne sais quels subtils échos de Mœterlinck, dans ces images si caressantes de R. Masó Valentí, ces images si délicieusement neuves dans la poésie catalane :

A vos, mercès, perque m'hen dat germanes.
. . . . . .
Mes elles son molt dolçes i cap à mi s'en venen
tot fen sonar l'argent de llurs medalles ;
i tenen dins dels ulls color de les vitralles,
i a l'arribar la nit, llurs ulls s'encenen.
. . . . . .
Mercès, mon Deu, mercès perque son tres alhora
qui aixequen llurs agulles, segudes à l'eixida ;
perque l'una és capvespre, i l'altra aurora,
i perque la més xica és trista i denserida.

R. Masó Valenti (De la Llar).

Je voudrais encore ranger parmi les œuvres symbolistes un « sonet » psychologique de Lluis Valerí, si je n'y discernais pas d'abord une influence de la poésie de López-Picó ; et

cette influence est sans doute inconsciente. Mais il est des influences auxquelles les poètes veulent bien consentir, comme pour y tremper le métal de leurs vers. Cette recherche d'une expression classique, alliée à l'horreur de la période creuse et déclamatoire, est l'un des traits les plus significatifs de la jeune école. Joan Maragall, qui est véritablement l'Annonciateur, voulait que l'on n'oubliât point les écrivains du xvme siècle ; il savait bien que les « Cançoners » gardaient quelques fruits d'une saveur bien catalane. Je pense qu'il ne désirait pas tant l'archaïsme, mais l'austérité spirituelle de l'inspiration ; non la forme périmée, mais l'essence. J'en veux comme preuve ses poèmes, où l'on retrouve les flammes les plus pures du mysticisme espagnol. C'est pourquoi je condamnerai la pièce de Vicens de Balanzó, qui est intitulée « Amor venç el Fat » ; mais elle a un charme pour l'érudit, le charme du pastiche, et au fait, cela n'est point négligeable. Il est en tout cas plus répréhensible, en terre catalane, de pasticher Lope de Vega ; je crois que Josep Lleonart ne fait point autre chose, qu'il l'ait désiré ou non, dans « A la Brisa d'Estiu » ; cette pièce rappelle les sonnets du joyeux matin que le dramaturge inséra dans « El Acero de Madrid » :

> Brisa estival de les riberes nostres,
> que al fer-se fosc, del jas frescal et lleves,
> i terra endintre, les manyagues teves
> amb vol grat als sentits jugant ens mostres ;

Josep Lleonart.

De ces dernières poésies, il faudra retenir avant tout la recherche de l'expression classique ; elles en sont l'un des aspects les plus curieux. Il importe cependant que l'on sache se libérer des influences de langue, d'expression, et même de rythme. Ce serait un jeu et de la littérature. Le raffinement est plein d'écueils. Ce ne sera point encore par l'adaptation des rythmes grecs ou latins que l'on atteindra au classicisme, comme le croient avec un certain orgueil quelques théoriciens ivres du ciel bleu de Majorque ; ces plumes de paon se traînent avec lourdeur et ne font pas illusion. Le secret de la poésie antique est dans l'aisance, et bien souvent aussi dans l'harmonieuse volupté ; Manuel de

Montoliu et Mossen Costa pourraient peut-être méditer les sensuelles « Chansons de Bilitis » qui purent induire en erreur de graves hellénisants, en demeurant si modernes et si françaises. Je me méfie beaucoup de ces pancatalanistes qui énervent le rythme avec leur fausse correction, et ne sont capables que d'un enthousiasme intellectuel et distillé ; je ne fais ici nulle allusion au plus beau poète de Majorque, à l'élégiaque Jean Alcover, qu'il ne faut pas confondre avec Mossen Alcover...

Je n'ignore point que cette recherche d'ailleurs parfois heureuse de l'expression classique est surtout une réaction. On était justement fatigué du ruralisme catalan ; ces paysans honnêtes devenaient insupportables ; les constructeurs de la cité, les futuristes, voulaient une poésie qui soit l'image de la plus haute civilisation catalane ; de telles idées ont été exprimées avec de la jeunesse, avec de l'emphase et de la naïveté, et aussi, il faut l'avouer, avec un considérable abus de noms propres, de saint Thomas d'Aquin à Carlyle ; il fallait montrer que l'on vivait familièrement avec les plus grands esprits de tous les âges. Oh l'agréable tumulte des noms propres !

Cependant, on ne pouvait étouffer le ruralisme, nier le paysage et le paysan. C'est pourquoi l'un des poètes de ce recueil, J. Bofill i Matas a compris qu'il était possible d'être ruraliste à la manière citadine. Et sa manière est personnelle et artistique. Bofill i Matas est un orfèvre et un impressionniste. C'est un artiste fort curieux ; ce n'est pas à proprement parler un lyrique. Il sent le relief et la couleur ; il a des tonalités surprenantes, souvent discutables, fausses parfois, mais qui témoignent à coup sûr d'une vision fort neuve. Et je suis persuadé que l'on doit attendre un livre original de l'auteur de la « Montanya d'Amethystes », un livre d'un subtil dessin, d'une éclatante couleur :

> L'hereu, la nora i l'avi, un cap al tard d'estiu
> de la llaurada tornen. (La posta encén el riu
> i ja la lluna blanca besa la pollancreda).
> La tebió els envolta d'una veïna cleda.

Ruraliste également, et unissant aux couleurs vives la compréhension de la simplicité du langage populaire, mais sans lignes fixes, tel m'apparaît un fragment de Josep Mª de Sagarra : De

l'agre de la Terra :

Ja és aquell reconet de l'olivera
on passa el reguerot ;
llaurará tot el camp, però al darrera
d'ell van els anys i gaire bé no pot.

Il s'agit vraisemblablement d'un jeune, et des vers comme les précédents sont à mon avis une très certaine promesse. Enfin, je dirai de Miquel Ferrá (Hivernenca) et de la Majorquine M. Antonia Salvá (El Roser de Cura) que ces deux lyriques sont sensibles aux doux spectacles du paysage, et s'expriment avec sincérité...

Et comme on voit, cet almanach si léger, cette anthologie si brève, nous ont révélé des tendances bien caractéristiques de la moderne poésie catalane, son spiritualisme et sa psychologie intimiste, son ruralisme personnel et ses recherches d'expression lyrique. Cette miniature ne nous a pas refusé son enseignement.

Espectacles i Mitologia : J. M. Lopez-Pico

Estampa de F. Altés i Alabart. Barcelona 1914.

J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler ici de ce poète intellectuel et abstrait, un peu aride pour le lecteur ordinaire. Le titre de ce nouveau volume « Espectacles i Mitología » nous montre déjà qu'il recherche l'abstraction, mais en restant sur le terrain des réalités, des spectacles ; l'ensemble révéle des attitudes fort singulières de l'intelligence ; mais de nombreuses observations sont d'une pénétration bien attachante ; c'est une poésie de spécialiste, fort propre à dérouter les profanes. Je ne cache pas que bien souvent une seconde lecture est nécessaire, mais cette seconde lecture nous permet toujours de discerner les intentions de l'auteur, si nous savons mesurer notre agilité d'esprit à sa propre agilité. Le poète se révèle à nous comme un individu très distinct ; sa muse parcimonieuse apparaît dans une clarté, mais elle se tient à distance, et ne se penche pas. On peut discuter une telle conception de la poésie, et ne pas l'aimer ; pour ma part, j'aime les spectacles, les mythologies d'un poète,

quel qu'il soit, et si ces spectacles et mythologies m'apprennent quelque chose, je suis satisfait ; or, il est indéniable que le nouveau livre de López-Picó est utile à l'éducation de l'intelligence et de la vision. López-Picó chante d'abord la cité, et il veut que la mesure et la modération règlent ses destins ; il montre ses spectacles avec une curieuse aptitude à l'allégorie ; ses analogies ne manquent jamais de nouveauté...

Mais la partie proprement nouvelle de ce livre est celle qui est intitulée « De la Nostra Fe » ; ce n'est point sans doute le hasard qui a voulu que le livre paraisse un peu avant la semaine de la Passion.

Ce que je disais du spiritualisme catalan est ici confirmé. Le poète dépouille la religion de toute fièvre mystique ; il ne voit en elle que des réalités ; ses mythes n'ont de valeur qu'en tant qu'ils exaltent nos forces ; il l'humanise, ou mieux encore, il l'individualise, mais en faisant de l'individu un homme complet, vivant par l'esprit, ayant en soi comme une force de renouvellement. En d'autres termes, il n'élève pas l'individu à Dieu, à l'inconnaissable ; il ramène Dieu à l'individu, et dans la limite du connaissable :

Bastim per vos nostres capelles,
i us hi deixem després tot sol ;
les enlairem, que siguin belles,
de bon mirar al bat del sol...

L'homme bâtit le temple, et le temple doit être beau dans la lumière ; il le regardera avec plaisir, mais il ne mêlera pas son âme à la pénombre, créatrice du trouble.

De même, l'objet de la procession ne sera pas d'affirmer Dieu, de nous asservir à l'au-delà ; par ce moyen nous voudrons sentir Dieu près de nous, comme une chose nôtre, qui nous appartienne. Ainsi que l'apôtre incrédule, ò Seigneur, nous ne demandons que des réalités ! D'autre part, il nous sera agréable que Dieu se manifeste par ses dons multiples. Et à ce propos, je me bornerai à copier quelques strophes du même poème ; rien n'est plus suggestif :

Vindrem á colles diumengeres,
amb penjarells per vostre altar,

i ben curulles les paneres
de vitualles pel dinar.

. . . . . .

i veurém les noies
amb el gipó blau ;
la Esglesia ben sola
deixarem en pau

. . . . . .

Tornarem á casa
amb el cos joiós :
que tota la festa
s'es feta per vos.

Parmi les pièces les plus curieuses du livre, je dois signaler « Dimecres de Cendra », où l'auteur tire le meilleur parti de l'opposition de la clarté du jour et de la procession noire dans la vieille cité, blessée de voies nouvelles ; il y a là l'acuité de vision du peintre Dario de Regoyos ; je mentionnerai encore un Himne à Sant Pere, à la fois subtil et délicieux ; enfin « El Crist de Nostres Altars » et le joli chant de « La roba neta es al terrat » peuvent figurer dans l'idéale anthologie catalane, à côté de « La Vaca Cega » de Maragall, de « La Serra » de Joan Alcover. Ce livre se distingue encore des précédents par une plus grande liberté dans les rythmes ; la langue, qui est toujours d'une pâte fort solide, énergique, sait être populaire dans de nombreuses poésies ; peu de dactyles ; les influences castillanes disparaissent tout à fait ; je crois que la formule du pur catalan est plus que pressentie : elle est trouvée.

Joseph-S. Pons.

En Gustau Violet

Nous reproduisons volontiers la chronique artistique parue dans l'*Esquella de la Torratxa*, à la suite de la récente exposition faite à Barcelone, par notre bon ami Gustave Violet.

En Gustau Violet, l'artista rossellonès, alt com un Sant Pau, ferm com un cuiracer, català de cor, ens ha vingut a portar a Barcelona una mostra de les seves obres concebudes en aquell deliciós recó de Prades, sota 'l Canigó.

L'art d'en Violet, fet de franquesa i sanitor muntanyenca, ens tenía que plaure, als ciutadans, un poc lassos de veure tants refinaments i tantes simplicitats rebuscades.

En tota l'exhibició escultórica d'en Violet hi palpita l'encís del tipu català, massoter i sofert, serè hi contemplatiu. Aquelles terres cuites ens han fet reviure quelcom de llunyà i quasi oblidat, en mig de l'agitació i lluites de la urb mediterrania. En aquells pastors, en aquells caminants, en aquelles testes, en aquelles dónes amb gipó-cofia i mocadors folgats, hi hem sentit flaires d'honradesa camperola, de pa de casa, i hem endevinat, passant per sobre les caputxes dels pastors i l'esquena dels bèns, l'ayre pur i fret dels Pirineus i un llunya horitzó rublert de màgiques coloraines crepusculars.

En un art com l'escultura, tan mancat de medis d'expressió, no és pas massa sovint que veiem evocats en una forma simplista tot l'ambient i tota la vida d'una afrau i tot el triat característic a una raça.

Això es el gran mèrit d'en Gustau Violet. En l'escultura d'aqueix home sà, content i enamorat de la terra, no hi trobaràn, els massa exigents, ni els massa clàssics, incapaços d'experimentar suggestions evocadores, lo que avuy sol cercar-se en l'obra d'art: una armonía i una ponderaçio meticulosa de les formes. Si ens perdona al nostre amic, el bon artista rossellonnès, nosaltres direm que la seva escultura té molt d'aqueixa intuició pastoril que

admira per la seva fortitut i ingenuitat més que per la seva correcció. Algunes de les figures que hem contemplat en el « Faiança Català » tenen l'heroica senzillesa d'un sant d'ermita. En altres, sobre tot en les testes, l'ofici d'escultor, la traça de l'artista educat ja pugna per dominar sobre l'inspiració natural del vident solitari. Per fortuna, emperó, aquest triomfa encara, i sota 'l treball minuciós de l'aciensat, resta 'l bloc sencer i poderós del primitiu, construit d'un cop de mà únic, definitivament resolt per un impuls de la personalitat quasi salvatge.

En Violet exposa també gerros i vasos, en els quals el bon gust de l'artista junta formes d'art retrospectiu amb motius de decoració de la nostra època. Són, aquests vasos, d'una exquisidesa notable i marquen una època en l'historia de l'art catalá que, segurament sense ells, tal volta hauría passat desapercebuda.

Han sigut adquirits forses exemplars d'aqueixes reproduccions en terra cuita, terra negra que en Violet ha sabut trobar en els encontorns de Girona i que dóna un especial encís a les obres del nostre hoste.

Creiem que en Violet servarà un grat record de Barcelona, com Barcelona el servará d'aqueixa exposició que li ha permès renovar la coneixença amb un artista original, que hem de voler que siga nostre.

Març de 1914. P. B.

Souscription pour le monument à Jacinto Verdaguer à Barcelone

Report précédent	186 fr. 50
Louis Pastre, instituteur	1 fr.
Ramon Nonat, à Céret	1 fr.
L'abbé Henry, à Ille	4 fr.
L'abbé Sanègre, à Perpignan	5 fr.
Total général	197 fr. 50

Envoyés au Comité, à Barcelone, en un chèque sur le Crédit Lyonnais, de 206 pesetas.

Le Trésorier, Jules Delpont.

PRIMAVERAL

I

Ja la terra estimada
Nos ha donat sa primor,
Cullim-le bé, de passada,
N'esperem pas la tardor.

TORNADA

Cantem, à la primavera,
Los bonichs cants del amor ;
Es lo temps que la cirera
Té sa vermella color.

II

Lo cel es ben clar de bróma,
Apolit lo vent se móu ;
L'aucellet ja té la plóma,
Del niu vola en pays nóu.

III

Boniqueta n'es la rosa
Quan la veyem al mati,
A la nit ja n'es desclosa,
Deixem-le à ne 'l jardi

IV

De clares colors vestides,
Per lo sender ombrejat,
Les nines se'n van florides
Al bras del llur estimat.

V

Ja tot guardant les ramades
Per lo campestre endaurat,
Lo pastor fa refilades
Que n'alegren lo serrat.

VI

Lo Canigó vestit era
D'un llensol blanch y brodat,
L'ha dónat à la ribera
Que n'engalana lo prat.

Perpinyà. Antoine BATLLE.

LIVRES & REVUES

La Bouts de la Terre

Nous avons reçu cette vaillante Revue félibréenne, qui se publie à Arrens (Hautes-Pyrénées).

Butlleti de Dialectologia Catalana

L'Institut d'Estudis Catalans (Oficines del Diccionari General de la Llengua catalana), vient d'éditer ce volume, de 80 pages, dont le sommaire est :

Als lectors.
Sistema de transcripció.
Els mots atons en el parlar de Barcelona (P. Fabra).
El parlar apitxat (P. Barnils).
Notes sobre 'l parlar d'Eiviça i Formentera (A. Griera).
Etimologies catalanes (M. de Montoliu).
Notes sobre l'aranès (P. Barnils).
Bibliografia.
Cronica.

Parmi les nombreux correspondants de l'œuvre du dictionnaire catalan, nous relevons pour le Roussillon :

Elna. D. Ramon de Lacvivier ; — *Illa de Tet.* D. J. Bonafont, prev. — *Perpinyà,* D. Pere Vidal ; D. Juli Delpont ; — *Rivesaltes.* D. J. Blazy, prev. ; — *La Manera.* D. Enric Granier-Mailly, prev.

Le Gerant, COMET. — Imprimerie COMET, rue de la Poste, Perpignan.

8e Année. N° 89 Mai 1914.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

M. le Docteur Albert Donnezan

Nous avons le regret de faire part aux lecteurs de la *Revue Catalane* de la mort de M. le Docteur Albert Donnezan, qui fut un de nos membres fondateurs.

Par son érudition et par ses découvertes paléontologiques, notre confrère occupait une place prépondérante parmi les roussillonnais qu'attirent l'histoire, l'archéologie et la géologie de notre petite province ; il laissera un grand vide parmi eux.

Pendant de longues années, M. le Docteur Albert Donnezan nous a donné le bel exemple de son feu sacré et de son désintéressement ; son nom restera inscrit sur les feuillets de l'Histoire du Roussillon.

L'avenir du Félibrige

Que va devenir le Félibrige après la mort de Mistral ? Telle est la question que se posent de nombreuses personnes sympathiques à la Cause, mais qui ne connaissent pas exactement l'action du parti patriotique d'Oc, fondé à Font-Segugne par Giéra, Roumanille, Aubanel, Mathieu, Brunet, Tavan et Mistral, le 21 mai 1854. Ils étaient sept. Tous sont morts à cette heure. Mistral fut leur chef et il personnifia la vaste association née de leur volonté à tous les sept, mais surtout de l'œuvre — je ne dis pas des chefs-d'œuvre — de l'œuvre mistralienne.

Comme si le Félibrige était déjà mort, on a écrit ces jours-ci : « L'effort du Félibrige, ne tenant sa force et son effet que d'un seul homme, devait s'éteindre avec cet homme et rester au seul compte de son génie ». Parler ainsi, c'est établir une confusion entre l'action morale, entre la propagande matérielle et le rayonnement indéfini de la pensée écrite. La force du Félibrige est tout entière dans l'œuvre de Mistral, notamment dans les « Isclo d'Or » et les « Oulivado », qui demeurent comme les évangiles du patriotisme occitan.

La doctrine d'un grand philosophe meurt-elle avec son auteur ? Celui dont Maurice Barrès a dit : « Il a rendu confiance à l'histoire de sa race, qui allait désaffectionnée d'elle-même. Son œuvre est une magnifique action. Il est le sauveteur d'une société », celui-là ne laisse-t-il pas une source de vie sociale plus féconde qu'un système philosophique ? C'est parce qu'il est le sauveteur de la société méridionale que « toute la jeunesse du Midi se réclame de

Mistral », ainsi que l'observe M. Emile Ripert. C'est un fait. Le parti mistralien est donc plein de vie à l'heure même où Mistral descend au tombeau.

L'ancien capoulié, M. P. Devoluy, résume fort justement la doctrine de ce parti : « Le Félibrige, tel que l'a défini Mistral, c'est le « droit majeur » de parler toujours et en plein jour la langue du Midi ». Ce droit ne saurait se prescrire tant que « les pâtres et gens des mas » parleront cette langue. Je ne suis qu'un félibre et disciple aimé de Mistral, je n'ai pas oublié le précepte essentiel de mon maître quand le sollicitaient parfois les porteurs de doctrines ou les chefs de partis : « Tout ce qui n'est pas pour la langue, il convient de s'en méfier ».

Tout ceci s'applique à la doctrine félibréenne, me direz-vous. Mais l'association, le Félibrige, que va-t-elle devenir ? — Nous répondons : Mistral avait voulu habituer le Félibrige à se passer de lui matériellement. Depuis plusieurs années, il n'assistait plus aux fêtes de la Santo-Estello. L'an dernier, il est vrai, il se rendit à Aix, mais il ne vint pas à la réunion administrative du Consistoire des cinquante majoraux. « Agissez, disait le Maître, comme vous agirez quand je ne serai plus là ». Du fait de son absence aux solennités félibréennes, ces réunions prenaient un caractère plus intime, plus familial. On sait, en effet, que pendant trop longtemps les fêtes du Félibrige étaient envahies par des personnalités diverses, qui ne cherchaient qu'à s'auréoler d'un rayon de la gloire du Poète. Elles s'emparaient des places d'honneur, portaient les premiers brindes, en français le plus souvent, car quelqu'un — qui les connaît bien — a écrit hier : « On rencontre même des félibres qui ne savent pas un mot de la langue de Mireille ». Oui, on trouvait ce genre de félibres, mais il a dis paru le jour même des obsèques félibréennes de Mistral.

Dans le cercle de ses fidèles de Montpellier qui, le 1er novembre 1910, à Arles, fêtaient dans l'intimité ses 80 ans, Mistral fit cette déclaration : « Parmi les personnages qui m'applaudissent se trouvent des adversaires résolus de mes idées, de mes doctrines. Leur admiration, disent-ils, ne va qu'à mon génie ; mon œuvre leur apparaît détestable et ils sont prêts à la combattre ». Le Maillanais savait donc que parmi ceux qui l'accablaient de leur protestation de dévouement personnel, il y avait des hommes prêts à proclamer « que le Félibrige est condamné à disparaître ».

L'association le Félibrige va s'épurer ; les dilettanti s'en iront, il ne restera plus que les disciples et les croyants. Les divers éléments qui constitueront l'association pourront peut-être, dans la suite, vouloir vivre d'une vie plus autonome, si possible ; peut-être la forme fédérative deviendra-t-elle, de ce fait, plus accusée, mais « soyons sûrs, avec J. d'Arbaud, que, toujours vivante, l'idée mistralienne saura, quand il le faudra, pour une victoire, forger son arme et son instrument ».

N'oublions pas que le Félibrige est moins une société littéraire qu'une confédération de patriotes. Les poètes — maintenant surtout — y sont moins nécessaires que les hommes de conviction. A quoi bon de nouveaux poètes, puisque nous avons le Poète immortel ? Que feraient de nouveaux doctrinaires, maintenant que nous possédons pour toujours la Doctrine, puissante et tranchante comme une épée ? Ce n'est plus un homme qu'il nous faut, puisque nous conserverons à jamais la mémoire de l'Homme ; ce sont des hommes.

Sur le cercueil de Mistral, le capoulié Valère Bernard s'écriait : « Maître, voici nos larmes et voici nos espoirs ». Nos espoirs sont inséparables de nos larmes.

Jean Fournel, *Majoral du Félibrige.*

Jocs Florals de Barcelona

C'est à Monseigneur de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan, qu'avait été offerte la présidence de la belle fête annuelle des Jeux Floraux de Barcelone. Nos amis vont pouvoir lire ici même le magnifique discours qu'il a prononcé en cette solennelle circonstance, discours interrompu souvent par les applaudissements les plus vifs et les plus enthousiastes. Le Roussillon s'en réjouit de tout cœur, et la *Revue Catalane* plus particulièrement.

Discours de Monseigneur de Carsalade du Pont

Senyores y Senyors,

Al pendre la paraula en aquesta solemnitat que cada any la primavera renovella, com renovella també les flors en els camps, els aucells dins llurs nius, les canturies dins los boscatges, festa primaveral en laqual s'afirma, baix la forma la mès graciosa, la mès amable, la vitalitat inagotable de la nacionalitat catalana, estich sumament sosprés de 'm veurer aquí, sobre d'aquesta estrada, á la plaça d'honor, jo pobre extranger, vingut de la marca gascona, jo que no tinch ni una gota de sanch catalana en les venes, jo que tant poch sé parlar vostra llengua, que no sé que la balbotejar com un infant, y 'm demani perqué aqueix honor m'es fet, perqué el Consistori dels Jochs Florals ha escullit ma persona pera presidir aquesta solemnitat. Els membres d'aquesta ilustra corporació no van mirar ni el lloch de ma naixensa, ni la sanch de les meues venes, ni la llengua que la meua mare me va ensenyar à parlar ; tan sols van mirar lo meu cor ; y en aqueix cor de Bisbe han vist, com en un reliquiari, l'imatge de la llur aymadissima Catalunya, hi han vist l'amor per aquella terra generosa, el culto entusiaste de la seua llengua, de les seues tradicions, dels seus monuments, de la seua historia, y allavors me han cridat... y aqui me teniu.

Ah! Senyors, si l'amor per la terra catalana, si el culto piados de les seues glories passades y de les seues glories presents, de la seua llengua tant energica y tant dolça, de la seua literatura

igual à la dels pobles los mès ilustrats de la terra, de la seua maravellosa florescencia artística, de les seues tradicions tant cristianes, dels seus tant pintoreschs costums, y en fi, per en acabar en un mot, l'amor el mès ardent, el mès generós, el mès fidel, à tot lo que constitueix la nacionalitat catalana, à tot lo que li dona el seu carácter propi, la seua personalitat, son titols suficiens pera presidir vostra festa dels Jochs Florals, puch dir, Senyors, sens orgull, que soc digne d'aquesta presidencia.

Encare que sigui nat en la terra de Fransa y que hi haji passat cinquante anys de ma vida sens us coneixer, sens ohir l'harmoniosa y sonora cantilena de la vostra llengua, sense llegir el vostres poetes y prosistes, sens haver trepitjat lo sol de la vostra pátria, jo me vaig trovar un dia, hi haurá aviat quinze anys, per una gracia special de Deu, de Gascó que era ahir, Catalá avuy. Que s'havia donchs passat? Un fet extraordinari, sobrenatural, delqual lo record fa pujar del meu cor à mos llabis uns cántichs d'acció de gracia. Deu havia dignat escullirme pera confiarme el conreu religiós d'un trosset de Catalunya ; Ell havia fet de jo el Bisbe de la antigua y ilustra diocesis de Elna. El dia de la meua consagració, quan prosternat en el paviment de la Seu Metropolitana d'Aux, vaig rebrer l'unció episcopal, à mesura que els rits sagrats se complien y que la gracia divina me penetrava y me revestia del carácter episcopal, sentia que una transformació estranya s'operava en mi, que rebia un carisma particular que era com un nou baptisme, y que amb aquest carisma, una nova sanch s'infundia dins les meues venes, un nou esperit, un nou gust penetraven la meua intelligencia. Quan me vaig alsar dels peus de l'Arquebisbe consagrador era Bisbe catalá. Un amor ahir desconegut feia avuy bátre mon cor y quan les meues mans, humides encara de les uncions sagrades, s'allargaren pera benehir els catalans, sacerdots y laïcs. vinguts pera assistir à la meua consagració, vaig sentir que tenia una nova pátria : venia de ser fet catalá per la gracia de Deu ; y sabeu, Senyors, que la gracia es mès forta que la naturalesa. Veusaqui com jo us pertanyo complertament : es Deu que m'ha unit à vosaltres.

❖

El goig de ser dels vostres no es el sol que ressento en aqueix moment : un altre dolcíssim fa bategar el meu cor : lo de poder pagar el deute de reconeixensa que vaig contractar envers vosaltres los onze de novembre de mil nou cents dos. Aquesta memorable fetxa assenyala, en l'historia de la Renaixensa catalana y dins la dels vostres Jochs Florals, un fet de gran transcendencia. El meu trosset de Catalunya, el que vosaltres dieu Catalunya francesa, y que jo dich, en un sol mot, Catalunya, perqué l'ánima d'un poble es una y indivisible, plana à tals altures que les humanes contengencies no poden arrivar à tocarla ni à minvarla ; donchs el meu trosset de Catalunya dormia ara ja fa un sigle al peu del Canigó, com la princesa hermosa adormida an el fons d'un bosch per una malvada fada. Es en vá que la cansó catalana feia sentir el seu ressó als seus entorns ; es en vá que Jacinto Verdaguer, ell mateix, havia llansat an els ecos del Canigó els crits de guerra del Comte Taillefer, els amorosos planys de Flor de Neu y de Griselda, y 'l dolorós miserere del comte Guifre, el Canigó quedava mut, els seus ecos no repetien ni la cansó dels trovadors, ni los cants epics dels poetes. Calia pera despertar l'hermosa endormida que 'l galan prince vinguès tocarla del seu ceptre y rompre el malvat encantament. Y veusaqui que al matí dels onze de novembre de mil nou cents dos el galan prince, acompanyat de la seua cort y d'una immensa gentada, puja los grahons del Canigó, penetra dins les ruines de l'antich Monastir de sant Marti, pronuncia les paraules magiques, fa el gest llibertador, y la princesa se desperta radiant de joventut y de hermosura. Mentres que les ruines elles mateixes se commóuen, sentint que per elles també ha tocat l'hora de despertarse, la cansó catalana esclata sobre els flanchs del Canigó, tornada per mès de cinq mil veus y repercudida à l'infinit pels ecos de les montanyes :

Montanyes regalades son les del Canigó
Que tot l'estiu floreixen primavera y tardô.

Haveu endevinat, Senyors, baix aquell apólech la inolvidable festa dels Jochs Florals celebrada dins les ruines de l'Abadia de Sant-Marti del Canigó. Aquesta festa no va ser tant sols el punt inicial de la resurrecció de l'antigua Abadia, si no també de la

renaixensa catalana en el Rosselló. Es al mitg de la pompa d'una missa pontifical que aquesta dobla renaixensa va comensar, y calia que aixis ho fos, perqué la fe es la gran inspiradora de tots els pensaments generosos. Catalunya va náixer y creixer baix l'impuls d'una idea cristiana : la conquesta de la terra pel triumfo de la creu sobre la mitja lluna ; així pera reviscolar en ella les fonts de la vida y ferles rajar à caudals, no es prou que treballi, que pensi, que lluyti, cal que cregui, que esperi y que ori :

Qui enfonza o alsa els pobles es Deu que 'ls ha creat.

Aqueixa idea religiosa, en laqual els pobles pohen llur vida nacional, s'es afirmada en nostre Rosselló per la reconstrucció del famós monastir que 'l comte Guifre havia edificat en honor de la Verge santissima y del gran taumaturch sant Marti, en un cimbori del mont Canigó. Fet digne de ser cuydadosament marcat : à mesura que les parets de l'iglesia y del cenobi se despullaven del sudari delqual el temps y els homes los havien amortallat, Rosselló recobrava la consciencia de si mateix, del seu geni, de la seua rassa, de sa llengua, de sos costúms, de ses tradicions, de la seua historia ; els poetes y els prosistes tornaven à cantar y à escriurer en la llengua dels avis ; el verb catalá, engalanat de sa nova juventut, se passajava per les columnes dels diaris y de les revistes, oferintse als ulls, ara sorpresos, desprès simpátichs y per fi enamorats, dels Rossellonesos. Y quan el campanar de l'Abadia hagué trovat sa veu, aqueixa veu que mentres sigles y sigles havia omplit lo Canigó de salms y melodies, les quatre campanes, tocades à voltes, varen poder destvellar els ecos de la montanya y de la plana y cantarlos-hi l'*Alleluia* de la resurecció.

Era el quatre de juny de mil nou cents deu, mentres que el gigantesch campanar celebrava, amb els Titans que 'l volten, el seu concert de bronze y de granit, els Rossellonesos solemnisaven dins la plana, à Perpinyá, al mitj dels delegats de les provincies d'ensá y d'enllá del Pirineu, y dels representants de les provincies del mitjdia de Fransa, els primers Jocs Florals de Rosselló, Conflent, Cerdanya y Vallespir. Fou aquell dia memorable. Una gentada innumerable, enlayrada per l'amor à la

pátria, omplia la vila, les dones portaven la cofa catalana, els homes la barretina ; semblava que los quatre comtats que rodejen el Canigó se fossin units en un aplech immens per saludar, en la llengua dels avis, l'ánima catalana rejovenida, adornada de forsa y d'hermosura, sentada al cim del Canigó, com una reyna sobre son trono, y tot aquell poble cantava :

Canigó ! cor sagrat de la Pátria nostra,
Gema immensa lluhent al sol de mil colors,
Dins la conca de Rosselló, com dins de l'ostra
Nacareja la perla fina ab ses clarors.

O símbol magnifich ! sobre de tota cosa,
Com tu, s'alsa l'amor del païs catalá.
Per qui n' es fill. Així l'Arca santa se posa,
Del diluvi salvada, al cim de l'Arará. (1)

Y com calia autenticar per un acte religiós aqueixa renaixensa y posar firma an aqueix nou baptisme, lo poble s'aplega à la Seu. En un instant la nau immensa s'ompleix de gom à gom, la multitut s'hi estava dreta, sosmoguda per un entusiasme delirant. El Bisbe, jo que us parlo, va pujar à la trona, vestit de pontifical y del cim d'aquella trona, la primera, la mès ilustra de la diocesis, va donar à la llengua catalana honors mès grans que honors civils, que honors humans, li va donar els honors divis al celebrar, en catalá, Deu y la Pátria.

Desde aqueix dia, el moviment renaixador es anat sempre mès endavant. Els poetes y 'ls prosistes se van multiplicar y van crear dos revistes redactades en llengua catalana ; els diaris y 'ls setmanaris, polítichs y religiosos, publiquen obretes catalanes ; per tot arreu, dins la plana, à vore del mar, per les boscuries de les montanyes y de les valls, refilayres fan nius, pastors, pastorets y pastorellets toquen flaviols y flautes.

No crech, Senyors, que sigui necessari que us digui que 'l clero fa cap de colla an aquell moviment. El sacerdot es naturalment emprendat per tol lo que lliga o relliga el poble à les tradicions de Fé del passat. Ademès quan el Pare va endavant

(1) Boix, *Cantata Catalana* pels Jochs Florals de Rosselló, Perpinyá, Imprempta Catalana d'en J. Comet, 1910.

segueixen els bons fills. Ab tot si creieu que precís sigui confirmar per un fet aqueix impuls irresistible que atrau el sacerdot envers la renaixensa religiosa, intellectual y material del poble, ja que per ell aqueixes tres renaixensa son inseparables, us diré que per aclamació unánima del Felibrige del Mitjdia de Fransa, ha estat eligit Felibre Majoral per lo Rosselló, un de mos sacerdots, Mossen Bonafont, rector de Illa, altrament dit *Lo Pastorellet de la Vall d'Arles*, del qual la harpa harmoniosa ha tant fet ressonar y fa ressonar encare les tornaveus del Pirineu.

Heus aquí, Senyors, quin ha estat el garbos resultat de la celebració dels vostres Jochs Florals à Sant Marti del Canigó. Haveu sembrat la bona llavor en nostra terra rossellonesa ; Deu ens ha donat la tramontana y lo ponent pera espargila ; ens ha donat el sol esplendorós, la rosada del mati, la pluja benefactora per assahonar la terra, per sa gracia no 'ns han faltat els llauradors. Mireu quan son bells nostres conreus ! Mireu quines espigues fexugues y daurades! L'antich monastir del comte Guifre reedificat, l'amor à la pátria catalana apoderantse mès fortament dels cors d'aquells catalans d'enllá del Pirineu, qui à pesar dels tractats polítichs son sempre germans vostres ; la literatura y els arts, sacudits de llur són, despertantse en un brillant matí, precursor d'un dia splendorós. Es per axó que jo, Bisbe d'aquet tros de terra catalana, he vingut assí per vos dir amb tot mon cor, amb tota la meua ánima : Milió y milions de gracies, valents patricis, que haveu remogut la llosa que cobria à la nostra llengua maternal ! Milió y milions de gracies, valents patricis, que haveu cridat, amb mágichs encants, com Jesus an en Llatzer : Aixecate, aixecate, llengua dels avis, ix de la tomba, ja es hora, vina fora !

Deu vos pagui donchs, Senyors, la diada dels onze de novembre de mil nou cent dos, perqué jo no soch prou rich pera pagar vos la com ho merexeu.

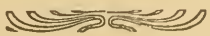
Y ara permeteu que antes de donar fí an aquest discurs cumpleixi un deber sagrat que 'm seria imposat per ma dignitat de Bisbe si l'amor fraternal no m'en feia una obligació. Aneu à donar flors als poetes, jo tinch d'escamparne à mans plenes sobre la tomba d'aquell tant ilustre prelat del qual la mort ha endolat la Ciutat Comtal y la diocesis de Barcelona. El doctor Laguarda

ha estat un Bisbe insigne y un gran patrici, m'ha estat un amich estimadissim. Els actes del seu massa breu pontificat han girat cap à vostra ciutat els esguarts del mon catolich y del mon intellectual ; y per no parlar que de dos entre tans altres, el congrès de la Música Sagrada, y el congrès de l'Art Cristiá catalá, desquals havia estat l'iniciador, y als quals havia procurat un tant gran exit per sa ciencia quasi universal, per sa paraula enlaraydora, per son afabilitat esquisida, deixarán en la vostra historia uns rastres lluminosos y immortalisarán el seu nom. Envio fins al cel dels cels à la seua memoria per sempre benehida, el homenatge del meu amor de germá y de la meua admiració que no té limits.

L'episcopat no pot morir, es com el ram d'or que portava Virgili en son viatge divi : quan una branca cau una altre rebrota. Després de haver saludat à lo que 'ns ha quitat he de saludar lo que vè : flor bellissima, nascuda en la horta de Valencia, en aquella horta encantandora que es part de la Confederació catalana, va embalsamar dels seus perfums Mallorca, Tolède, Madrid y tota Espanya ; y ara que té tota la seua creixensa, tota la seua perfecció, tota la fortor y la suavitat dels seus perfums, Deu us fa la mercé de transplantarla en la horta de Barcelona. O ciutat felis, que no pots ser gobernada, en l'ordre espiritual, si no per homes de virtuts extraordinaries y de ciencia insuperable ! O terra del Principat catalá, terra robust y fecunda, que no pots ser conreuada sino per grans llauradors com foren els Bisbes Morgades, Cassanyes y Laguarda ! Deu avuy t'ampara, afegint an aquells noms d'ilustres capdills, un altre nom ilustrat per tota Espanya ! Saludo amb respect l'insigne Doctor Reig, Bisbe electe de Barcelona, y me complau sobremanera oferirli en aquest grandiós aplech catalá l'homenatge del meu germanivol afecte, y per mès que de lluny li dich, per modo d'enhorabona, que Barcelona y Perpinyá son dues bessones unides per uns lligams tant ferms que lo Pirineu no 'ls pot trencar.

. . . . . .

Hé dit.



Per la Tramontana

Oda graciosa

A Juli Delpont, sentit recort.

Filla del Nort, ô Tramontana,
Amo ohir soviny lo ressó
De ta veu onejant la plana ;
A Catalans plau ta cansó !
Llur cel blau, llur rica terra
Qu'enjoye eterna primavera,
Son teu realme, lo teu bé,
Puix quant, rabiosa, bófes,
Xiulejant tes aspres strofes,
Tots hí diuhen : « Are, va bé ! »

❖

Prou, ets l'imatge la mes pura
Del nostre geni prompte i franch !
Nó mirant planer o altura
Devalles per trench, per barranch :
Pertot passes, pertot te senten.
Les barralles, quant se presenten,
Al sol de repente has remès ;
Vols dominar en sobirana ;
En la comarca catalana
Tens subjecte humil i cortès !

❖

Pera servir teva bellesa,
Com tú per nos, semblem criats :
Solem, sempre amb ardalesa,
Anar catalans confiats ;
No sem prestos à dur cadenes ;
No n's agraden noses o penes ;

Lo demès amb goig convidant,
Contents de poch, plés d'alegria,
No pactant may trahiduria,
Caminem, lo front en devant !

❖

Moltes te debem de gracies,
O vent, amich dels vinyaders,
Quant, al Maig, tes violencies
Rebillen núvols ayguaders !
Quants mils i mils aujams te temen !
Lo pagès qu'els raigs del sol cremen
Regositje amb teva frescò ;
L'ayre es pur, la flor mès boníca,
La mar balanceje mágica
Quant regnes dolç en *Rosselló !*

❖

Mes ay ! com los cors sencers ames
Amb forsa, vegada amb rigor !
Si per cas nó temples tes flames
Potser que nos volguis la mort !
Reïne, per esser estimada,
En teva plana ensolellada
No llèvis núvol polveros ;
No revèntis ventalls o portes ;
No malmènis rahims ó fruytes !
O vent, à llur tems, dóne amoros !

❖

Clame ferm, quant la broma humida
Cobreix *Canigó* de tristor !
Sospire, quant la gent dormida
Cerque lo descans del seu cor !
Manyagua, apulidet murmura
Prop de la taronja madura,
No ladespengis del seu ram !
Bofe enfi, ame amb sensillesa,
I en la *Terra Rossellonesa*
Tots, rics i pobres, t'amaràn !

Evol, lo 1" de maig 1914. J. Borateu.

CARLES DE TOURTOULON

1836-1913

Aquells ardits varons qu'à pleret anaven fent llur aparició en lo cel del renaxement de les literatures regionals com humils estels, al comensar, mes engrandintse à mida que s'anaven apropant al zenit, dexant derrer ells una estela lluminosa, resplendenta qu'atreia 'ls oviris del jovent y 'ls feia freturar els estudis qu' ells iniciaven y qu' ab joia, perseverança y constança seguiren, exos estels han desaparescut. Uns sobtadament com aquells qu'en les nits serenes veihem lluir y caurer en el espay, y altres fent la seva ecliptica pas per pas, allunyantse y minvant la llumenor, caurer dins lo sí del nostre planeta per figurar com una gloria. Un d'exos ha estat un il-lustre nat en terres vehinades de la serra Pirinenca y descendent de mes endins, del cor de la nació francesa actual: En Carles de Tourtoulon, Baró y Comte de Tourtoulon, fill del Baró y de Na Elisabet Capblat, de niçaga auvernenca y antiga familia proprietaría del Castell d'Arenes en pais Cevènol.

Vingué al mon lo 11 d'octubre 1836, en la ciutat de Montpelié, y passá molts anys de la seva infantesa en lo castell senyorivol qu' els seus pares tenien à Valergues, en terres del Herault.

Educat com fill de nobles y asolida la maturitat al cercar una disciplina universitaria, tenint present l'anomenada mondial de la universitat de la seua ciutat nadiua, vagerejá, comensant los estudis de medicina, mes prest dexá el culte d'Esculapi per retrer plet homenatge al dret, dedicantse per sempre mes als estudis de lleys. Els primers anys los estudiá à l'universitat llenguadociana y els derrers a la facultat de la capital intelectual de la Provença, la ciutat de la cort comptal d'Aïs, ont asolí el titol de Doctor, lo 13 d'agost de 1859, ab les tesís reglementaries, llatina: *De medius causa*, y francesa: *De l'incapacité du mineur émancipé et non émancipé.*

Era persona que per devoció y admiració es dedicava ab el fervor y 'l ardiment de la joventut, ab ver amor al estudi del passat ennoblidor de la raça, del poble, per enlairarlo y per dessoterrar el espill en quin tindriem qu' enmirallarnos, per esser un temps de grandeses molt ajustades al govern dels pobles, en totes les generacions que caminan per la esfera terra.

Era just un jovincel estudiós quan « gosá portar el foch y la « flama a les brosalles geneaologiques, sots quines els numerosos

CARLES DE TOURTOULON

« esplotadors de la vanitat humana han ofegat la historia vera de families franceses », com ell diu en lo seu llibre: *Notes pour servir au nobiliaire de Montpellier*, 1856. (Un volum in-8°, de 236 págines). L'empenta y braó que representava aital publicació feu qu' els aimadors de la tradició y del escut d'armes, tant de la noblesa com del poble y de la burgesia, qu' el tenien com llaç d'unió en altre temps, veihesin la necessitat d'aplegarse en una *Société Héraldique et Généalogique de France*, creada per ell y presidida per ell fins 1879. Publicant mes envant una revista.

Seguint dits estudis publicá *De la noblesse dans les rapports avec nos mœurs et nos institutions*, 1875. Paris, Aubry, 49 págines, llibres que portaven a la promulgació de la *Loi du 28 Mai 1858*, sobre l'abus y les usurpacions de titols de noblessa y a la restauració del Concell del Segell.

Lley qu'ell desaprobara publicant los fullets, *L'Hérédité et la Noblesse*, 1862. Paris, Auguste Aubry, 46 págines, en 8°, y *Du Droit et de l'usage et de l'abus en fait de titres*, 1865, Paris, Demoulins, 29 págines tretes de la *Revue Nobiliaire*. Primers passos qu'el portaven d'estudis mes alts en la historia, fent-li lloc dels mes distingits y respectats entre els historiares de l'Univers.

Nat y vivint en un ambent esplendorós el seu caracter era agradós, falaguer y s'atreia les simpaties dels seus conciutadans que celebraven els seus exits. Ell contreia relacions de bona amistat ab joves que mes envant dexaren solch mes ó manco pregón en la terra llenguadociana y provençala com el músich Edmond Sorel (1829-1881), l'autor dramatic Godinet, lo poeta Octavi Bringuier. Fruit d'exes amistats foren les seves aficions a la critica teatral, en la prensa y al teatre, mes per amagar un xich la seva activitat d'estudiant adoptá un nom de guerra, al publicar en 1859 y 1860 una peça en un acte: *Un gentilhomme par force majeure* y la lletra de dues operetes musicades pel seu amich Sorel, *Le champ de Maestrich* y *Le roman d'une veuve*. Charles de Rochenat, en la literatura dramatica y critich teatral, no es altre que 'l jove Carles de Tourtoulon, en el món

Aquest aspecte es poch conegut entre 'ls seus amichs catalans, y per molts ignorat, malgrat la florida fós pels temps en que feia excursions, estudis y recerques pel terrer catalá. La brotada fou petita sens qu'en les floracions dels anys seguents donguès senyals de vida.

Doctorat, de dia en dia mès fervorós en els seus estudis historichs, enamorat de la gloria d'un Rei, nat com ell a Montpelié, prepará los documents históríchs que tenien de contribuir a fer coneixer al molt alt Rei Conqueridor, En Jaume I, fent viatjes á Catalunya en aquells temps en que les diligencies seguien gayrebé els metexos camins per quins Anibal portá les seves hosts, en lo Casal del Arxiu de la Corona d'Aragó, trobá escampats els fulls de la historia qu'ell volia publicar aplegats.

Aleshores entrá en relacions ab la niçaga de homens de gran valer com : En Manuel de Bofarull, principalment, ab lo menorqui Quadrado y altres de Valencia, Saragossa y Madrid que l'ajudaren tant com pogueren en los seus estidis y recerques perqué ell pogués assenyalar, ab tres fites, l'any 1863. Esser nomenat soci corresponent de la Real Académia de Historia de Madrid, y adornarson pit ab la Creu d' Isabel la Católica ; contraurer matrimoni ab Na Blanca de Tardieu de La Barthe y publicar lo primer volum de *Jacme 1er le Conquérant, Roi d'Aragon*, Comte de Barcelone, Seigneur de Montpellier. Montpellier, Gras éditeur, MDCCCLXIII VII. Obra de capdal merit tant per ell com autor, com per les terres ahont regnà *Lo Conqueridor*, fent coneixer la gloria dels antichs llegisladors del realme d'Aragó y dels seus predecessors els Comtes de Barcelona. La válua d'aital obra ella metexa s' ho porta, no cal elogiarla per que tot lo qué en aquest sentit se fés are fora petit, y mes si se fá esment en els temps en que feia llur aparició. Al llegirla Mistral, concebí ampliacions en la *Oda als Catalans*.

Obra llorejada per l'Académia de Montpellier en 1869, emperó qu' aspirant al premi de l'Académia de Paris, en 1870, no li fou concedit, per que com diu lo representant de l'*Institut*, Jourdain, en l'informe del concurs publicat en lo *Journal Officiel de l'Empire Français* del 24 d'avril de 1870.« Debem demanarnos « si una obra consemblant no interesseria pas mes à Espanya qu'à « Fransa. De manera qu'en condicions de *merit egal* no deuria « preferirse un llibre interessant unicament nostre pais, » o sia Fransa y llur historia. Ah ! petitesa humana, petites envejes parnasianes que tan imperaren à la Fransa dels Emperadors com are en temps republicans y oblit del altruisme y de la ciencia mondial. Oh ! por al regionalisme.

Lo migradissim concepte del senyor del *Institut* feu acreixer la simpatia dels catalans per lo Baró de Tourtoulon, y en els seus viatjes à la terra catalana se li feren vetllades d'honor y se li demostrá lo enlairat concepte que merexia la seva obra y l'estima en que se tenien els seus amors. La figura venerable del Mestre Milá, la dels homens qu' a Espanya figuren com cimals dins l'historia : Lafuente, Amador de los Rios, Carderera, Hartzenbusch, Bover, per no citar altres, demostraven an En

Tourtoulon la molta consideració que los hi merecien aquells trevalls per ell aplegats y publicats, encoratjantlo ab llurs elogis.

Historia qu' els valencians al veurer el insuccés de Paris, cregueren un deute publicar-la en castellá : « obrint — al seu « autor — el camí del exit y del aplaudiment. Espanya debia « agrahiment a un historiare estranjer qu'ab afectuosa solicitut « s'ocupaba de llurs glories y eix deute d'agrahiment tenia que « pagarlo Valencia, la ciutat mes interessada en honrar la « memoria del Rei Conqueridor. Per axó la Redacció del « periodich *Las Provincias* frissosa de pagar dit deute, asolí « l'autorització pera traduir l'obra en llenga castellana y la « publicá en la *Biblioteca* ab qu'obsequia als seus suscriptors. » Encarregantse de la trasplantació, lo cavaller poeta Teodor Llorente qu'en la terra llevantina tingué la representació periodistica, la monarquica en les Corts y al baxar al repós etern la de les lletres valencianes modernes.

La trasplantació asolí dues edicions y l'autor escrigué un prólech en quin respongué als critichs, principalment alemanys y anonims, els judicis que feren d'ella, perquins « obligat a « parlar d'una materia que conexia poch y d'un llibre que no « havia llegit, ha fonamentat les seves censures en informacions « erronics y gayrebé sempre mal intencionades. D'axó prove una « pretenciosa ostentació d'erudició superficial d'afirmacions « dogmatiques sens probes y lo farrigo-farrágo d'exa bibliografia, « sens mesura, y sens critica qu'ordinariament s'ha carregat com « un defecte a la ciencia d'enllá del Rhin. L'autor porrá no esser « alemany mes ha retirat perfectament la caricatura de la « erudició alemanya ».

Sempre ennavegat en els seus estudis historichs qu'interesaven à la seva terra y à la nostre, mentres arrodonía lo llibre demunt dit, publicá, aprofitant els descubriments que feia en els pergamins que examinava : *Les français aux expéditions de Majorque et de Valence sous Jacques I le Conquérant, roi d'Aragon* (1229-1238), en la *Revue Nobiliaire*, de Paris, follet de 73 pagines. J. B. Demoulins, 1866. Essent ja Corresponent de l'Academia de Historia de Madrid y de la de Bones Lletres, de Barcelona. En aqueix follet hi ha detalls poats dins *Los libros del repartimiento, de*

Mallorca y Valencia, publicats en *La colección de documentos inéditos* del Archivo de la Corona de Aragon ; de *La historia de la conquista de Mallorca* per J. M. Quadrado, y *Memoria sobre los pobladores de Mallorca.* —

La Procedure symbolique en Aragon, en la *Revue judiciaire de Midi* (follet de 47 pagines 1868, Montpellier, Gras) tractant de les escoles de Montpellier, de les italianes qu' escamparen arreu d'Europa les doctrines anti-simboliques introduides pel rei sant Lluis en los seus *Establiments*, pel Rei Sabio en *Las Partidas*, per En Jaume I en *els Furs* de Valencia. Afegint ja als seus titols el de Corresponent de la Academia de Ciencias morales y políticas de Madrid y Socio honorario de la Aragonesa de jurisprudencia.

Altre obra que pot considerarse com anexe al monument histórích de Jaume Ier, es l'estudi de les Assembleas provincials de França avans de la revolució, intitulat : *Une session des Etats de Languedoc au XVIIIme siècle*, en 1761, 1872. Montpellier, Boehm, éditor.

Trevalls tots ells que plaçaren al seu autor par mitj els caps de brot dels historiares.

Ab la publicació del segon volum de la historia del Rei En Jaume, coincidi l'exil d'En Victor Balaguer, que dès Narbona endressá un prech als felibres perqué li donguessin la má, essent rebut ab los braços overts y essent lo comensament de les germanivoles relacions entre 'ls literats provensals y els catalans. A les hores petjen per primera volta Catalunya : Mistral, Bonaparte-Wysse, Pau Meyer, Roumieux. No poguent acompanyar-los En Tourtoulon per caurer malalt, mes si rebrer als catalans : Balaguer, A. de Quintana, Angelon, Lasarte, Torres, Eudalt Vidal, C. Roure y Padró quan anaren à les festes de St. Roumié y Font Segugno : un viatge triomfal com ho havia estat el del Pirineu ensá y plé d'entusiasme al celebrarse el congrès cientifich de Montpellié presentá un *Etude sur la Renaissance de la littérature catalane et de la littérature provençale.* Renaissance de la littérature catalane et de la littérature provençale. Les fêtes littéraires internationales de 1868, par Charlesde Tourtoulon, Toulouse (Bonnal et Gibrac, 50 pagines). Congrés y festes internacionals (1868) qu'ell, un talent organitzador com era no podia dexar passar sens fondar una unió

práctica y de real mereximent com fou *La Société des langues romanes*, de la que fou son primer president, ab lo rossellonés Camboliù y que mes tart feu la gloria d'en Chabaunau, en les planes de la *Revue des langues romanes*, fondada per portar la veu de dita societat.

Lo primer concurs filologich y literari fou presidit per En Mistral ab En Egger, Milá y Fontanals, Gastó Paris, Breal com vis presidents, — lo primer y lo derrer del Institut, — essent llorejat ab lo primer premi l'eximi fill de Goritza, professor a Milan : G. Ascoli.

Tourtoulon en la *Revue* publicá per mes de sis anys de tira estudis filologichs, molt remarcables sobre dels dialectes mitjornals. La publicació progressava de cada dia mes, estampant trevalls dels felibres. Es per demanda de la Societat de llengues romanes qu'el gobern francés li encomaná ab lo seu amich Octavi Bringuier, l'*Etude sur la limite géographique de la langue d'Oc et de la langue d'Oil* — (avec une carte) — 63 pàgines. MDCCCLXXVI. Paris, Imprimerie nationale.

Mort en Bringuier, ell continuá sol, publicant un resum de la geografia linguistica del país d'*Oc* en lo diari *La farandole*.

Aquestos trevalls li portaren un enfilall de disgutos y rencunies dels que malgrat el temps passi no s'ablanen y els seus enemichs, dos filolechs romanistes universitaris, antichs amichs dels felibres, hi pegareu fort contre d'ell un poliglota erudit. L'il-lustre Gastó Paris, un dels savis que mes havia encoratjat les recerques den Tourtoulon y d'en Bringuier, deia en un discurs llegit als delegats de les « sociétés savantes » reunides a la Sorbona, que no hi havia pas dialectes en les llengues d'*Oil* y d'*Oc*, que no existien fronteres entre les dues llengues y que tots els francesos parlavan una llenga única. « No hi ha, deia ell, que *traits* (semblances) linguistichs qu'entren respectivament en les combinacions diverses », descubriment fet per en Pau Meyer. Idea, desenrotllada en una memoria premiada per l'Academia d'Inscripcions, que fou causa d'una bella discusió entre dits romanistes y lo Baró sostinguda ab « l'encant de la seva erudició, de la seva crítica incisiva y de la dialectica obstinada y cortesa perque aquest erudit humanista fou un ver *gentilhomme* ». La geografia llenguistica tendia a justificar la divisió de Fransa en provincies venint à auxiliar el regionalisme menaçador. Calia aturar aquest trevall descoratjant an els que vol-

guesin continua-'ls y per axó acudireu al patriotisme dels dos professors francesos de mes representació, per jutjar tals questions.

Tourtoulon qu'havia estudiat els dialectes de França sobre lo terrer, no volgué dexar passar sens protesta la condemnació de la tesis que havia sostingut, y al Congrés de filologia romana de Montpelié llegi la comunicació : *Des dialectes : de leur classification et leur délimitation géographique*, publicat en la Revue y après en follet, dedicat al Emili Egger, de l'Institut. Paris, Maisonneuve, éditeur 1890. 61 págines.

Sempre segui ab l'afició als trevalls dialectologichs y quan retirat a la ciutat dels seus estudis, domiciliat a Aïs (1894), l'Academia lo cridá al seu sí lo 15 de juny de 1897, llegi el discurs: *Mr Joseph Foncin — Les parlers locaux*, réponse de M. le conseiller Soubrat, 1897, Aix, J. Nicot, 75 págines — S'el convidá perqué fes part y s'inscrigués a *la Société internationale de la Dialectologie romane, 1909*, fundada per antich deixeble de la Universitat de Grenoble, lo privatdozent de Halle a S., D' B. Schaedel.

Lo bon estel que presidia a tota obra qu'emprenia En Carles de Tourtoulon rebé una sotragada forta quan se vegué privat de la seva esposa, als deu anys de matrimoni, aquell angél qu'ab sa presencia l'encoratjava a seguir pels camins y els camps de la historia.

Aubanel, un poeta de cor tant sensible com el d'ell li dedicá aquest sonet :

A Carles de Tourtoulon

Per consolar ton cor que sols fà que gemí,
De ton castell en dol trescant per grans sales,
Destries, llóbreg, les histories provençales ;
Mes lo teu amarch dolor res lo pot endormí.
A petits pasos, vers tú, no la sents mes vení
Somriure a tos estudis, y lo cap acales,
Despres que t'amiga, un angel, a près dues ales,
Y que s'es entornada al Cel, ai ! pobre amich !
Allevors pensant ab la dolça jove muller
Lo llibre qu'as obert ab llagrimes lo mulles
No sents, mes tan sols lo polit soroll que fán,
Ton fill y tes filletes jugaires y ben riallers,
Mes ells t'escalan — donante petons a millers —
« Pare, no ets pas solet », te diuhen tos infants.

23 septembre 1873.

(A Suivre.) Benet R. Barrios.

Tres violes de montanya

La Viola de dos colors

(Viola Biflora. — LINNÉ)

Cullida à la font del Tech, als peus del Costabona

Qui té ganes de fer alegres passejades
Que s'en puji del *Tech* à visitar les fonts.
Del Canigó veurá les comes regalades,
Y, á esquerra, el *Costabona,* el mès florit dels monts.

En lloch trobará pas fagedes més frondoses,
Mes altivols salts d'aygua, erm més esgarrifos.
Aquí 'l Tech anguileja en clotades verdoses,
Mes lluny brama y s'estimba en un boyrim neulos.

Al cim de la cinglera, en conca d'esmeralda,
S'obreix, tras del *Collet,* la *Jassa del Ullat.*
Del Costabona y del Canigó es la falda
Hont tots dos llurs més richs joyells han ajuntat.

L'ayre viu hi bressola el clavell del poeta,
La groga orella-d'os, la rosa-de-Nadal;
El narcis germaneja ab la margarideta;
De la gensana, á claps, se veu lo blau didal.

Prop de la font gelada hont vé beure la graula
Hi ha 'n roch vingut de les *Esquerdes-de-Rojá.*
Los pastors y vaquers s'en serveixen de taula.
S'hi veu encar el lloch que 'l llamp foguetejá.

Com dos abelles d'or, que van de companyía,
S'abriguen per amor que 'l vent geliu no 'ls toch,
De dos en dos mes flors, grogues com raig del dia,
Amagades se fan costat sota del roch.

Bo y manjant lo pastor, sentint mon oloreta,
Se demana d'hont vé halé de tal dolçó.
S'endorm, després, al sol. Se creu dins sa caseta,
Prop de 'ls seus, recolzat en lo florit balcó.

La Viola del Mont-Cenis

(Viola cenisia. — Linné*)*

Cullida à la Collada de Nuria, en venint d'Eyna

Tu qui t'en vas á Nuria en passant lo Rosari,
Un moment deixa ta pregari.
La Verge m'ha fet naixe 'l cim de la *Collada*
Per t'aliviar amb ma mirada.

D'espiar sempre al cel mon ull com ell es blau.
Fins assi ja s'esten la pau
Que, de son *camaril,* inagotable deu,
Fa rajar la Mare de Deu.

Lo meu mantellet blau es viat de lil-lá ;
Semblen mos cinch petals la má
D'un angel qui te mostra en ampla praderia
L'hostal de la Verge Maria,

Y 't diu : « Bon pelegrí, pose-té de genolls :
D'aquí s'óuen los mils sorolls
Que, d'abaix, fan pujar traginers y ramades,
Torrents, cantichs y batallades. »

Ditxos, o bon romeu qui, com jo, naixiria
Y moriria per Maria !
Per florir sa montanya en la Verge d'Agust
Espelleixi y no tinch més gust

De viure, més, cuan veig partir lo derrer membre
De l'ultim aplech de septembre.
Cull-mé, bon pelegri, perqué marcir voldria
Als peus de la Verge Maria !

Si vas á visitar la *Cova de Sant-Gil*,
Tallada en roca de marfil,
Me trobaras encar entre pentecosteres,
Pins y bálechs d'aquelles serres.

La Viola dels Estanys

Viola palustris. — Linné

Cullida als plans de Cadi, prop dels Estanyols

Un llençol gelat me cobreix
Durant més d'unes vuyt mesades.
De juny l'ayre tébi obreix
Los meus ulls amb ses alenades.

L'altiva *Jassa de Cadi*,
Del Canigó prop de la pica,
Es un embalsemat jardí,
Paradis de la Botanica.

Ma parpella aquí se desclou
Los Estanyols son mon realme.
Prop de mi la congesta plou
Gotes de plata dins sa balma.

La neu eterna dels cimalls
De sa splendor m'ha esblanquehida.
L'aygua qui salta pè 'ls comalls
De sa canço endolceix ma vida.

A l'istiu algun revadá
Passa, somniant de l'aymada
Que, tristet, ha deixada al plá
Per s'enlayrar amb sa ramada.

De mes floretes fa 'n ramell
Qu'estaca en garba graciosa ;
Y, dolçament, com un joyell,
Dins al corrent del riu me posa :

» Ves, agradable embaixador,
A qui sempre mon cor anyora.
Porta-li bé del meu amor
Balsemica y gentil penyora ».

M. Jampy.

El Pas d'Annibal

Se diu que Annibal atravessa 'ls Pirineus passant per Aspolla, Carbassers, Coll Tarrès, Puig Massana, y per la Vall Massana baixá 'l Rosselló. Els pocs traginers qu'encara fan aquest camí l'anomenen la Carrera Vella. La Vall havia tingut cent focs, mes avui es gairebé despoplada ; té per capsalera la superba roca de Mombram, y al capdevall el Bosquet dels Horts plé d'arbres y de cercles de rocs mal apilats, alguns verament ciclópics.

« Al visitar-lo, diu Mossen Cinto, la imaginació m'hi feu veure entre les alzines y pins figures de guerrers dansant ab les armes als dits, y ombres de branques aloges baixant à esbandir sos tevallons vora les algues del Massana ».

VIEUX DOCUMENTS EN CATALAN

Il est intéressant de rechercher à l'occasion, la date des documents qui mentionnent pour la première fois les villes et les localités du Roussillon. C'est ainsi que le *Cartulaire de l'église d'Elne* mentionne Malloles en 902, et Perpignan en 927 (Publication de M. ds Lacvivier, dans la revue *Ruscino*).

Alart a publié un document en latin, de l'an 976, relatif à des territoires dépendant de Saint-Jean-Pla-de-Corts, et dans lequel sont mentionnés « Vilarcello, les Olius, Peog Lauro, Palatio, Cered, Volum-Volone-Volo... » Or les lieux dits Vilargell, le puig de Llauro, Palau, et les villes de Céret et du Boulou (qu'il faudrait continuer d'écrire *Le Volo*) se retrouvent encore de nos jours.

Le premier document en catalan, publié par Alart, en 1891, est la *Leuda* (Tarif des droits de douane) de Collioure, de 1249. Remarquons, en passant, qu'au XIIIe siècle, on décrivait *Caucolibéro*, en latin, et indifféremment en catalan, Cocliure, Cogliure, et plus tard Copliure, et Coblliure.

❖

Depuis lors, il avait été publié en 1912 (Boletin de la Réal Académia de Buenas-Letras de Barcelona), trois documents en latin, nous intéressant :

1° Testament fait en 1104, par le chevalier Ramon Arnall, (qui partait pour aller visiter le Saint-Sépulcre, en Terre-Sainte), mentionne les lieux d'Enveg (Enveitg), Chexans (Caixans), Alp, etc.;

2° Dans une donation faite en 1105, à la Seu d'Urgell, par Bernat Isarn figurent Caldeges, Ur, Olceja (Osséja) Livia Palazol, Ix ;

3° Un capbreu (traité) de 1105, entre l'évêque Sant Ot, de la Seu d'Urgell, et les hommes d'Ayguatebia (en Conflent), mentionne parmi les signataires, En Chacull, En Bellshom, En Oromir Bonfill, En Sunyer de Pugal.

Et il vient de paraître, à Barcelona (Biblioteca filologica de l'Institut de la Llengua catalana) un recueil de « Documents en

« catala vulgar des segles XI, XII, XIII, procedents del Bisbat de « la Seu d'Urgell, compilats par Mossen Pere Pujol » dont l'un concerne des plaintes des hommes d'Ayguatebia, et qui serait du commencement du XIIIe siècle.

Il y est question de « *vacas, ovelles*, d'un homme *qui crema III cortals...* »

Dans cet acte, un seul mot n'est pas en catalan ; le rédacteur (lo scrivá) crut devoir y latiniser le nom d'Ayguatebia en l'écrivant *Aquatepida*. Le malheureux ! Mais qui nous aurait dit que c'est d'Ayguatebia que nous viendrait, en Roussillon, le plus ancien document connu, écrit en catalan !

Lluis Pellissier.

MAIG

Si en lo mes de maig la dona
Mas que may no es tendre y bella,
Si la rosa no es vermella
Y l'aria no es fresca y boná ;

Si lo rossinyol no entona
Ses cansons ab l'aurinella ;
Si lo mandoli no sona,
Y la nit no té una estrella ;

Si cada flor no té olor,
Si no sospira la mar,
Si l'aymant no pren un bès,

Enganya's, ó vol enganyar,
Qui diu qu'es maig, y diu qu'es
fret, sens perfum. sens amor.

Joan de Giorgio y Vitelli.

L'écusson de l'ordre de la Merci

Je reçus, un jour du mois d'avril dernier, la visite d'un de mes amis, un jeune Perpignanais qui s'était épris, avec toute l'ardeur de la jeunesse, d'histoire et d'archéologie locales.

Il « en était » à l'ancien couvent de la Merci, fondé en 1228 pour la « Rédemption des Captifs », qui était situé sur la place actuelle du Ceré, mais dont il ne reste plus rien que des locaux où siège, aujourd'hui, la Société de gymnastique *La Roussillonnaise*. Mais mon ami avait lu dans l'*Epigraphie*, de Bonnefoy, qu'il existait un sarcophage ayant servi de sépulture, en 1368, à Frère Pons des Barres, qui fut un grand-maître de l'ordre de la Merci :

« Sur les côtés sont gravés deux écussons : à droite, celui de « la Merci, les pals d'Aragon abaissés sous la croix d'argent... ; « à gauche, l'écusson personnel du défunt... Ce monument sert « d'auge auprès du puits du jardin Robert. Il a été remarqué par « M. Vassal aîné, que je remercie de me l'avoir fait connaître... »

C'est l'écusson avec la croix et les « quatre barres catalanes » qui intéressait mon ami.

❖

— « Je me mis à la recherche du jardin Robert, me raconta le jeune Perpignanais ; j'allai interroger des jardiniers de Saint-Jacques, qui ne purent me donner d'indication. J'allai, ensuite, dans les jardins de Saint-Assiscle, derrière la gare ; là, un vieux jardinier, le brave Piqué, me dit :

— « L'hort d'En Robert ?... sera cap al Vernet. »

« Je courus au Vernet ; je m'adressai au charron de ce hameau, à l'épicier, au maréchal-ferrant ; aucun d'eux ne put me fixer. Au retour, je passai au bureau central des Postes et m'informai auprès des facteurs de la banlieue ; le jardin Robert leur était inconnu. Il doit avoir pris un autre nom.

« Alors, pensai-je, il n'y a plus qu'à aller relancer les diverses familles Robert, de Perpignan ; et comme j'avais à traverser la

place de la Loge, j'entrai à la Mairie où j'abordai M. Robert, receveur municipal.

« Je lui exposai mon cas ; mais il m'arrêta aussitôt. — Je vois ce que vous cherchez, me dit-il en souriant, et de l'air de quelqu'un qui a déjà entendu la même chanson : le jardin Robert est bien au Vernet ; il y avait un sarcophage avec des sculptures ; il est maintenant chez le docteur Donnezan... »

« Je remerciai avec effusion ce bon M. Robert et courus chez le docteur Donnezan. Dans la cour intérieure de sa maison, je vis aussitôt le précieux sarcophage ; je lus l'inscription, c'était bien celle de *Frater Poncius de Barelis magister generalis ordinis sancte Marie de Mercede Captivorum ;* je regardai le côté gauche, il y avait bien l'écusson à deux loups passant ; j'allai au côté de droite... mais là il n'y avait rien, rien que le contour du médaillon, d'où l'écusson de la Merci avait disparu ! Ce me fut une grosse déception. »

Et mon ami en était encore tout suffoqué.

— Remets-toi, lui dis-je, et je lui fis lire dans l'*Art religios á Rosselló,* de Brutails : « Dels dos sarcofachs de Perpinyá, l'un que ha perdut la tapa, y que es lo de Pons des Barres, pertany al Doctor A. Donnezan. »

« Je le sais maintenant, ajoutai-je, car moi aussi j'avais déjà cherché ce même écusson. »

Le regretté docteur Donnezan s'était rendu acquéreur de ce sarcophage, pour le sauver de la destruction à laquelle il était exposé en servant d'auge pour un puits, et il l'avait placé dans la cour de sa maison, où il constituait, à côté d'autres intéressantes sculptures, un petit musée d'archéologie locale.

— « Mais, dis-je à mon ami, le voici l'écusson de la Merci » ; je cherchai dans mes caisses de livres et j'en tirai un petit volume, *Corte à la Divina patrona de Barcelona, la Santissima Virgen de las Mercedes,* qui porte, gravé en or, sur le carton de la reliure, l'écusson avec la croix pattée dans la moitié supérieure, et « las quatre Barres » dans la moitié inférieure.

— « Et il y a mieux encore » ; et je finis par retrouver un autre

volume, *Constitucions dels Pares Antichs del orde de la Verge Maria de la Mercé*, où se trouve reproduit l'écusson de la Merci, d'après une sculpture provenant du couvent primitif de l'ordre, à Barcelone ; c'est bien la croix en haut et « las quatre Barres » au-dessous.

La curiosité bien naturelle de mon ami fut ainsi satisfaite.

Lluis Pellissier.

LIVRES & REVUES

Ays y Albades

Le livre de vers catalans du Pastorellet de la Vall d'Arles ; que nous avions annoncé il y a déjà quelques mois, vient enfin de paraître (librairie Comet, Perpignan : 3 francs). Nous avons eu juste le temps de rédiger aujourd'hui ces quelques lignes hâtives pour faire connaître la publication de cet ouvrage. Mais un de nos collaborateurs en parlera plus longuement une autre fois.

❖

Les poètes du Terroir (du xve au xxe siècle). — M. Ad. Van Bever vient de faire paraître le 4e volume de cette série, chez l'éditeur Delagrave (15, rue Soufflot, Paris ; 3 fr. 50). Le Roussillon y est cette fois compris, et c'est ce qui en fait pour nous l'intérêt tout particulier. Après une introduction, accompagnée d'une carte et de notes bibliographiques, nous y voyons d'abord le texte et la traduction de nos deux chansons populaires les plus connues, *Montanyes regalades* et *Lo Pardal* ; puis viennent des extraits, traduits également, de Pierre Talrich, Justin Pépratx, Albert Saisset, Joseph Bonafont (Lo Pastorellet de la Vall d'Arles), et Joseph Pons. Nous y trouvons aussi des poésies françaises de Frédéric Saisset, Henri Muchart, Pierre Camo, Jean Amade et Antoine Orliac. Des notices biographiques et bibliographiques accompagnent chacun de ces auteurs.

Pour la partie catalane, M. Ad. Van Bever a mis à profit l'*Anthologie catalane* (Les poètes roussillonnais) de Jean Amade, comme cela s'imposait, et il la cite presque constamment. Depuis la publication de ce dernier ouvrage, publication qui remonte déjà à 1908, il y aurait eu des choses nouvelles à dire, car des poètes comme Paul Bergue, l'Ermità de Cabrens, etc., ont donné des œuvres qui devaient être signalées.

Nous regrettons aussi de ne pas voir figurer parmi les poètes qui écrivent en français, Romain Thomas, Jeanne Nérel, Albert Bausil et quelques

autres. On nous disait récemment qu'il ne tarderait pas à paraître une œuvre anthologique complète (vers et prose), concernant uniquement le Roussillon, et due à la collaboration de deux de nos amis. Cela est à souhaiter.

Tel qu'il est, le recueil de M. Ad. Van Bever doit être dans toutes les mains. C'est un précieux reliquaire, et nous en remercions l'auteur bien sincèrement au nom du Roussillon et de ses poètes.

❖

L'Art dramatique à Valencia (depuis les origines jusqu'au commencement du XVIIe siècle). Sous ce titre, M. Henri Mérimée, maître de Conférences à la Faculté des lettres de Montpellier, publie un gros volume de 734 pages (grand in-8°), qui représente sa thèse principale de doctorat (Toulouse, éd. Privat ; 15 francs). C'est surtout la première et la seconde partie qui peuvent être intéressantes pour nos lecteurs, puisqu'il y est question quelquefois du vieux théâtre catalan. La première partie, c'est-à-dire « les origines », comprend : I. les « origines du théâtre religieux » ; — II. les « origines du théâtre laïque ». La seconde partie, c'est-à-dire « le théâtre populaire », comprend : I. le « théâtre profane vers 1560 » ; — II. le « théâtre religieux dans la seconde moitié du seizième siècle ». Une très abondante bibliographie occupe environ les cinquante dernières pages.

La thèse complémentaire de M. Henri Mérimée ne s'éloignait guère du sujet de sa thèse principale, comme l'indique le titre : *Spectacles et comédiens à Valencia* (1580-1630) (même éditeur). Les différents chapitres portent sur : I. les spectacles (les édifices, les représentations théâtrales, la concurrence) ; — II. les comédiens (les comédiens en voyage, comédiens et « impresarii », les comédiens au théâtre, les comédiens chez eux). Le tout représente 267 pages (petit in-8°).

Ces deux œuvres se recommandent l'une et l'autre par une documentation très minutieuse et très sûre, la clarté et l'élégance de l'exposé, l'intelligence critique des œuvres analysées et le sens de l'art dramatique. L'étude littéraire se double d'une étude historique et d'une étude de mœurs, ce qui fait de l'ensemble quelque chose de ferme, de complet, en un mot de définitif. Ceux qui s'intéressent à la littérature catalane doivent connaître les deux volumes de M. Henri Mérimée ; car Valence a toujours joué un grand rôle dans son développement, et son histoire intellectuelle est inséparable de celle de la Catalogne. Nous félicitons l'auteur de cette importante contribution, sur laquelle les circonstances ne nous ont malheureusement pas permis de nous arrêter davantage ce que nous regrettons de tout cœur.

❖

Il convient de signaler :

Les études historiques, *Documents de Jaume II, rey de Mallorca*, par J. Miralles y Sbert ; *Actes de venda otorgats pe'ls primers grans porcioners de l'illa*, par Estanislau Aguiló; et *Antichs privilegis del regnat de Jaume III*, par Pere A. Sanxo, publiés dans le « Bolleti de la Societat Arqueologica *Luliana*, de Palma-de-Mallorca ;

Dans la *Correspondencia de los Reyes Catolicos* (Revista de Archivos, de Madrid), une lettre de Ferdinand, roi d'Aragon, datée de Perpignan, le 23 octobre 1503, dans laquelle il décrit le siège de Salses par les Français ;

Dans « Ephemeris Campanographica », la relation *De Malines à Perpignan, notes de bibliographie campanaire*, et *Les anciennes cloches classées des divers départements de France* ;

L'ouvrage *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, par R. de Lasteyrie, dans lequel sont mentionnés ou étudiés nos monuments de Saint-Genis-des-Fontaines, Saint-Michel-de-Cuxa, le vieux Saint-Jean de Perpignan, le cloître d'Elne, de Montbolo, de Corneilla-de-Conflent, de Marcevol, etc ;

L'étude *Une cloche du beffroi de Perpignan*, par A. Mayeux, dans la « Revue de l'Art chrétien » ;

L'ouvrage *Auzias March et ses prédécesseurs*, par Amédée Pagès, notre compatriote, inspecteur d'académie à Foix ;

L'étude *Aplech de documents dels sigles* XI *y* XII *pera l'estudi de la llengua catalana*, par J. Miret y Sans, dans le « Bolletin de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona » ;

Le fascicule *Les peintures murales catalanes : Saint-Martin-de-Fenollar* (près Maureillas), publié par l'Institut *d'Estudis Catalans* de Barcelone, avec planches en couleurs et figures.

❖

Catalunya Nova

Cette revue catalane illustrée, nous arrive de Buenos-Ayres ; parmi ses correspondants elle mentionne : Perpinyá (Catalunya Francesa) : Pere Vidal i Juli Delpont.

❖

Revista Nova

Cette revue illustrée, qui se publie à Barcelone, reproduit dans son numéro du 18 avril « Dos aspectes d'una escultura den Gustau Violet ». Ce groupe (une jeune paysanne faisant marcher un petit enfant, qu'elle soutient par les deux coins de son petit tablier) est du plus heureux effet.

Le Gerant, COMET. — Imprimerie COMET, rue de la Poste, Perpignan.

8e Année. N° 90 Juin 1914.

Les Manuscrits non insérés
ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue
n'engagent que leurs auteurs.

REVUE
CATALANE

JUNY

Lo so de la marina fa 'l froment
en la planura extensa, y té 'l color
de una grandiosa cabellera de or,
moguda y voltejada per lo vent.

Del mes de juny sobte lo sol ardent ;
malinconios canta 'l traballador,
ni pensa qu'en ses mans passa 'l tresor,
lo pa que al pobre es unich nutriment.

Canta 'l mesqui, ni pensa que demá
acabat lo traball greu y afanyós,
los fills, plorant, demanaràn-li pá ;

Puix si l'invern poguès, sol per un poch,
Recordar que passá trist, confoixós,
ja la planura fora tota en foch.

Joan de Giorgio y Vitelli.

Les fêtes de la Santo-Estelo de 1914

Avignon, 31 mai 1914.

Les fêtes de la *Santo-Estelo* du Félibrige, se tiennent cette année « en Avignon », tout près de Maillane, la patrie de Mistral, où les félibres se rendront en corps, demain.

Hier soir, samedi, vers 6 heures, un groupe de *guardians* de la Camargue, ayant à leur tête M. Falco de Baroncelli Javon, est arrivé à Avignon, pour rendre les honneurs à la reine du Félibrige, Mlle Priolo, et l'accompagner au Palais des Papes, où la municipalité recevait les félibres.

Ces braves guardians avaient fait une centaine de kilomètres, à cheval, pour venir des Saintes-Maries : ils avaient fort bon air, avec leur justaucorps blanc, leur chapeau de feutre, la ceinture noire, leurs piques et leurs oriflammes. Et avec quelle légèreté évoluaient leurs petits chevaux camarguais.

❖

Nous avons eu l'occasion de saluer le capoulié du Félibrige, Valère Bernard ; le majoral Lieutaud, qui connaît à fond la Catalogne, et la littérature catalane du Roussillon ; le marquis de Villeneuve, félibre majoral, qui s'occupe, en ce moment, de mettre au point l'histoire des seigneurs de Paracols (près Molitg), auxquels sa famille était autrefois apparentée ; M. Vidal, qui s'occupe de théâtre provençal à Avignon et dans la région ; M. Ruat, le libraire félibre marseillais, qui a de nombreuses relations à Perpignan et en Roussillon ; M. Joseph d'Arbaud, président du *Flourège prouvençau*, d'Avignon.

Deux Roussillonnais sont aussi venus : mossen Bonafont, d'Ille, félibre majoral ; et M. Jules Delpont, de Perpignan.

❖

Les félibres se sont réunis ce matin, au *Flourège prouvençau*, pour échanger leurs impressions ; et ce soir, les majoraux ont tenu un Consistoire, au Palais des Papes. Nous en avons profité pour visiter la ville.

Nous sommes allés voir la façade, toute historiée, de l'Hôtel-de-Ville ; le monument de la réunion du Comtat-Venaissin à la France ; le Palais des Papes, imposant monument, où l'élément fortifié va de pair avec une ornementation sévère et bien appropriée ; et tout à côté, la Cathédrale, élevée sur le rocher des Doms, et surmontée par la statue de Notre-Dame. On domine, de là, toute la ville, qui apparaît, en bas, encerclée par un coude du Rhône, adossée au rocher à pic des Doms, et piquetée par les clochetons de ses églises.

Mais il y a, aussi, à voir le Rhône. Nous sommes donc allés au nouveau Pont suspendu, qui enjambe l'île de la Barthelasse, entre les deux bras du fleuve, et aboutit à Villeneuve-les-Avignon, sur la rive opposée ; à quelques cents mètres en amont, se voit « le pont trencat » de Saint-Benezet avec sa chapelle de Saint-Nicolas ; de ses anciennes 19 arches, il n'en reste plus que 3, qui s'arrêtent à mi-largeur du grand bras.

Le Rhône et le pont de Saint-Benezet évoquent le poème *Lou Rose* (Le Rhône), de Mistral ; écoutons le récit de la descente d'une barque de Condrieu :

« Coupant en deux l'ampleur du grand Rhône — ils voient venir la « Barthelasse verdoyante — et puis rien, que le mirage de l'eau. — Mais « tout à coup, comme si un rideau de théâtre — se levait là-bas à l'horizon « — apparaît un groupe de tours colossales — que le soleil couchant « enflamme et éclaire — de resplendeurs royales et purpurines.

« C'est Avignon et le Palais des Papes — Avignon, assise contre son « gros rocher — Avignon la gaie carillonneuse — Avignon, la filleule du « Saint-Père — qui dans son port en a vu la barque à l'ancre — et qui en « a porté les clefs à la ceinture — de ses remparts, Avignon la gentille — « que le mistral retrousse et échevelle — et qui a tant eu de gloire passée « — qu'elle n'en a plus souci du souvenir... »

« ... De temps en temps le vieux patron modère — du bras et de la voix, « les mariniers — Ça va bien, très bien, leur crie-t-il, et comme ils enfilent « — l'œil si périlleux du pont de pierre — que le Pape Benoit, à travers « l'onde — jeta de belle façon, il y a sept cents ans — le maître Apiá — « fidèle à la coutume — des gens de Condrieu, donna un grand coup de « chapeau — au grand saint Nicolas, dont la chapelle — est à cheval sur le « pont, haute et joliette... »

❖

Revenus à la cathédrale pour assister à la grand'messe, nous l'avons visitée, alors, plus en détail ; au passage vers la nef latérale, une grande pierre blanche, posée sur le sol, a attiré notre attention ; c'est une pierre toute nue, avec cette seule inscription :

SEPULTURA
ARCHIEPISCORUM
AVENIONENSIUM

(Sépulture des archevêques d'Avignon) ; cela nous a rappelé qu'un de ces archevêques fut, pas plus tard qu'au siècle dernier, le Roussillonnais Mgr Naudo. Et nous avons appris, à ce sujet, qu'un de nos sympathiques curés-doyens du Roussillon a pu devenir possesseur d'une aube que les dames d'Avignon avaient brodée pour Mgr Naudo.

❖

1er juin 1914.

Le programme d'aujourd'hui comprenait, pour la matinée, une Assemblée générale des Félibres, dans une salle du Palais-des-Papes, et une réception à l'Hôtel-de-Ville.

Cette réception des félibres, ayant à leur tête la Reine et le Capoulié, a eu lieu à 11 h. 1/2. Le maire d'Avignon, M. Balayer, a prononcé une vibrante allocution en provençal, dans laquelle il a rappelé que le Félibrige était né « en Avignon », à la librairie Roumanille.

A midi, banquet de la Santo-Estello, dans une ancienne salle des Templiers, à l'Hôtel du Louvre. En raison de la mort de Mistral, et en signe de deuil, il n'y a pas eu les « brindes » d'usage ; le capoulié seul a prononcé un petit discours, et l'on a aussitôt après, pour clôturer cette réunion amicale et silencieuse, chanté la *Coupo Santo :*

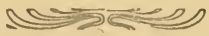
Prouvençau veici la coupo
Que nous ven di catalan ;
A dereng beguen en troupo
Lou vin pur de nostre plan
. . . . . .

Des voitures ont alors transporté les félibres à Maillane, le petit village où Mistral a passé toute sa vie. On a poussé, tout d'abord, jusqu'au mas du Juge, où il naquit et où s'écoula son enfance ; on est revenu à Maillane, où l'on a visité sa maisonnette, devenue un petit musée provençal ; l'on a été reçu par Mme Mistral, et l'on s'est rendu au cimetière, pour déposer des fleurs sur la tombe du Maître.

Maillane est un petit village de la plaine du Comtat-Venaissin, borné à l'horizon par une ramification des Alpilles ; la tradition populaire provençale s'est conservée dans sa paisible population de cultivateurs, que Mistral n'avait jamais voulu quitter. Où aurait-il pu évoquer, mieux que là, l'âme et la poésie de la Provence, au milieu de fraîches et ravissantes « Mireilles », comme celles que nous y avons vues ? Ah ! les jolies « Magali », avec leur petit fichu et leur si dégagée coiffure arlésienne, le « diadème des filles d'Arles », comme on l'a si bien dit ! Et comme les vieilles grand'mères ont elles-mêmes bon air avec ce même nœud de velours autour des cheveux, et avec leur grand châle noir ! Et comme est chantante et douce, leur langue du terroir !

Cette visite à Maillane a confirmé, dans l'esprit de tous les félibres, leur ferme volonté de continuer l'œuvre littéraire et régionaliste de Mistral.

Lluis Pellissier.



L'ORFEÓ CATALÁ A PARIS

Nos lecteurs ont appris par les journaux l'immense succès obtenu par l'Orfeó Catalá à Paris. Nous en sommes fiers comme catalans. On trouvera ici même quelques extraits de la presse qui se rattachent à cet événement : d'abord le passage à travers le Roussillon des membres de cette admirable chorale ; puis un jugement de la critique musicale parisienne :

I

A través de Rossello

(La Veu de Catalunya)

Hem travessat el Vallès... Creuem la Selva i l'Empordà... La nit és negra. Ja som a Port-Bou ; ja entrem a França.

Peró encara som a Catalunya. I per estona en tenim de ser-hi. Per això a nosaltres, catalans, ens son més molestoses que a ningú les impertinencies de la Duana... Esser estrangers a Catalunya. Es ben trist tanmateix que'ls pecats d'altri ens hagin dut an això.

¡ Va ! Passem, passem. El tren francès ens espera. En marxa. Tothom s'hi acomoda, disposant-se a dormir.

Peró veu's-aqui que en el cel es noten lluissors de lluna. I som uns quants que ja'ns veiem perdut el dormir. Fins ara hem anat per Catalunya sense poder-la veure. Doncs ja que encara som a Catalunya, — i cabalment en un troç anyorat de Catalunya, — aprofitem la claror argentada que l'illumina per a somniar una estona. Ademés, n'anem tan lluny, que cal aprofitar el temps que'ns resta d'estar-hi. Aviat la serralada de les Alberes, el veritable límit de la veritable Catalunya, ens haurà d'obrir pas. I veus-aquí, com, ficant-s'hi l'imaginació, ens sembla que aquelles montanyes catalanes son un braç de la Patria que en hora de repós, s'allarga per damunt de tots els obstacles, com si, adhuc en somnis, sentis el nostre caminar i volgués retenir-lo encara uns moments.

Peró el tren corre en la tenebra. ¡ Ala, ala, ala ! I el braç immens s'obre tot d'una. ¿ Ja no és Catalunya això que travessem ? Encare, encare, sóm d'una mateixa sang amb les gents de per aquí. Encara son germanes nostres aquestes terres... I, amb en Matheu parlem d'aquell imperi catalá que iniciaren els nostres primers reis i la resurreció del qual cantava en Maragall en la seva « Glosa ».

¡ Amunt, amunt, que encara som a casa ! Cap a la dreta és la Provença, cap

a l'esquerra el Llengadoc. ¿No és historia nostra la d'aquests dos troços de la França? ¿No va náixer a Montpeller el nostre rei en Jaume? No va morir a la plana de Muret el nostre rei en Pere el Católic... ¡ Amunt, amunt !...

II

La critique d'art

(Le Figaro)

Maintes fois nous avions déjà eu, à Paris, l'occasion d'entendre d'illustres compagnies chorales. Chœurs anglais, hollandais, allemands ou russes, chœurs de théâtre ou de concert nous avaient charmés par une supériorité d'exécution, de quoi jusqu'ici il n'a été donné aux ensembles français les plus réputés de n'approcher que de très loin. Mais ces auditions diverses ne nous enlevaient pas l'espoir d'arriver quelque jour à égaler — ou presque — tel de ces groupes d'artistes qu'il nous était donné d'entendre. Aussi bien n'en était-il aucun qui réunit en soi tous les mérites. Tel se distinguait par la qualité des voix. Tel autre par la verve et la précision de l'ensemble. Tel autre encore par le nombre imposant de chanteurs exercés, réunis sous la direction du chef.

C'en était bien assez d'ailleurs pour imposer, bon gré mal gré, une comparaison un peu humiliante pour l'amour-propre national. Mais avant-hier, voici que l'*Orfeó Catalá* est venu donner son premier concert. Il faut bien confesser que jamais nous n'avions rien entendu qui approchât de cet extraordinaire ensemble. Les deux cent soixante choristes de Barcelone laissent bien loin derrière eux les sociétés les plus réputées de ces pays du Nord où l'art choral est particulièrement en honneur. Et pour ce qui regarde la France, qui pourrait seulement concevoir la pensée que l'organisation d'un tel chœur soit jamais chez nous possible ?

Trop de choses, en vérité, nous l'interdisent. L'*Orfeó Catalá*, ainsi que toutes les grandes sociétés chorales de l'étranger, n'est pas un ensemble de professionnels. Pour amener de simples amateurs, choisis avec discernement, a un tel degré d'habileté et de talent, un long effort, prolongé pendant des années, est indispensable. Et chez nous, trop de causes de division, politiques ou autres, ne permettent nulle part un effort, volontaire en commun, de quelque durée. Voici vingt-trois ans que M. Lluis Millet fondait, à Barcelone, l'*Orfeó Catalá*. Il ne réunissait alors que vingt-huit exécutants. Ce modeste ensemble est aujourd'hui décuplé et les ambitions de la Société comme ses possibilités artistiques se sont singulièrement accrues. Cependant, le même chef préside à l'éducation et à la culture musicale de ses membres.

Sans une tradition aussi rigoureusement suivie, sans une unité d'inspiration aussi parfaite, un résultat pareil ne saurait être atteint.

Ce résultat est simplement admirable. Autant qu'on en puisse juger pour un si considérable groupement, la qualité des voix — pour les hommes — ne semble pas extraordinaire, cependant. Mais quelle fraîcheur de timbre, quelle pureté, quelle justesse. Il faut à ces chanteurs une technique surprenante pour réaliser avec une perfection aussi absolue les effets de douceur incomparable où ils excellent. Et il n'est pas moins merveilleux d'entendre l'harmonieuse fusion de tant de voix, l'équilibre surprenant des sonorités, l'égalité parfaite de tous les registres de ce vaste clavier, docile à l'impulsion du chef comme le serait celui d'un orgue sous les doigts d'un virtuose habile.

Il est naturel qu'un ensemble prodigieux ait encouragé d'excellents compositeurs à écrire pour lui de grandes œuvres. Le programme comprenait trois de ces compositions qui n'ont, comme on le pense bien, qu'un très lointain rapport avec les chœurs destinés, chez nous, aux orphéons.

La légende de Pedrell, *Don Joan i don Ramon* et la *Mort de l'enfant de chœur*, d'un musicien catalan moderne, Nicolau, ont paru d'un très beau sentiment expressif et d'une facture aussi variée que peut le comporter un genre forcément borné en ses effets.

De délicieuses chansons populaires catalanes formaient la première partie du programme. Très variées, très originales, ces petites pièces, harmonisées avec une fantaisie charmante, ont obtenu le succès le plus vif. Et après un *Ave Verum* de Saint-Saëns, d'une ligne mélodique, souple et fluide, et d'une admirable pureté d'écriture, la soirée s'est achevée triomphante par l'exécution de quelques œuvres, religieuses ou profanes, du seizième siècle.

Le *Credo* de la *Messe du pape Marcel* de Palestrina terminait cette série de belles œuvres. J'aime mieux dire tout de suite, puisque l'occasion m'en est donnée, que je n'ai pas pour Palestrina autant d'admiration — ni si exclusive — qu'on a accoutumé de lui témoigner. C'est un grand maître, assurément, mais d'un académisme un peu froid. Dans l'admirable pléiade des maîtres de son temps, plusieurs autres ont mes préférences. Mais i n'importe. M. Lluis Millet donna de ce morceau une interprétation si belle, si grande, si magnifiquement ordonnée, qu'il ne semblait pas qu'on l'eût, jusqu'ici, véritablement entendu. Une pareille réalisation est, en vérité, d'un très grand artiste.

❖

Le succès du deuxième et dernier concert de l'*Orfeó Català*, donné au Trocadéro, ne fut pas moins triomphal que celui qui avait accueilli la première audition de cette admirable compagnie d'artistes. Il suffirait donc de répéter, en l'honneur de M. Lluis Millet et des chanteurs qu'il dirige avec une foi artistique si ardente, les éloges qui demeurent bien en deçà de leur

mérite. Cependant la composition du programme de ce second concert, du moins, peut justifier quelques remarques.

L'art catalan, en ce qu'il a de plus original, y était représenté par un choix de nouvelles chansons populaires dont la verve ingénieuse, la grâce et le sentiment plaisant ou tendre ne le cèdent en rien à celles qui furent applaudies l'autre jour. Un délicieux intermède instrumental faisait suite à cette première partie. Car un orchestre populaire, la *Cobla de Peralada*, nous fit entendre quelques airs de danse d'une saveur singulièrement caractéristique.

Par la sonorité tout d'abord. Le timbre agreste et nasillard des petits et grands hautbois, chargés de sonner le thème des chansons, s'y marie bien d'une façon divertissante aux agiles fioritures de la petite flûte comme au bourdonnement d'un tambourin obstiné. Mais plus caractéristique encore semblent les thèmes que colore cette instrumentation pittoresque et rustique. L'originalité et la vigueur du rythme, la souplesse onduleuse de la ligne mélodique, l'intensité du sentiment expressif, la musicalité pour tout dire, y sont tout à fait remarquables.

Deux grandes œuvres chorales, entièrement étrangères à la Catalogne, terminaient le concert, et la première, de composition, je crois, assez récente, avait ici le mérite de la nouveauté. C'était un grand *Hymne* de Richard Strauss, écrit pour seize voix en deux chœurs. Il faut bien dire que l'audition de cet ouvrage causa une déception presque générale. L'inspiration en est tout à fait ordinaire et l'écriture chorale, compliquée à l'excès, manque des qualités les plus essentielles à ce genre. Si travaillée qu'elle soit, si ingénieuse qu'assurément elle doive se révéler à la lecture, cette composition paraît, à l'audition, d'effet médiocre. Qu'un maître de la valeur de R. Strauss et si merveilleusement expert aux combinaisons de l'orchestre n'ait su que si mal tirer parti des voix, c'est chose assez étrange. Il serait bien curieux, si l'on était de loisir, d'en déduire les raisons par le détail.

Mais l'exécution de cet ouvrage, franchement manqué mais de difficulté singulièrement ardue, ne fait pas à l'*Orfeó Català* un médiocre honneur. Celle du motet de Bach, *Chantez au Seigneur un cantique nouveau*, qui suivait immédiatement, ne fut pas moins parfaite. Et là, du moins, la solide beauté de la musique répondait au talent des exécutants et légitimait leur noble effort.

Henri Quittard.

Un ou de renyines

Qui vol que li digui 'l conte del *Ou de renyines*, qu'aixequí 'l dit !

Una vegada hi havia un home malcarat, pelut de celles, que 's nomenava Bartomeu. La gent del seu poble, ambe tot y això de ser gent de bé y molt cotada, li havien tret un sobrenom y li deyen : « Menja-poch ».

Vivia tot solet ambe la seua esposa que 's deya Treseta.

Aquesta era seca y escanyolida lo mateix com una arengada, amb uns ulls verdosenchs sempre enribetats de vermell.

En comptes de fills que jamay n'havien tingut cap, marit y muller feyen la vida a tota una armada de pel y pluma : bous, vaques, gallines, coloms, oques, piochs, y fins à una mitja dotzena de tocinos, sense comptar unes dos cents besties de llana.

I ja 's pot creure que 'n Bartomeu y la Treseta no eren pagesos de perquí-perquí, de poch més o menos, sinó pagesos de cap d'ala, ambe tan bon conreu com lo de sos camps y riques pastures com les de sa montanya.

Mes si eren gent granada amb aquell gran bé de Deu, no se 'n hauria de treure conseqüencia que siguessen d'aquells que solen estacar el goç ambe llangonissa, ay no, fillets !

Ell se pot dir que treballava de nits y dies, y la cosa no ha de semblar estrany amb un sol mosso que ja 'n tenia prou de feynes amb el bestiar de llana.

Ella, sense cap bocinet de criada, havia de 's cuydar de tot lo de casa.

D'un cap de l'any al altre espetegaven fins a hi perdre l'alé, y may, lo que 's diu may, ningú els havia vist a l'hivern espetarrellats al sol ni a l'estiu a pendre la fresca, com ho solien fer de cent en coranta els altres pagesos per tan qu'estiguessen atreballats ambe la feyna de defora.

— Se menjen l'ollada freda, — deyen els uns ;

— El sagí qu' hi fica la Treseta prou que 's pot amagar dejus una fulla de givert, — contestaven els altres ;

— Y la sal que no 'ls hi deu fer venir secada a la gargamella!

— S'ha de creure qu'aquella dona va a 's la fer pesar cada dia a ca 'l apoticari !

— Han de morir ambe la boca oberta, — concluhien totes juntes aquelles males llengues dels vehins.

Amb alló de males llengues s'ha de pensar que ni ací ni allí, ni dins el poble mes caritatiu, la mena no se 'n perdrá ni are ni may.

De quant en quant a la nit, després de tancades les finestres y barrellada la porta del carrer, se 'n venien en Bartomeu y la Treseta, de puntetes, a la cambra, amb un pobre llum de gresol. Y l'home alsava dos o tres rajoles y ambe forsa delicadura, hi posava algunes pesses d'or en el topí de ferro escohetat colgat dintre del clot.

— Aspia, — feya ell, — aspia, Treseta, que 'l topí está gayrebé curull.

Y la dona, allavores, esclofia una rialla de satisfacció. Y a tots dos als hi espurnejaven els ulls, y 'l llur cor s'obria de bat a bat en aquella tebior del clot y quedaven envolquellats en la suau alenada que 'ls hi semblava que 's n'escapés. No hi pare o mare que miri ambe mes amor y tendror a son fill, de qu'ells hi posaven per tot alló del topí escohetat.

Y aixó fa que llur vida, desde trente anys de matrimoni, passava sense soroll ni cap mena de renyines. Ay sí que ja ho diu bé un moralista de la banda de Fransa que « l'interés serveix de lligam entre 'ls richs tan o més que les penes entre 'ls desgraciats. »

Mes afegeix el mateix aquesta paraula que « les virtuts van a 's perdre a l'interés com els rius a la mar. »

Una nit que per la seua festa d'en Bartomeu, la Treseta havia apariat pel sopar una pannada de rostes de ventresca, que gayrebé li feyen freytura, veusaquí qu'en la mateixa estona que s'assenten a taula, li sembla a la Treseta qu'a la porta s'ou una veu d'home, y ella que s'esclama com el qu'hagués rebut una forta sotragada :

— Ay ! no 's pot may tenir un sol moment d'alegria sense destorb.

— Potser en Joan de Fransa que xiula !

— No estich sorda, y 't dich qu'hi ha un home a la porta... Té, escolta, mira que toca la cadaula.

— Amaga les rostes, — contesta 'n Bartomeu ; y agafant les mordaxes y alsant la veu :

— Qui es aquí ? Que voleu a n'aquestes hores ?

La Treseta prou que les desa de valent les rostes qu' hi ha tan de temps que n'ha tastat ni vist la cara d'una. Veyam, del cas que sigués un parent de lluny, se li 'n tindria de donar !

— Ave Maria puríssima ! s'esclama 'l foraster, mentres se 'n entra dins la cuyna amb el fato darrera l'esquena.

— Deu els guard ! — s'atreveix a afegir després d'una estona de ningú badar la boca, y no 's donant compte clar de lo que passa, mes sentint pesar sobre son cap l'agombolament d'una desgracia.

Pobre foraster ! pobre captayre ! Encare qu'estigui plena de pols de la carretera la seua barba blanca amb el seu vestit de pellingots y pedasos, ja 's veu amb el seu ayre y 'ls seus ulls franchs y blavenchs com un estany tranquil, que no es un perdut y, aixís com els demés homes se campen la vida, qui d'una manera, qui d'una altra, ell la busca a la font dels cors caritatius. Ja 's veu que, com es manxol, no 's pot guanyar la trista videta.

— Y bé, que voleu, l'home ? — li fa l'amo amb una cara d'alló mes surrut.

Y abans que 'l pobret haji pogut contestar :

— No hi ha res per vos avuy, ohiu !... No descuydeu de tancar la porta... No hi ha res per vos avuy, — va repetint la Treseta, tot li xiuletejant les paraules en la gargamella.

Mes el pobre captayre no 's cuyta de se 'n anar, y ganes que no 'n té. En comptes de pendre despedida, ell somrient qu'ambe dos passos s'atansa del llarer :

— Senyora, no s'enfadi, que de rostes no li 'n demanaré ni una ni cap.

— Qui vos ha dit que son rostes ?

— Caram, la flayra qu'embalma tota la cuyna.

Y amb els ulls arrufats y la veu enrabiada :

— Vos he dit que tanqueu la porta.

— Senyora, no s'enfadi de tal manera y no fassi crits, que la gen del vehinat se pensarien qui sab que passa.

— La cosa va massa forta! Are a casa meua no seré mestressa de dir lo que 'm plau?... Desvergonyit! pollos!

— Pel amor de Deu, fassin-mé 'l favor vostés de 'm deixar jaure a nit en el paller, qu'estich massa cansat per tirar camí mes endevant!

— Ba, ba, — fa la Treseta.

— Per que no mori de fam, me caldria encare un bocinet de pa.

— Huix! Com ho teniu aviat prest! Qui may ho hagués cregut qu'haguessem d'hostejar tots els vagorosos y roda-soques?

Allavores, trafeguejat per la pena que 'l punyia, el pobret engega un cop d'ull de pietat sus del pagés que li sembla a n'aquest lo mateix com un llucet enmitg d'unes boyres de tristor.

Un y altre resclosos com un caragol dins la seua closca, enfadats per lo molt qu'havien perdut temps y lo qu'haurien de perdre encare, ells que 's resignen a li engegar una llesqueta de pa y li dir per se 'l treure de devant:

— Aquí, a ma esquerra, hi ha el paller; aneuhi a jaure desseguit.

Mes se cuyta d'afegir aquella dolenta llenguda de la Treseta:

— Bartomeu, escorcolla l'home... que no acati foch per la palliça... Amb alló de roda-soques, ni ha ni la cara d'un que sigui bo per se guanyar les queixalades; més per lo qu 'es de maldats!...

Aixis com les flors qu'axafades exhalen perfum mes viu:

— Deu als hi pagui! — s'esclama 'l pobret amb un mitg-somriure.

Mes ells queden muts com barbs.

Allavores allargant la ma y l'obrint, als hi diu:

— Me volguessen fer vostés el gran favor d'acceptar aqueix óu qu'are mateix vé de 'm donar una dona y que 'ls hi ofereixi jo pel molt agrahit qu'estich!

Y mentres se va allunyant, als dos pagesos, amb els ulls escarquillats, que 's cuyten de mirar l'ou y 'l girar y regirar.

Aquest ou té mateixa forma y envolum com els ous ordinaris, sinó que la closca es meytat blanca y meytat verdosenca.

— Es un ou de gallina, — fa l'home que talaya la part blanca.

— Es un ou de tirona, — contesta la Treseta que contempla la part verdosenca.

— Es un ou de gallina, te dich.

— Es un ou de tirona.

— Ja m'hi conech.

— Y que 't penses que tinch pega als ulls? N'estich segura que m'hi conech tan com poguis fer tu.

— Jo 't dich que t'enganyes.

— Jo 't dich que no... Bé n'ets de toçut! Un ou de gallina no es verdosench com aquest.

— Ui! Un ou de tirona s'ha de veure que no será may tan blanch com ell!

— Es un ou de tirona... Y de cap de les maneres no 'm treuras de lo que dich.

— Mira que si m'empipes, are mateix te trenqui els morros amb un cop de puny!

— No sé com t'ha fet Deu que siguis d'aquesta manera... quines coses de dir!... Té, aspia bé, home...

Y sote 'l nas d'en Bartomeu, amb un gest enfurismat, estira la ma que té l'ou.

Ell, creyent que 's li engega un cop de puny, amb un gran revés fa desviar el bras de la Treseta, que d'una tal sotragada li cau l'ou pel sol, axafat.

El ca d'atura, qu'ajagut sus del pas de la porta un hom hagués dit qu'esperava la fí d'aquell entremés, fa un salt y ambe dos llepades ho ha tot netejat.

— Per la teua toçuderia un ou tan guapo esta perdut... N'hi hauria per...

— Quina una me 'n retreues?... Que no ho sabs que tota la culpa es de tu?...

— Quin menester hi havia sostindre qu'era un ou de tirona? Quin menester? — esclata l'home amb uns crits que retrunyen.

— Sí, sí, era un ou de tirona; — contesta la Treseta amb uns xisclets que fan pou.

— Un ou de gallina.

— No 'n treuras rés : quan dich una cosa, ha d'esser això y no més.

— Me la pagarás, motllo de fer caretes !

— Y tu també, cap de marrá !

— Mal profit te fassi lo que menges !

— Arri, malaguanyada que som per tu ! bé massa qu'ho vetj !

Creyeu-ho com si nó: després de tres quarts d'hora de rellotge de contrastar de tal manera per primer cop de llur vida de matrimoni, com la Treseta li engega un fastich d'alló mes esgarrifós, en Bartomeu, esgroguehit de rabia y sentint per totes les seues venes trontollar una onada d'indignació, amb uns ulls lo mateix com brases, l'agafa pel bras per l'estussar. Fa uns esbufechs com un brau desvariat, ja que no se 'n pot avenir que la dona se li quadri aixís.

Prou, prou que l'hagués escanyada si no s'haguessen acostat alguns pagesos pels deseparar.

Els dos dimoniots, plena d'escuma la boca y fent carrisquejar les dents, se 'ls hi caragolen pels brassos y cames com siguessen serps, y els vehins no tenen mes remey sinó que 'ls embenar permor que quedin quiets.

Al cap y a la fí, la Treseta y 'l seu home ne sallen de la brega senyalats y ambe la care plena de sgarranxades.

Van passant dies y setmanes.

A poch a poch, amb tot y sentir fredat a la primeria, algunes vegades marit y muller somien que tenen unes gallines ambe plumes y potes de plata que ponen ous d'or a raguitzell, y això fa que 's va descuydant l'ou meytat blanch y meytat verdosench.

A poch a poch, de llur memoria se va esborrant tot alló de la brega.

A poch a poch als hi torna fer de lligam la satisfacció de replegar diners y contemplar el topí escohetat.

L'any després, dia per dia, com se tornen apuntar de cap y de nou per anar a regirar l'herba del redall, mireu aquí que la Treseta, amb uns ayres de sopis-dormis, li diu a n' el seu home :

— Al menos enguany no estarem enfadats amb aquell bocabadat de l'any passat. Te 'n recordes del pobre que, tal dia com avuy, ens va donar un ou de tirona ?

— Un ou de gallina, s'ha de dir mes aviat.

— Ja sé lo que dich, home : el pobre que 'ns va donar un ou de tirona ?

— Encare hi tornes a barrinar en lo mateix? Ambe tot un any de reflectir me sembla que t'ho haguesses pogut ficar en la closca que l'ou era de gallina !

— Ho sabs lo que 'n vas treure de ser tan toçut ?

— Mes si era un ou de gallina ! Al cap y a la fí ja está dit, y prou.

— Encare qu'haguesses de 'm trucar lo mateix com l'any passat, fins al darrer badall no me 'n cansaré de sostindre que l'ou era de tirona.

No ha acabat de parlar que 'l seu home, amb una plantofada, li trenca quatre dents y li fa veure les estelles.

Mentres l'empunyega per li deixar l'esquena mes planera qu'una llosa, ella, la pobra Treseta, tota estarrufada y com si li furguessen el fetge amb un ganivet oscat, fa un guinyolar tan espantós que les dones del vehinat n'estan estabornides.

❖

— La justicia ja 'ls hi buscará les puces, — va repetint tothom, quan la gent d'armeria els fa compareixer devant del jutge.

Y als hi diu aquest amb un posat d'alló mes solemne :

— Tu, Bartomeu, com se 'n ha mancat de prim que no li adobesses la pell com la d'un tabal a la teua esposa, mira que no viurás gayre del cas que no cambiis... Les coses, ho diu la lley que s'han de pendre ambe mes calma... A tots dos per vos fer, recordar d'alló que 's diu que « les renyines no durarien mica ni gés si la culpa no fos sinó d'un costat », vos condemni a dos setmanes de presó.

❖

D'aquell dia ensá la llur masada sempre se va arruinant y cayent en racises. En Bartomeu que com la Treseta fins allavores havia viscut sense s'adonar si el mon anava de dret o de garrell, are si que rés pus li fa alegria.

Tan a l'un com a l'altra, la vergonya de passar pels carrers del poble que 'ls bescanta els aclapara lo mateix com el pensar a n'el topí escohetat que 's va disminuint fins a qu'al cap d'uns cinch o sis anys no hi quedi ni una lluisa.

Y quan arribi el dia que, per que poguin continuar de viure, se 'ls hi fa vendre tot el bé pel tribunal, una dona del poble diu a la seua vehina :

— Valenta cosa han guanyat en Bartomeu y la Treseta amb un ou de gallina !

— No, — contesta l'altra, — no, que l'ou era de tirona.

— Vos equivoqueu, — fa allavores el pobre captayre que, passant perquí, sent la conversa, — vos equivoqueu : era un ou de renyines.

Mossen J. Blazy.

JUNY

A 'l senyor Doctor Lutrand.

O Juny, que donas flors mès qu'al maig oloroses,
Que dus ab sol rient fruytes ja saboroses,
Dels joves com dels vells mereixes bè l'amor.
Siguis per tots senyal d'abundosa tardor !

Maig, ab fresques colors, ab toyes ufanoses,
Diu soviny trahiduria, i da tardes ploroses ;
Ab ton cel sens núvols confia al llaurador ;
Tos dies se fan llarchs, lo bé s' posa millor.

Valgue Deu que passin la joventut florida
Nostres fills, i mostrin com tu ben acumplida
La promesa que bróte en llurs valents vint anys !

Que vagin lo cap dret, obrant sempre ab molta gracia,
Se reservant ardor, forsas, ab abundancia,
Per acudir com s' deu à patrios afanys !

Evol, los 25 de juny. J. Borateu.

Oda Sàfica

Traduït de Ronsard.

Senyora, tos ulls dolçament m'han occís.
Tantost me tocà de l'esguard teu l'encís,
m'he tornat tant ert com el penyal maçiç ;
i tinc pel grisenc !

¡ Tant felicet qu'era al temps primaverenc,
al verí no havent tastat paradisenc
de l'Amor ! Llavors, ni consirós, ni enclenc,
car de tot llaç solt,

vivía, a ningú servint ni poc ni molt,
i fent mon voler, com mana rei resolt.
¡ Més ai ! Per mai pus la ventura m'has tolt,
Amor malvolgut.

¿ Perquè dins mon ser com amo t'has segut ?
Día i nit sospiro, el pit tot somogut ;
la sang dins del cos se 'm gela; i decaigut
ja mon cor està.

Amb afanys no més me solc desconortâ.
Se conformen seny i raó al malestâ.
Prô ma vida greu no 's pot pus comportâ.
Més val ésser mort.

Busquem sus la riba estigia una altra sort.
Deixar-ho tot, llum i amor, no 'm fara ré ;
més amb goig, com ja, trist de mi ! n'estic sord
la vista perdré.

Pau Berga.

CARLES DE TOURTOULON

1836-1913

Mes el dol punyent d'en Tourtoulon fou un xich distret ab les festes internacionals centenaries del Petrarca qu'a Avignoun se celebraren l'any 1874 y qu'obriren una nova via d'activitat y de gran fraternitat fent naixer *la idea llatina* per aplegar als pobles de raça llatina com fán els slaus y els germans ab los llurs germanisme y slavisme. Y ell qu'havia llaçat Provença ab Catalunya ab l'Albert de Quintana y en Berluc-Perussis portaren el moviment llatí atraient Italia en la persona d'en Conti, de la Academia Crusca y del Embaxador d'Italia. L'idea llatina 'l preocupa sempre, fins en lo seu reculliment d'Aïs, y la seva derrera comunicació feta a l'Academia (1907) fou sobre l'idea llatina (1).

El Félibrige anava grandint y estenentse y s'imposava la reconstitució del meteix creanse les mantenences. Tourtoulon, félibre majoral, ab *la Cigala de Valergo*, ab lo allevors Comte de Villeneuve contribuiren a la formació de les mantenences y « els estatuts del *félibrige* foren votats el 21 de maig de 1876 à Avinyó en la sala dels Templaris essent elaborats, redactats per En Mistral, lo Baró de Tourtoulon y lo Marqués de Villeneuve » diu á la pagina 73, la *Histoire du Félibrige*, par Gaston Jourdanne. (Roumanille, editor, Avignon) y a la 297 : « la redacció dels « estatuts del félibrige apartany exclusivament à Villeneuve que « la discutí ab En Mistral, Tourtoulon, Jourdanne y Quintana ». L'autor sabrá el perqué d'aquestes dues parrafades tan opostes.

Tourtoulon tenia com divisa :

Tant nau que pode
(tant alt com puch)

(1) Paul Marieton. *L'idée latine*. Charles de Tourtoulon. (Extrait de *Lyon-Revue*). Lyon, A. Waltener et Cie, 1883, 25 pàgines.

Y per armes : una tórtora ab les ales esteses. Fou elegit primer sindic de la mantenença del Llenguadoc. Mes lo seu nombrament com lo d'en Berluc-Perussis provocá protestes per lo seu bagatge francés y poch lienguadociá, mes ell estampá « *Discours pronunciat dins l'assemblada generala de la mantenença ténguda á Mountpelié*, 1876, Aubin, Aix, 8 págines ; *Brindo pourtat dins la grande assemblada dou félibrige* dou 21 mai 1876. Hamelin, 1876. Montpelié, 8 págines, y publicá lo sonet *La Louseta*, dedicat à Mme L. X. de Ricard, 1878. Baldy, Nimes, 4 págines. Berluc-Perusis, fou qui en l'Academia d'Aix introdui el *bilingue* y à Toulouso, Montpelié, Avignoun, Marsiho, a Aïs sempre les obres s'estampan ab la traducció francesa al enfront ó al peu.

Lo senyor de Tourtoulon res tocaba que no li dongues vida y lo engrandis, era un gran iniciador y director. Aquella idea llatina tenia temps per caminar soleta, baix la protecció dels tres promotors de les festes llatines de Montpellier : nostre Albert de Quintana, Tourtoulon y Mistral. En aquest aplech foren llorejats los Cants del llati essent lo primer premi per el poeta rumá En Vasili Alecsandri, lo segon pel catalá en F. Matheu y Fornells y lo terç per En Mistral. Quintana també escriguè un cant del llatí que fou musicat per l'eximi tortosi En Felip Pedrell y que se cantá al passeig del Peyrou de Montpellier.

La Société historique et généalogique de France que travallava feia temps en silenci comença la publicació del seu Bulleti que de 1879 à 1884 dirigí Tourtoulon ; precisament coincidí aquesta publicació ab la fundació del *félibrige de Paris* — degut als perserverants trevalls den Maurici Faure y el seu primer president En Tourtoulon, — com sucesor d'aquella societat fundada pels literats y pels artistes dels mitjorn : per no perdrer l'accent, y barejada : *La Cigale*, en remembrança del insecte qu'el sol fá cantar (1).

Tot era progés, joia, triomf per l'erudit Baró, ell atreia els esguarts dels seus compatriotes fentse remarcar pel sentit practich y real dels seus amors y fundacions, mes una nova

(1) *La Cigale* convivia à Paris ab la *Sartanie* dels auvernyants, *la Pomme* dels normands, *la Société de l'Est* dels francs-comptesos, *la Société Celtique* dels bretons presidida per en Renan.

variant de vida vingué a sorprendre 'l : la Vida politica (1). Era la questió d'aquelles terres ont la historia antiga té tant de contarnos, ont s'admiren els fets heroichs, l'etern guerrejar que tantes vides ha esmerçat y ahont els camps, com carners immensos son plantats de rosers per embaumar l'ambent y honorar les despulles humanes que devall ells reposen, si els vius los hi dexen y les rodes dels canons, dels carros ab llur soroll, les potades dels caballs y els forats fets en la terra pels progectils, no destorben llur eterna tranquilitat : l'Orient. Exa lluita de creenses y de raça. Feta la pau entre Rusia y Turquia, signat lo tractat de Sant Stefano, lo president de la Cambra de diputats de França : En Gambetta acaroná l'idea d'enviar una missió, embaixada als Balkans, als principats novament creats y propossá pel delicat cárrech de president al senyor Baró. L'idea era bona y senzilla mes els entrabanchs de la politica no la dexaren surar; la llevor sembrada que semblava tenia de grillar, creixer y donar fruit per les malvestats politiques s'asecá y no pogué crearse lo Seti de Confiansa, ab que volien enlairar la coneguda personalitat d'En Tourtoulon.

Lo travall continuu del infadigable organitzador, del escorcollador pacient dels pergamins dels arxius, del escriptor correcte, d'elegant y brillant estil, les penes y desenganys havian entristit lo seu cor, no passan endebades per la seva naturalessa y un dia perdé l'agudessa y el camp visual del ull esquerre per lo desprendiment de la retina (1880). Nova qu'als seus amichs los feu dir que si no era cech poch li mancava : al veurer que sols signava les endreceses privades y publiques dactilografiades y l'interrupció de les relacions epistolars. Mes lo repos ocular, com consecuent tractament de la malaltia, feia trevallar y rumiar al seu cervell d'home actiu, en la solitut y en la foscor, tenint present qu' ell havia contribuit á que la fraternitat intelectual dels pobles llatins no fós un somni, desseguida que pogué fer trevallar els seus ulls estatuí una nova creansa seva la *Revue du monde latin* quin primer numero sorti pel públich el 15 de setembre de 1883. La dirigi

(1) Tourtoulon rebutjá els repetits oferiments que se li feren perqué fos candidat en les lluites politiques, sols un colp, que no obtingué exit, aceptá ; fou quan aparegué a càn Dentu de Paris, lo follet : *Le tiers parti*, de qu'en parlaren els diaris y quin autor se sospita fondadament era lo Baró de Tourtoulon.

personalment un parell d'anys, encarregantse de la secció politica y diplomática, signant unes voltes ab son propi nom, les mès ab variats pseudonims y altres anonims articles com : *Les droils et les revendications de la Catalogne. Le Patriarcat œcuménique et l'Exarchat bulgare, le Patriarcat œcuménique de Constantinople, les Bulgares et la future Bulgarie* y altres com *Les trahisons diplomatiques : la question roumaine,* tant fort que fou causa de la destitució del Ministre de França à Bucarest, y al autor el decidiren a sols ocuparse de les questions orientals (1).

En la Revue se publicaven trevalls en defensa d'Espanya, p. e. quan Bismark volguè pendrer les Carolines, y ens acompanyaven en els dolors : quan els terratremols d'Andalusia. Altres tenien mes relació ab Catalunya : per enaltir la memoria del Mestre Milá y Fontanals ; *Mossen Jacinto Verdaguer,* per Charles de Tourtoulon, (tiratje a part, Paris 1888) s'en ocupa principalment de l'*Atlantida* y fà conexer la diferença entre 'ls mantanedors dels Jochs florals de Barcelona ab els de Toulouse, qu' equival à membre de l'Academie des Jeux floraux.

En la *Revue du Monde latin* escrigueren S. M. la Regina de Rumania : Carmen Sylva y altres escriptors rumans, portuguesos, brasilenys, catalans, americans, castellans y meresquè consideració y respecte, com revista francesa y mondial, per lo encertat de les seves opinions.

Heraldista, critich, jurista, historiare, filolech, antropologista era un entusiaste trevallant de tot cor. Quan les crisis cardiaques y les menaces d'orbesa no l'abandonaven aná dexant les direccions del Bulletí de Heráldica, de la Revista del Món llati, la Cigala de Majoral, la mantenença y sindicat del Llanguedoch (essent remplassat per Joan Laurés), se retirá al camp y ab l'auxili del seu secretari volia trevallar per la segona memoria sobres el limit de la *llenga d'Oc,* cercar notes per una historía de la França del Mitjorn. La premsa politica havia anunciat ja : *el estudi sobres els desòrdrens religiosos del s. XVII,* mes l'autor hi renunciá tement qu' la neutralitat y l'imparcialitat els seus únichs desitjos fossin

(1) *La Revue* cambiá de nom, intitulantse : *Le monde latin et le monde slave* dexant per un any de dirigirla ; despres torná a portar lo titol primitiu y novament torná à encarregarse de la Direcció.

falsejades y explotades les seves intencions pels partits politichs.

Tourtoulon y Menendez Pelayo feren part com mantenedors del consistori dels jochs florals, del any 1888. Com aquest any, el de l'exposició universal, hi havia interés en que fós Regina de la festa S. M. Dona Maria Cristina d'Absburg-Lorena, Comtessa de Barcelona, hi haguè une excisió, celebrantse uns desidents apel-lats del *Primer diumenge de Maig*, y perllongantse els altres fins que la Cort fós à Barcelona. Tourtoulon empregué viatge per esserhi present al acte emperó un atach cardiach l'obligà a quedar à Cette, tenint de retornar a sa llar y d'excusarse ab los companys de consistori. Lo seu amich y ex-secretari En Joan Barros, per compte propi escrigué en un diari una nota en que se feian insinuacions desagradoses y desfonamentades, atribuint l'ausencia del mantenador llanguedociá à la politica interior, d'Espanya, (la seva bona amistat ab En V. Almirall). Lo que fou desautorissat per En Tourtoulon. *La Ilustració Catalana* publicá un article biografich ab « beaucoup trop d'éloges », *un catalanista al estranjer*, que signava lo citat senyor Barros.

Lo que se deia aleshores insinuacions desagradoses, etc. potser ho foren d'altre ordre perqué en aquest any comensa à preparar un assumpte molt enutjós que li havia de fer passar amargues estones, minvar l'afecte y la consideració de qualques amichs catalans y castellans, que l'obligá à viurer à Madrid per molts messos y fins a atrapar una seria malaltia: la difteria per afegirse a les de cor y de la vista que ja tenia, complicantles. Tingué de fer impremptar una memoria in 4° d' unes 80 pàgines, — que no es possà en el comerç, — fentse solsament present à certes persones que debien conexerla per atenyer lo fi que se proposava l'autor.

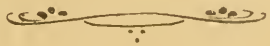
Veihent que no avensava com ell y els seus patrocinats volien publicá: *Baron de Tourtoulon. Una herencia en Cuba. Historia administrativa*, 1900, Madrid. Sucesora de Minuesa de los Rios, calle de Miguel Servet, 11, 1 pta 50, 104 pàgines. — En l'apendix diu: « Una alta personalitat espanyola de les que tenien dret « a enterarse primerament de la publicació del pressent follet, « s'es servida escriurer al autor, dihentli: « No tinch d'amagar « à vosté que les locucions inúltiment dures y les menaces contin- « gudes en el follet, han de produir en el anim d'..... el mateix « mal efecte qu'han produit en el meu; es à dir, del tot contrari « al que sens dubte vosté s'havia propost al escriure-el. »

Aquest intim del autor no hi anava molt errat y per mes qu'ell es defensi les espressions dures hi son y com lo llibre esta escrit en castellá tot es per Espanya, y el autor es *el apoderat general* de trenta dos subdits francesos, quins nóms signen l'instancia, y de vintytres que son ciutadans Nort-Américans.

Pochs trevalls en castellá conexem del escriptor llanguedociá, emperó dat el istil ab que se presenta, nos sembla una traducció feta per un advocat espanyol ò escrit tot per tal persona y signat per En Tourtoulon. Tant en aquest llibret, com en aquest altre : — Ch. de Tourtoulon. L'AFFAIRE LAPORTE. — *Mœurs administratives espagnoles et françaises.* 1903. A. Pédone, Librairie de la Cour d'Appel et de l'Ordre des avocats, 13, rue Soufflot, Paris. 5 francs. 297 pages. — lo senyor Baró de Tourtoulon no entorna son nóm ab el de les ordres espanyoles y franceses que possei ni el de les Academies a que apertany, com si s'avergonyís de qu' hi figurin en un libel. No farem crítica, mes portant lo seu nóm y poguentse adquirir avuy dia pels preus dits debem citarlos entremitj de la seva producció, tant mes quant lo libel frances porta l'endreça : *A la Loyale Nation espagnole. Ces pages sont dédiées par un admirateur fervent, par un ami dévoué ;* y hi hagi capitols com el seté « Où l'administration française s'africanise. » y el vuité « ou l'administration espagnole s'europeise » ont se llegeix : « Lorsqu'on a eu l'ennui d'être en contact « avec les agents, souvent rogues et parfois obtus, de l'admi- « nistration française on est heureusement impressionné par « l'affabilité, la distinction d'esprit, la finesse de jugement de la « plupart des hommes politiques et des administrateurs espa- « gnols... »

Hi ha 58 págines de taula alfabética y analitica de materies, en quina ab lletres gróxudes s'hi troben nóms de ministres, embaxadors, empleats, etc, fins el mót : Diphtérite, per recercar la que arreplegá l'autor a Madrit y que « la sutragada del llarch viatge, — per retornar a la seva llar, — malgrat la febre y el deliri, — lo salvá », pél febrer y març de 1889 ! allunyantlo del camp de trevall per un parell de messos.

(A Suivre.) Benet R. Barrios.



LIVRES & REVUES

La Terro d'Oc.

Notre distingué confrère André Soureil publie dans le numéro d'avril de la *Terro d'Oc* un remarquable article sur l'œuvre de Mistral, où il rappelle le souvenir du poète Jasmin et « son action sur l'âme de la foule ». Il compare le poète populaire d'Agen, goûté du public méridional qui le comprenait fort bien, avec le grand poète de Maillane, « surtout goûté des lettres et de l'élite intellectuelle qui, plus particulièrement, pouvait apprécier la beauté de son œuvre et être séduit par l'éclat de son génie ».

Jasmin fut le poète charmeur qui « savait trouver des accents particulièrement persuasifs et profondément humains pour faire vibrer de douce et tragique émotion l'âme du peuple d'Oc, et ce peuple lui faisait cortège sur les routes, l'acclamant et le couvrant de fleurs ».

Et l'on se demande avec M. André Soureil, si Mistral, « qui n'a jamais transporté ni fait vibrer d'enthousiasme les masses populaires », en se mêlant, comme Jasmin, à la foule éminemment impressionnable de notre Midi « n'eût pas contribué à donner au mouvement félibréen une vigueur, un élan, une décision et une précision qui lui manquèrent longtemps pour l'action de propagande sur le peuple ».

Il nous est agréable de voir cette question ainsi posée dans une revue félibréenne parce qu'elle constitue, selon nous, un très intéressant sujet d'étude et aussi parce qu'elle contient un précieux enseignement pour les propagandistes du régionalisme dans les milieux populaires méridionaux.

❖

Les Chants Bleus, chez Eugène Figuière et Cie, 7, rue Corneille, Paris. Un vol. de vers, 3 fr. 50.

A ses premiers poèmes composés dans une forme classique, Louis Alibert, fait succéder un volume en vers libres : *Les Chants Bleus*. Dans une préface, déjà violemment discutée, il explique cette évolution de pensée et de méthode. Il y est dit, en résumé, que « ce n'est plus la règle qui fait le vers, mais le vers qui fait la règle ».

Art, « spontané, intuitif », art de l'heure présente, proclame Louis Alibert qui voit dans le vers libre, « vers évolué concurremment avec nos actuelles tendances libertaires, le vers classique du moment. »

Le Gerant, COMET. — Imprimerie COMET, rue de la Poste, Perpignan.

8e Année. N° 91 Juillet 1914.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

JULIOL

Blaves ones de la mar,
Altra volta us he cantat,
Y pensant al temps passat
També avuy vos vull cantar.

Veig encare avuy nadar
Y bressar ab voluptat,
Entre 'l dols vostre combat,
Y veig riurer y veig jugar

Las noyes encisadores
Ab un coll mes blanch que neu,
Ab uns brassos rodonets ;

Blaves ones temptadores,
Jo us he dat tot lo cor meu,
Molts sospirs y mil secrets.

L'Alguer (Illa de Sardenya)

Joan de Giorgio y Vitelli.

Notes de Littérature Catalane

Il m'est particulièrement agréable de parler du livre de Manuel de Montoliu, *Estudis de Literatura catalana* (1), dont les études sympathiques sont consacrées à des poètes, des romanciers, des dramaturges et des essayistes catalans. Etudes rétrospectives, études complètes ou partielles d'écrivains modernes, elles révèlent une forme souvent solide, un esprit discipliné et une ferme orientation. Il est toutefois regrettable qu'elles soient disposées suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Certes, il était difficile de donner un ordre à des articles publiés dans un quotidien, au hasard de l'événement littéraire ; ce n'était pas impossible. La chronologie ou les affinités de taient pouvaient donner des indications, d'autant plus précieuses que la littérature actuelle est d'un beau désordre. Il existe une évolution poétique, et on pouvait en tenir compte ; on pouvait étudier tour à tour Verdaguer, qui est un grand romantique et domine le « vell floralisme ortodoxe », Apeles Mestres qui importe l'art de Heine ou de Becquer, Maragall et son mysticisme, et enfin le souffle aérien et subtil de la poesie de Joseph Carner ; nous eussions aimé rencontrer Milá y Fontanals, le patriarche et l'initiateur, dès le portique de ce temple.

Du moins, Manuel de Montoliu sait-il dégager de ces juxtapositions d'études et de tendances une loi ou une idée générale. C'est une idée méditerranéenne : Accueillons, écrit-il en substance, les muses classiques. Que nos œuvres soient le fruit de l'étude et du goût ! Retrouvons dans les sources castaliennes la pureté de la forme et l'élégance de l'idée ! Que votre civilisme et votre « urbanitas », ô poètes, guident le peuple catalan vers cette haute civilisation à laquelle il est prédestiné !

Comme on voit, cette pensée dépasse le précepte d'Horace : *Scribendi recte, sapere est et principium et fons.* Elle ne manque pas

(1) Próleg de M. S. Oliver, Barcelona. Societat Catalana d'edicions, vol. IX. 1912 (XXIV+275 p.).

d'impérialisme (théorie chère aux « noucentistes » de Barcelone); on y découvre même un soupçon de futurisme. J'approuve en principe Manuel de Montoliu. Il proclame la dignité de l'art et la noblesse de l'humanisme, en un pays où chaque petite ville organise des Jeux Floraux incolores et verbeux, en l'honneur de la vierge du Rosaire ou de la Nativité, de Jacques ou de Constantin. Ah ! qui dira jamais les torts de la rime !

Dans un premier article sur J. Alcover, Montoliu nous montre qu'il faudrait appliquer à la littérature catalane le système de Taine. C'est une étape nécessaire de la science critique, nous dit-il. Il distingue donc dans le génie de sa race trois éléments essentiels, trois sédiments, si l'on veut. D'abord, l'autochtone ou ibérique, dont le type représentatif serait Verdaguer, avec sa poésie grandiose et sans mesure ; puis le germanique, manifesté par Apeles Mestres et Maragall ; enfin, le classique ou gréco-latin, auquel se rattachent les poètes de Majorque au pur lyrisme d'ode et d'élégie.

Elle est ingénieuse, cette classification, mais les traits en sont bien larges. Il est des termes plus simples et plus sûrs, d'ailleurs employés en d'autres pages : génie chrétien ou biblique ; génie grec ; génie populaire ou catalan ; génie moderne ou naturiste. Est-ce vraiment sa qualité d'ibère qui explique l'œuvre épique de Verdaguer, et faut-il tant le rapprocher de Sainte Thérèse ou du Greco, dont on veut oublier qu'il est avant tout Crétois et disciple de Tintoret ? La première manifestation épique du génie espagnol, le « Poema del Cid », ne révèle aucun désordre. Mais comment écrire avec une pareille sérénité une épopée en plein XIXe siècle ? La cotte de mailles est le vêtement des guerriers, et non celui des mystiques et des romantiques. Quant à l'évocation des forces cosmogoniques, elle est encore l'un des caractères de la poésie moderne ; nous la trouvons dans l'œuvre de Hugo et de Lamartine ; je crois qu'il ne serait pas difficile de prouver que Verdaguer doit beaucoup à Lamartine...

Son génie n'en est pas cependant tributaire. Il sait grouper tous les enthousiasmes d'une époque qui voyait « grand ». Il fut et il reste poète national. Prêtre et poète à la fois (c'est beaucoup trop !), son œuvre devait être soulevée par un élan magnifique, par une sensibilité triomphante. Elle devait se heurter à des

barrières. Le prêtre et le poète étaient peut-être dans les temps reculés une seule et même chose ; il n'en est sans doute plus de même aujourd'hui. Verdaguer ne le crut pas ; et il me semble que les autorités ecclésiastiques s'en aperçurent, d'une façon plus ou moins rudimentaire. De là, sa crise, autour de laquelle on a fait beaucoup d'ombre. De là, ses douleurs mystiques, qui s'expriment, d'ailleurs, avec mesure et suavité, en un style tendre, sans heurts, plein d'onction et de « merveille » populaire. Son mysticisme est doux. Ce n'est point là toujours le caractère du mysticisme espagnol, de l'exaltation ibérique.

Une telle formule ne pourra donc pas définir l'inspiration verdaguérienne. Je voudrais qu'un esprit libre et généreux dise toute la vérité sur sa vie ; il y faudrait une psychologie profonde ; les lois brumeuses de l'ethnologie n'y suffiraient pas.

Des Ibères, passons aux Germains.

Ce n'est point encore l'ethnologie qui expliquera l'esprit poétique d'Apeles Mestres. Son subjectivisme me paraît simpliste et vieux comme le monde. Son germanisme est extérieur. C'est une mode littéraire. Comme Becquer, il a subi Henri Heine. Il est imagier avant tout ; le moyen âge et la figuration gothique le ravissent. Le traducteur de l' « Intermezzo » a-t-il une sensibilité germanique ? Nous dirons qu'il a une sensibilité romantique, la sensibilité de l'époque, comme l'écrit d'ailleurs Manuel de Montoliu, avec un rare bonheur ; il aurait dû ajouter qu'il glose à tout propos les vieilles chansons populaires catalanes. Tous les renaissants des littératures soudainement rappelées à la vie, glosent les vieilles chansons ; c'est, en somme, une loi inéluctable. Cette loi expliquerait le germanisme que l'on croit voir dans la littérature catalane.

J'en arrive à cette observation, à savoir que l'esprit de la chanson populaire se retrouve chez tous les renaissants de Catalogne, qu'ils soient ibères, germains ou gréco-latins.

Pourquoi Manuel de Montoliu ne le remarque-t-il pas ? Je puis lui faire ce reproche ; dans son étude sur Alcover, qu'il nous dit être incomplète, voulant faire ressortir surtout la qualité latine de son lyrisme et le charme de son harmonie, il oublie de commenter ses idées sur l'inspiration populaire, nettement exposées dans « Art y Literatura » ; il oublie qu'une chanson populaire s'intercale dans « La Serra », poésie délibérément impressionniste...

Mais la chanson populaire est diversement interprétée. Les uns aiment sa religiosité tendre, comme Verdaguer ; d'autres sa sentimentalité à fleur de peau, comme Apeles Mestres ; ceux-ci sa nostalgie musicale et dramatique, comme le compositeur Clavé ; ceux-là son euphonie et son évocation, comme Joan Alcover. Joan Maragall voulut en saisir l'essence, le primitivisme, le symbole, le mysticisme. Et de même il aima la spontanéité ineffable du langage ; il crut au pouvoir ingénu des mots les plus simples. Cela ne serait-il pas permis à un latin ! Les germains auraient-ils vraiment le monopole de toute métaphysique ?

Il est certes peu banal, il est même curieux, de voir dans le germanisme le premier caractère du génie de Maragall ; il faudrait, avant tout, nous montrer combien il est catalan, par sa sincérité d'expression, par sa netteté de vision, et même par la substance « terrienne » de son mysticisme. Maragall m'écrivait un jour : « tot gran art sent una terra ». Je ne trouve pas, je ne veux pas trouver de meilleure expression pour définir son grand art. Quant à son inquiétude, à ses idées toujours présentes de passé et de devenir, cela me prouve qu'il était poète, vraiment poète, sans plus. Et toute l'ethnologie du monde ne m'en apprendra pas davantage.

On m'objectera que Maragall a traduit Gœthe. Je répondrai que Gœthe aimait les dieux de la Grèce. Et ceci compensera cela ! Quant aux analogies spécieuses que peuvent susciter ses pages d'esthétique, je ne m'y attarderai pas. Maragall est un poète essentiellement moderne et naturiste ; à de certains égards, il fait penser à notre Francis Jammes, qui n'est pas germain. Il fait penser à Francis Jammes, parce que sa poésie s'applique aux êtres immédiats, à l'horizon ordinaire, à la vie un peu monotone qui nous entoure. Maragall ne décrit que ce qu'il voit : ce n'est pas un si mauvais procédé !...

Il paraît que la bourgeoisie catalane aime également la poésie des êtres familiers, des objets usuels : la promise, les enfants, la famille, les veillées, l'oiseau dans sa cage, le jardin et ses fruits.

Elle ne se distingue guère en cela des autres bourgeoisies, ni même des autres classes. En France aussi on chante des refrains sur le printemps, la pauvre ouvrière et les lilas blancs ou mauves, du Mayol ou du Delmet ; nous ne les comparons pas cependant

aux tendres poésies de Francis Jammes. Car il y a autre chose dans l'art de Francis Jammes. Or, Manuel de Montoliu dit en toutes lettres que l'art de Joan Maragall est celui de la bourgeoisie catalane. Je n'exagère pas : « Lluny de ser revolucionaris, en Maragall i els seus *deixebles* sòn, *en tot lo que no tenen de mistics*, els poetes de la nostra burgesia, ja tocada (en sa part més selecte) de desitg de refinament. »

J'ai intentionnellement souligné l'admirable restriction « en tot lo que no tenen de mistics », car elle me paraît merveilleusement paradoxale. J'ai encore souligné le mot « deixebles », parce que je ne connais pas de purs disciples de Maragall ; je crois que ce mot n'a ici que la valeur d'un palliatif.

Cette étude sur Maragall mérite bien que l'on s'y arrête. C'est là surtout que le dogmatisme de Montoliu nous apparaît dans toute sa rigueur. Montoliu veut que l'on soit latin, que la poésie soit une science précise, une sorte de mathématique élégante et polie. Selon lui, le poète doit être instruit, nourri des fables de l'antiquité.

Montoliu a un faible pour les poètes livresques. Il n'aime pas outre mesure la fraîcheur du primitivisme, la spontanéité du sentiment et de la vision ; je ne crois point qu'il parle souvent de ces qualités. Or, l'art de Maragall est avant tout libre et ingénu. Alors que chez d'autres, l'intelligence sereine domine et maîtrise le sentiment, selon l'une des formules du néo-classicisme, Maragall nous révèle un cœur simple, à travers la complexité de son esprit. Et c'est vraiment une bonne fortune pour une littérature que d'avoir possédé un tel poète.

Mais Montoliu insiste dans son paradoxe : Maragall est encore le verbe de la bourgeoisie parce qu'il est incohérent dans ses formes d'expression. Or, notre bourgeoisie est incohérente. Elle n'a pas trouvé sa forme définitive d'expression ; voyez les édifices de la Rambla et du Paseo de Gracia !... Je dois l'avouer, cette comparaison m'émeut beaucoup. J'aime l'incohérence suggestive et sans doute apparente de Joan Maragall. Je déteste l'incohérence des édifices de Barcelone, amalgames incompréhensibles de tous les styles, extériorisations monstrueuses et insupportables de la vanité...

Ces édifices sont gothiques, byzantins, mauresques, allemands,

viennois ; l'art de Maragall est simple et catalan, comme une source sous le soleil, à l'ombre mouvante d'un olivier. Hélas ! cette source est déjà tarie ; le maître est mort.

Manuel de Montoliu construit donc un temple gréco-latin à l'usage des lettres catalanes. Les ablutions lustrales seront fréquemment répétées ; la discipline ne faiblira jamais. Les initiés devront porter l'estampille de l' « Institut d'Estudis Catalans » ; ils recevront au besoin des bourses de voyage pour séjourner dans les Universités allemandes plus particulièrement. Quant aux Ibères et aux Germains de la littérature patriale, inutile de dire qu'ils seront observés et tenus à distance.... Je plaisante. Il existe vraiment un bel effort classique en terre catalane. L'île de Majorque est devenue le paradis de la culture latine, du bon goût et de l'euphonie. Elle s'honore de hauts poètes comme Joan Alcover, Mossen Costa y Llobera, Gabriel Alomar. Ce sont des « Apolliniens ». « *Ce sont eux qui font la révolution, avec leur idéal de perfection, de raffinement, au nom duquel ils veulent détruire tout ce qui demeure d'esprit selvatique chez nos poètes spontanés. Ils ne respirent pas dans l'atmosphère de notre société actuelle ; ils sont les chantres anticipés de notre société future, entrevue dans les rêves, et dans laquelle le raffinement sera une norme de vie.* » Telle est la manière habituelle de Montoliu, une manière solide, massive et d'une fougue alourdie.

J'ai déjà dit que j'approuvais en principe cette renaissance du classicisme, ce retour à l'antique, à la façon de Carducci.

Je souhaite que ce retour soit vraiment une révolution. Doit-elle s'opérer par une acclimatation des poètes latins, comme l'a pensé Mossen Costa y Llobera dans ses « Horacianes » ? Peut-on considérer ce dernier livre comme une « œuvre merveilleusement ciselée » ? Voilà qui est fort improbable. Si quelques pièces des « Horacianes » sont pleines d'euphonie et de belles pensées, d'ordonnance et de sérénité, la plupart fatiguent avec leur accumulation de dactyles. Ce qui le prouve, c'est que les disciples ne se présentent pas, et que l'on cherche des voies nouvelles. L'histoire de la littérature espagnole démontrerait que de tels essais reparaissent à des périodes déterminées, un peu comme les comètes. On s'attarde un soir à contempler leur resplendissement, on les oublie le lendemain, devant les constellations habituelles.

Il est curieux d'observer dans ce livre que la critique ne se reporte guère à la littérature castillane ou même catalane (1) ; Manuel de Montoliu néglige les traditions de sa race, en sa prophétique ardeur ; et il pense plus volontiers aux esthéticiens nordiques. Il est surtout illusionné par son désir de classicisme. Or, sans avoir encore l'influence de la chanson populaire, la tradition littéraire est pourtant reconnaissable chez plusieurs écrivains... Si Miquel Costa y Llobera a renouvelé l'ode saphique dans les « Horacianes », il ne faut pas oublier son « Agre de la Terra », volume composé d'éléments traditionnels, indigènes, et où l'on trouve des essais très heureux de « codolada mallorquina ». Et Alceste préférerait peut-être la « codolada » à l'ode saphique. L'exquis poète Joaquim Ruira, poète de rêve et de mystère, ne rappelle pas seulement Swimburne ; la fable morale du « Pais del Pler », miniature du « Canigó », nous montre peut-être qu'il connaît le vieux roman sentimental, allégorique et courtois ; et son rythme prouve une lecture du « Spill de les Dones ». C'est un devoir pour la jeune poésie que de se relier chaque jour davantage à la lyrique du xvme ou du xvime siècles. Elle trouvera des éléments pleins de vie, des combinaisons métriques et même de fortes idées à travers la psychologie analytique d'Auzias March, de Jordi de Sant-Jordi, et de Roig de Corella. Cela a été particulièrement compris par le poète Lopez-Picó, qui a su allier à ces fortes idées la rapidité concise des épigrammes d'anthologie et cette noble élocution qui fait, selon Ronsard, « reluire les vers comme les pierres précieuses les doigts de quelque grand seigneur ». Et cette image de Ronsard m'amène à parler d'une école importante dans les lettres catalanes, celle du Parnasse.

Elle est représentée par Geroni Zarmé, et dans une certaine mesure par Gabriel Alomar et Joseph Carner. Il est vrai que ces poètes ont donné à leur langue une plus grande richesse d'expression et parfois une pureté marmoréenne. Mais je ne crois pas, malgré Montoliu, que l'apport de Zanné soit d'une importance capitale. Je ne vois pas la splendeur de sa forme ; j'en vois la recherche. Sa poésie de dilettante, sa poésie d'images, est

(1) Sauf dans un article intitulé « Els nostres clássics », d'ailleurs plus spécialement consacré à l'essai actuel de classicisme.

cosmopolite. Nulle grandeur philosophique, nulle pure sève d'humanisme, nulle altière et divine harmonie dans son œuvre : les grandes qualités du Parnasse, ce petit Parnassien ne les possède pas. Et parce qu'il la déduit de l'œuvre de ce poète, Montoliu a une conception peut-être un peu étriquée du Parnasse.

C'est encore une exagération de dire que les visions de Heredia sont glaciales. Les « Trophées » ne renferment pas seulement des émotions décoratives : il est des veines roses sous ce marbre blanc. Nous sentons très bien toutes les inspirations qui rattachent Heredia à Chénier, et Henri de Régnier à Heredia. L'œuvre de Heredia n'est pas un musée aux marbres froids ; elle garde une source limpide. Une étude essentielle de ses poèmes peut être profitable aux lettres catalanes, autant que l'étude des Italiens, de Carducci et de D'Annunzio, et malgré l'affirmation contraire de M. de Montoliu. Et ce sera peut-être la nouvelle et déjà vigoureuse renaissance du Roussillon qui aidera les Catalans à mieux connaître la sensibilité française.

Telles sont les observations que ce livre m'a suggérées. Je dois dire maintenant qu'il constitue un guide précieux, que ses analyses partielles mais attachantes nous donnent une idée complète de l'effort catalan. Je constate avec joie que les poètes humanistes de Catalogne ont l'appui intelligent d'un véritable critique.

P.-S. — Page 269, M. de Montoliu attribue à Ronsard l'ode de Sainte-Beuve « A la Rime ». Cette erreur est excusable ; elle est cependant suggestive.

Joseph-S. Pons.

Sobre la ortografia catalana

Lo numero janer-febrer 1914 del *Bolleti del Diccionari catalá*, diu totes les rahóns de filologia cientifica que justifican la *i*, contre de la *y*, pera representar l'antiga conjunció catalana *e*. Altres tantes n'hi ha, pera fer posar *rei, reina, cuina*, contre de *rey, reyna, cuyna*, com fins are; y *raïm, qüestió* contre de *rahim, questio;* mes tot aixo son unes rahóns de mal pehir.

Com de tot lo altre, de filologia cientifica si que 'n cai, pera mirar d'unificar l'ortografia; mes no 'n cal massa, ni fora de mida. Vaji, encare, pera les altres noves normes ortograficas; mes aixo d'escriurer *lo rei i la reina*, si que es massa cientifich, y que treu à la llengua catalana escrita lo seu cop d'ull y la seua florida tradicional.

En les croniques dels sigles XIII y XIV, les de la bona epoca no mes catalana, sense gallicismes ni castellanismes, à cada pagina s'hi veu escrit *lo senyor rey, la senyora reyna, la cuyna del castell;* donchs aqueixos primers escriptors de la llengua catalana, que la motllaren y nos l'han tramesa dins tota la seua encantadora puresa dels primers sigles, ja no conten per rès? y se 'ls hi capgira llur grafia com si no hi haguessen entès rès!

No se veu qu'amb lo nova ortografia la llengua catalana cambía lo que té de primoros y de cansoner, com ho es un rajóli d'aygua saltadissa, per calcom de pesat y massa cientifich, per una mena d'esperanto, tot convencional y fonetich. Nos venir amb aixo d'un só medi-palatal-fricatiu sonor, ó vocal-anterior-no-arrodonit-amb-abertura-mes-petita, es filologia, es fonetica, com qui diría matematicas y algèbre, mes no es literatura.

A la llengua literaria li convé, aixis com à la llengua parlada, una mica de llibertat y d'armonia; no se té d'anar mirar massa prim, si pera grafiar lo só obert ó tancat que nos ha « cantat » à l'orella, quan lo sem ohit, cal una *i*, absolutament, y en cap manera una *y*, que té mes cop d'ull, y es mes tradicional, ja que vé de la bona epoca no mes catalana.

❖

Aixo, d'anomalies entre la llengua parlada y la llengua escrita, passa lo mateix amb la llengua francesa. S'escriu *maison, raison*, y se pronuncia *mézon, rézon;* s'escriu *de l'eau, un tableau, une loi*, y se pronuncia *de l'o, e-n tablo, u-ne lou-a.*

Alguns filolechs-fonetichs han volgut fer escriurer aixis com se pronunciava; may dingus no 'ls ha escoltat ni seguit; y l'anomalia

se queda, amparada sobretot per lo cop d'ull que té de tenir una llengua escrita.

Un nostre bon company, que té trassa pera escriurer en catalá, nos deya que si no li convé, à un artiste, unes règles massa absolutes y privatives que li encadenarian l'imaginació y 'l pincell ó 'l martell, pera fer pintura ó escultura, passa lo mateix amb la literatura; al escriptor no li convé unes normes d'escriurer que li engabiarian l'ideya y li ferian la pluma pesada. Y afejia, que mes s'estimaria la llibertat ortografica, qu'unes normes massa complicades ó absolutes.

Y si no anem errats, bé sembla que feran trista cara, obres com *Canigó*, *Idilis y Canis Mistichs*, *Patria*, de Mossen Cinto, si may s'els estampa amb tota la nova ortografia.

❖

Y es ben segurt que s'haji de rebutjar la *y*, com à conjuncio, pera posar *i* llatina, ja que la *y* seria un castellanisme? Mirem donchs uns manuscrits, ben anteriors al periodo castellá, (que es desde la primaria del sigle xv).

Amb lo numero mars-abril-maig de 1905, del *Bolleti de la Societat Arqueologica Luliana*, hi va lo fac-simile d'una carta del rey de Mallorca, En Jaume III, escrita desde 'l castell real de Perpinyá, al seu « molt amat lo vescomte de Evol », en 1344; diu:

« Re*y* de Malorques,

« Sofrin, nostre sen*y*or, so que sofre, *y* crexen la traicio de nostres sotmeses, *y* sguardant que om sertz que la voluntat del re*y* d'Arago..., *y* confisan de la persona de don Pedro de Xerica, *y* considerant so que al cardinal... *y* avem esperansa... »

Tot hi son *y*, tan la *y* de « rey » que las y conjuntives; y donchs aqueixa *y* no seria bé y tradicionalment catalana? ja que d'aqueixes *y* conjunctives n'hi ha à cada una de las 20 ratlles de la lletra?

Y en lo llibre del *Congrès de la Llengua catalana* del 1906, à Barcelona, va lo fac-simile d'un testament del 1247, que diu:

« *Y* depues que la la*y*sse solta *y* quita de la orden del Temple, aquesta casa devant dita. *Y* la*y*ssa *y* manda... *y* de aquesta devisa *y* mandament... »

Aqui també, tot hi son *y*, tant à « la*y*ssa » que à la conjunció y.

❖

No se podria, donchs, guardar la *y*, com à conjunció, pera escriurer rey, cuyna, aygua, avuy, com s'ha escrit fins are!

Lluis Pellissier.

CARLES DE TOURTOULON

1836-1913

(*Suite*)

« L'affaire Laporte » en resum es provocat per un francès de Bordeaux que vivint a Cuba armá un barquet corsari y capturá una fregata nortamericana negrera, portant lo botí à Santiago de Cuba, als comensos del s. XIX. Com negoci noble el capitá de la « Semiramis » tan aviat sembla inglés, com espanyol ò janki y els dos marins se disputen quan En Napoleó « avec une mauvaise foi et une astuce bien peu française, couvrait la Péninsule de ses armées, essayant d'y implanter son autorité par la force en même temps que par la ruse... » diu lo Baró. Temps en que lo pillatje fou a l'ordre del dia en les terres espanyoles y fins Montserrat y els seus tresors bibliografichs cremats per les tropes imperials.

Tourtoulon tingué deu minuts dolents, escoltá els prechs dels seus amichs afalagadors y dels hereus perqué s'interessés per llurs revindicacions ab motiu de les bones relacions que tenia ab els homens politichs d'Espanya, literats y companys seus d'Academies y hi consagrá, vanament, la seva fortuna y els derrers vint anys de sa vida. Sens remembrar la maledicció de la gitana : « plets ne tinguis y els guanyis », y sens veurer realitzats los seus desitjos, mori lo 11 d'agost de 1913.

Tourtoulon senti per la terra Catalana un ver amor. Lo seu llibre den Jaume I li portá moltes simpaties y ell en les festes y aplechs succesius, en les noves estades per Catalunya anà conquerint mes amichs (1) y admiradors ; ab lo seutaranar s'atreia als que 'l tractaven, ilustrats y pobres, per la seva politessa. La sencillesa y lo plà dels catalans li agradaven pel contrast ab les costums franceses. Ell un imperialista mantigué sempre bona amistat ab un

(1) Qualquns li dedicaren publicacions fetes per ells : lo catedrátich d'Institut, En Gabriel Llabrés, lo *Libre de Saviesa* del Rey En Jacme I d'Aragó. Estampat à Santander, 1908, en « La Propaganda Católica ».

republicà federalista com l'Almirall per la cultura y cor obert d'aquest catalá. Un dia li calguè un secretari per auxiliarlo, ja que la vista se li escursava, donchs un catalá, En Joan Barros, fou lo triat. Escrivia sobres els escriptors catalans Balaguer, Verdaguer, etc., y arreu feia coneixer lo de Catalunya, per mes que fés com sempre fán els del Pirineu enllà que no saben compendrer lo catalá issolat de lo espanyol, p. e. en 1901 escrivia una informació *sur Espagne et les espagnols* ab motiu de la candidatura del poeta catalá Albert de Quintana a l'Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix. Segons lo seu secretari « estima molt als catalans perquè reuneixen a l'imaginació dels llatins l'esperit práctich dels anglesos y aquella caballerositat qu' es propia de tots els espanyols ». Y quan malalt no sortia del seu recó escrivia a un amich que venia a Catalunya: « Si je vous ai mal compris ou si vous désirez d'autres détails, des renseignements quelconques, interrogez-moi, ne vous gênez en rien, je serai trop heureux de vous servir en quelque sorte d'introducteur dans *ce beau pays de Catalogne, un amour de ma jeunesse qui fait encore battre mon cœur de vieillard.* » Y li donava aquests detalls : « Lo meu vell amich Llorente, per qui jo tinch una especial afecció, y vos serè molt reconegut si li transmeteu lo testimoni. També aquestos dos homens de molt gran valer que he conegut y particularment estimat, malgrat l'antagonisme de llurs opinions : Valenti Almirall, republicá, en temps d'Ysabel, encarcellat per les seves opinions, despres Alcalde republicà de Barcelona, natural dels mes lleals, contrariat per els abussos de les administracions monarquiques, publicá en la *Revue du monde latin* una serie d'articles : *L'Espagne telle qu'elle est* poc favorosos pel seu pays y mes tart aplegats en un volum. Era molt catalanista. Mañe y Flaquer, periodista, d'un molt gran talent, monarquista dinastich, molt católich. Felip Pedrell, compositor, autor de la música del Cant del llati den Quintana, executat al Peyrou de Montpellier. »

En 1908 ab motiu de les festes del Cinquantenari dels Jochs florals, el Consistori establi una presidencia d'honor per quiscuna de les regions de llenga catalana ò parenta de la catalana. En Matheu li escrivia, « en nom del Consistori tinch lo plaer de ofrir-vos la Presidencia d'honor per El Languedoc. Hi trobareu

vells amichs, entre ells Llorente qu'a aceptat la presidencia d'honor per Valencia ». La mala salut d'En Tourtoulon no li permete aceptar y del Languedoc, de Montpellier, no vingué cap representant a unirse ab los que ho eran de Provença, Rosselló, Tolosa, l'Alguer, Valencia, Mallorca, Auvernia, Andorra.

Saragossa volgué honrarlo fent-lo President honorari dels Jochs florals de 1904, d'aquells jochs en qu' els regidors republicans de Valencia, Palma, Barcelona y Saragossa aprofitaren el aplech y lo hi esserhi la Senyera del Rei En Jaume I per fer una manifestació politica. Lo senyor de Tourtoulon llegi lo seu discurs en francés, cosa estranya en ell tant polit y tant cortés, sabent com sabia el castellá; o al manco l'hagués llegit en la seva llenga nadiua. D'aquest discurs s'en feren tres edicions :

I. Discursos leidos en la V fiesta de los juegos florales de la Ciudad de Zaragoza por el señor *D. Rafael Pamplona y Escudero,* Presidente del cuerpo de Mantenedores, y por el Ecmo *Sr. Barón de Tourtoulon,* presidente honorario de dicha fiesta. Sello de los juegos florales. Zaragoza. Mariano Salas. MCMIV, in-folio, 32 pàgines : de la 7 à la 9 discurs del Sr. Pamplona ; de la 13 a la 18 discurs, en francés llegit per lo Baró, y de la 21 a la 31 trasplantació castellana del meteix, feta per Don Juan Moneva y Pujol. — II. Tot es igual fins la plana 19, ahont hi ha el Discours del Baroun En Carles de Tourtoulon, revirat en llenga mountpelierenca, per l'Autou. — III. Les primeres parts iguals, mes à la pagina 19 : Discours de Moussu lou Baroun de Tourtouloun revirat en lengo prouvençalo per Fedéri Mistral. Encare deguera existir un quart tiratje, y parlo merces a unes notes que corretjides per el propi Senyor Baró m'ha dexat el bon amich E. Aude (1), en quin debia figurar la traducció catalana feta pel culte poeta Maragall. Mes cap persona m'ha dit haverne vist un eczemplar y la senyora Noble, viuda del amich Maragall, no la trobá entremitj dels ben ordenats papers que li dexá ; sospresa me pregá que si la trobès li facilités una copia, per si un dia se publicava un nou volum de les obres del poeta, mes no ha estat posible complaurerla.

(1) An ell, com als senyors Bofarull (Fde) lo comte de Bonnecorse Lubieres, Brunel, els meus regraciaments sincers per haverme facilitat la publicació d'aquestes notes bio-bibliografiques.

Tourtoulon era un fervorós entusiasta del regionalisme y era dels que feian acte de presencia per enaltir-lo, sacrificant la seva salut, si convenia. En Maig de 1913 tenia lloch la felibrejado à Aïs, y calia asistirhi perque 's temia que fossin els derrers jochs a qué hi seria present En Mistral. Al mati del dilluns de Pascua granada à câ el Marquès d'Ille y mentres la tronada y els cohets anunciaven l'arrivada del automóvil qu'era anat à Maiano acercar al Poeta y a s'esposa, ell pensivol pujava l'escala de la casa senyorivola, confonentse ab la volior de provensales que lluhien llurs gracies y lo vestit regional. La senyora y filles del Marqués majoral feren la gran acullida a Dona Maria y an En Mistral, qu'alegre y falaguer per la faysó reial ab que s'el rebia, somreia y abrassava y feia els petons de consuetut entre félibres. Un moment emocionant fou aquell en que Mistral abrassava an En Tourtoulon, saludantlo ab veu forta, responent ell ab la tremolosa que la malaltia li donava, espurnejantli els ulls. Aquelles dues figures, honor y gloria de Provença, restaren un instant unides, y al separarse, un colp axugats els ulls, En Tourtoulon s'esmunyi de la gentada, devallâ al carrer y per aquell hermos passeig Cours Mirabeau, aná à casa, à ficarse al llit per, en lo repós y tranquilitat, fruir de l'emoció que venia de passar, rejovenintse un instant pel triomf regional d'aquella diada! I si hagués presenciat la recepciò a Câ la Ciutat, a l'Universitat, la taulejado, y lo comiat y partensa de retorn per Maiano. Al sendemà m' ho deia ab llágrimes als ulls, y ho repetia mes tart als joves, als qui ell encorratjava a seguir els bons camins per ell tan estimats; fou la derrera volta que tingui el honor d'esser en la seva bona companyia, remembrant les seves estades y excursions per la terra del molt alt Rei En Jaume. Mes des lo derrer centenari (1908) del naixement del Conqueridor, no es treia del cap uns atachs fets per un redactor del *Diario de Barcelona : C. S.* y ab qui sostinguè una petita discusió, en castellà. Escrigué per saber qui era aquest *C. S.*, mes sempre rebè el silenci per tota resposta. Tinguerem de dirli que era En C[ayetano] S[oler], sacerdot, causantli grossa sospresa de que no s'ho signés, avesat com estava á que en la seva terra posesin al devant del llinatge, lo braç religiós y fins el militar. L'estil aspre el sosprengué mes, al saber qu'el autor de *Tresina* (novela-historia badalonina) en lo seu parlar es tan melós y tan fí com una al-lota mallorquina.

Un home que tant ha escrit y publicat per enlairar la idea llatina, lo seu nom no s'hi troba en aquell voluminos llibre, mes gros qu'un missal, de 1506 planes, ab 256 de suplement, y adicions y index, apel-lat: *Dictionnaire international des Ecrivains du Monde Latin* per Angelo de Gubernatis. Rome 1905-1907. Hi afegim 1907 perqué, ab el títol de « derrera paraula » el senador italiá Compte de Gubernatis hi afegeix encare dues planes més datades per l'abril de 1907. Seria sectarisme, la causa de l'omisió, ó oblit? Per que si fos ignorancia seria molt grossa. Consolemnos; en tal diccionari no se llegeix cap nota bibliografica del autor d'*Idilis* y *Cants Mistichs*, *Canigó*, l'*Atlantida* y sols lo seu nóm se troba en la nota d'un autor que traduí « El Somni de Sant-Joan? Es un llibre molt gros..., per qualque cosa se diu en catalá : en lo pot petit hi ha la bona confitura.

Tot contribueix à explicar la vuidor qu'al entorn del seu nóm, al morir, s'es fet y per axó es que :

La gloria es vana
y no hi ha com l'amor,
quan tot s'esvana
qu' escapa a la foscor
es millor esser estimat
qu'esser renomenat
L'amor es un honò
que no te pas pariò.

Si, tením-li amor y venerem la memoria del erudit que tant trevallá per l'unió dels pobles llatins, que volia crear el llatinisme enfront del germanisme y del slavisme. Sia per sempre aimada la seva memoria, que les seves obres perduraran per glorificar el seu nom (1).

Abril 1914. Benet R. Barrios.

(1) Se li atribuerie una *Oda d'En Jacme* à Tarragouna, mes cap felibre, ni la seva familia, ni à la Biblioteca Méjánes, ne ténen copia.

Le Gerant, COMET. — Imprimerie COMET, rue de la Poste, Perpignan.

8e Année. N° 92 Août 1914.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AGOST

En un fresch y gay mati
Set ninets y set donselles
Arriben en un jardi
Qu'es tot plé de maravelles.

Cada fruyt tant bó y fi
— Que tu, Agost, no aparelles.
Penjat lo miren aqui,
Los amadors y las belles.

« Llesteu lo fruyt saboros
Y que mes plau de cullir
Sobte las plantes discretes ;

« Culliu lo fruyt mes ditxos,
Ans que s' en vinga à morir,
garconets y donselletes. »

Joan de Giorgio y Vitelli.

Introduction de l'Imprimerie à Barcelone

Tous les auteurs qui ont traité de l'origine de l'imprimerie dans les divers pays d'Europe s'accordent à fixer la date de 1475 pour celle de l'introduction de l'imprimerie à Barcelone. Les premiers imprimeurs de cette ville seraient, d'après leur témoignage, Nicolas Spindeler, allemand, et Pierre Bruno, surnommé le Savoyard, à raison sans doute de son pays natal.

Nous avons trouvé dans la *Tipografia española* du P. Francisco Mendez, deuxième édition revue et augmentée par D. Donisio Hidalgo, page 262, un document qui contredirait cette assertion, cependant très accréditée. Il s'agit d'une dissertation sur ce sujet due à la plume de D. Jaime Ripoll Vilamajor, brochure de 8 pages in-4° imprimée à Vich en 1833.

Dans cette note, l'auteur déclare avoir entre les mains un livre dont il donne l'origine et la description dans les termes suivants, que nous traduisons de l'espagnol et de notre mieux :

« Le R. P. Supérieur des Trinitaires déchaussés, Frère Pierre de la Conception, en prenant possession de sa nouvelle charge voulut faire un inventaire minutieux de la bibliothèque de son couvent. Il y trouva le livre que nous allons décrire et dont il a bien voulu nous faire don avec la permission de ses supérieurs.

« Ce livre est bien fait et paraît complet du commencement à la fin. Il contient 50 feuillets sans numération et tous utilisés. Il n'y a ni folios ni signatures ni réclames. Dans la première partie (En el primer apartado), immédiatement après chacun des titres (épigrafes) qui sont très nombreux les initiales manquent ; celles qu'une main y a ajoutées postérieurement et celles du commencement sont en vermillon. On n'y voit d'autre signe de ponctuation que le point final. Les abréviations sont très fréquentes et très difficiles et la division des parties de l'ouvrage très improprement faite. La forme des lettres n'est ni régulière ni uniforme, particulièrement l'R et le V majuscule qui sont formées tantôt d'une façon tantôt d'une autre. Ce n'est ni du gothique ni du romain, mais paraît tenir des deux.

« En voici le titre : *Pro condendis orationibus juxta grammaticas leges literatissimi autoris Bertholomei Mates libellus exorditur.*

« Aussitôt après le titre commence l'ouvrage.

« A la fin on lit textuellement : *Gratie habentur Deo. Libellus pro efficiendis orationibus. ut grammatice artis leges expostulant. e docto viro Bertolomeo Mates conditus. e per P. (Petrum) Johannem Matoses Christi ministrum presbiterumque castigatus et emendatus sub impensis Guillermi Ros. et mira arte impressa per Johannem Gherling alamanum finitur Barcynone nonis octobris. anni a nativitate Christi M. CCCC. LXVIII.*

« Cette finale ne peut-être plus concluante. Il en résulte la preuve palpable et évidente que notre petit livre fut achevé d'imprimer à Barcelone par l'allemand Jean Gherling, le 9 octobre 1468. »

L'auteur dit ensuite qu'il ne serait pas raisonnable de contester l'exactitude de cette date pour le motif qu'il y a des impressions avec des dates erronées ou falsifiées à dessein. Le grand nombre des auteurs catalans à cette époque et antérieurement explique cette faveur de la part des imprimeurs ambulants qui se répandirent dans les diverses contrées de l'Europe.

Jean Gherling se retrouve à Braga en Portugal l'an 1494, où il imprime le *Breviarium Bracharense.*

Ce document n'était peut-être point ignoré de certains bibliophiles, puisque l'édition qui nous l'a fourni date de 1861, mais nous avons été étonné de ne pas le trouver mentionné dans les livres récents publiés sur ce sujet.

Barcelone serait donc une des premières villes qui auraient reçu le bienfait de l'invention de l'imprimerie. Elle ne serait guère dépassée dans cette priorité que par Rome et les seules villes d'Allemagne où s'établirent les compagnons de Gutenberg.

C'est en cette même année, 1468, que mourut l'inventeur de cet art merveilleux et il ne serait pas étonnant que Jean Gherling n'ait eu des rapports avec lui.

Ce point d'histoire méritait d'être signalé.

J. Comet.

La Cabra del Eloy

(Monolech)

Tonada popular de Catalunya

Alegre

Bo - na gent, vos con - ta - ré una his - to - ria Que

'm passa a - re ma - teix per la me - mo - ria. Ta la

ra la la ra, rom li ra rom li ra, ta la

ra la la ra, rom li ra li ra.

I

Bona gent, vos contaré una historia
Que 'm passa are mateix per la memoria.
Ta la ra la la ra, rom li ra rom li ra,
Ta la ra la la ra, rom li ra li ra.

Donques, cap a les onze hores de nit, se van sentir uns cops de batall qu'anaven baixant del campanar de Tretze-Vents.

La cosa 's passava en hivern.

— Qui sab lo que pot esser?... Potser el rellotge que no deu anar bé! — s'esclamaven la gent a mitj endormiscats, puix n'eren a n'el primer son.

Ninch!... nanch!... nanch!... ninch!... nanch!... nanch!...

Quan se va ohir creixent trasteig pels carrers, després de tan

y tan se llestir la campana de tocar, a tothom, vells y jovent, no 'ls hi quedá altre remey sinó de s'aixecar depressa; y malgrat que no 's sentissen cap mena de vocació de s'en anar defora amb aquell mal temps, qu'encare que no xiulés el vent, hagués asclat de tan geliu la roca mes dura, embolicats com se vulgui ambe capots, faldilles y tapa-boques fins a les parpelles, amb el fanal d'una ma, se van resignar a surtir de casa y correr cap a la Plassa de l'Iglesia a sapiguer la causa de tot alló.

Mes de l'alarma ningú ne podia donar l'aclariment.

Ninch!... nanch!... nanch!... ninch!... ninch!... nanch!...

La campana anava tocant sense parar. La gelada tan poch parava.

Al cap d'una gran estona de mirar per les cases y 'ls pallers en cas que 'n algun rodal s'hi hagués acatat foch, en tornar a 's ressemblar à la Plassa, com d'una banda per tothom constava que de foch no s'en havia vist que 'n els fanals y que per altre cantó no sabien ni poch ni molt lo que succehia, quedaven tots ambe la boca mitj-oberta, y crech ben bé que s'haguessen cregut estar somiant si les llurs orelles que sempre anaven ohint lo mateix de la campana y 'l mal temps que ja 'ls hi havia gelat els narius, els hi hagués permés de dubtar qu'estessen ben desperts.

— Ninch!... nanch!... nanch!... ninch!... ninch!... nanch!...

II

Donques fa que la campana tocava,
Y de valent ella que repicava.
Ta la ra la la ra, rom li ra rom li ra,
Ta la ra la la ra, rom li ra li ra.

— Ninch!... nanch!... nanch!... ninch!... ninch!... nanch!... Qui sab lo que pot esser?

Anava creixent l'animació a copies d'ohir el soroll de la campana y quedar confosos sense sapiguer lo que fer.

A poch a poch s'escorrien els quarts d'hora mentres los del rellotge repicaven de valent.

En un rotllo, la gent de pes y posada reflectien tan com se podia.

Al cap y a la fi va obrir la boca 'l sabater del carrer Stret,

que com a mes enlletrat era 'l porta-llum en tot lo del poble que succehís dificultós.

— Per mi no pot ser res pus que lo que 'm pensi.

— Diguis, home, diguis! — se van enllestir de contestar tots los del rotllo.

— Molt será que no 'n treguem el partit que cerquem... Per mi, no pot ser ningú sinó aquell tarambana del Eloy que mou tan y tan de rebombori... Mireu: cap a les sis de tarde, 'l vaig veure am el coll de la camisa descordat y tot encés de cara. Y 'm vaig fer aqueixa suposició que surtia de tastar un parell de xopines de vi ranci de ca 'n Jaumet.

Ambe l'ideya de la vergonya que resultava qu'aquell maymó de l'Eloy als hi fes passar la nit a la serena, y mentres se retreyen totes les estones de son qu'anaven perdent, se ficsaven en els cervells unes foguerades de rabia que se 'ls enduhien.

— L'Eloy! l'Eloy! Es aquell descarat de l'Eloy! — criden la gent del rotllo.

— L'Eloy! l'Eloy! Es aquell descarat de l'Eloy! — van repetint per tot arreu homes, dones y maynada.

En sentir aquells crits enrogallats, surtint d'un cantó ahont no 's podia veure res, d'espesses qu'hi eren les fosques:

— Som ací! — va fer l'Eloy amb una veu de sglay.

Veritat es que malgrat qu'ambe prou feynes hi hagués a n'els fanals prou claror per fer blanquejar una miqueta la Plassa, se va veure clar com la llum del dia que qui venia de parlar era ben bé l'Eloy, l'obrer major que feya de campaner y solia cumplir tan puntualment la seua feyna y sense cap mena de soroll.

Després d'una estoneta de 's repensar, va afegir l'Eloy:

— No vos faré la contra en el sostenir qu'es aixó o alló, mes me sembla que vosaltres no haveu vist qu'una cosa y no vos haveu adonat de l'altra. Ben mirat, que 'n penseu? Si ho voleu qu'hi anem al campanar, per mí ja está.

Uns quants dels mes coratjosos s'armen de forques y dalles y, apretant el pas, se dirigeixen cap al campanar.

Y qu'hi veuhen, fillets?... Una cabra, sí, una cabra desvariada.

Are sí que tot s'esplica segons ho confessa l'Eloy: l'havia seguit la seua cabra en anar a tocar l'*Ave Maria*, y ell, descuydat després d'haver passat la tarde a ca 'n Jaumet, l'havia deixada

estacada a la corda de la campana.

Y bé, creyeuho com si no : un cop coneguda la causa de tot alló, avergonyits com una guilla qu'una gallina s'enrosegués per la cua, se 'n van tornar cada hú a casa sense gosar dir : aquesta boca es la meua.

Mossen J. Blazy.

El Somni del Kaiser

El munstre jau damunt son llit de guerra,
té els punys closos al pit i mira enllà :
— Troneu, canons !... Feu trontollar la terra ! —
Si no tronen canons no 's dormirà.

Dorm amb els ulls oberts i a Déu li crida :
— Partim-se el món. Tu i jo som els mès forts.
Per mi l'humanitat que resti amb vida,
i tu quede 't les ànimes dels morts.

Angel Guimera.

Le Rêve du Kaiser

Le monstre ensanglanté gît sur son lit de guerre,
points crispés, regardant l'Occident tout en feu.
— Tonnez, canons, tonnez !... Faites trembler la terre !
sans le bruit de l'acier, m'endormir, je ne peux. —

Il dort, les yeux ouverts et, sommant Dieu, s'écrie :
— le monde partageons ; nous sommes les plus forts ;
à moi, tous les humains que j'ai laissés en vie ;
pour ta part, toi, là-haut, prends les âmes des morts.

(Traduction d'en Pere de l'Alzina)

CROQUIS ROUSSILLONNAIS

Le Comte Jofre, de Ria

Si ce nom de Jofre sonne agréablement aujourd'hui aux oreilles françaises, il chante agréablement aussi dans le cœur des Roussillonnais, car il figure déjà dans les premières pages de leur histoire :

« Après que Louis le Débonnaire, roi de France, eut conquis la Principauté de Catalogne sur les Mores, il en remit l'administration au Chevalier Guifre, qui était originaire du château d'Arria (ou Ria), dans le Conflent, aux bords de la Tet, et sur les limites du comté de Cerdagne. Guifre était très exercé au métier des armes, et très bon pour ses sujets. (D'après la Chronique catalane de Pere Tomic, de 1448) ».

« D'autres historiens font descendre le comte Jofre-le-Velu des rois de France, et le donnent comme fils de Guifre ou Jofre d'Arria, qui était un petit-fils de Charles Martel (conférence de B. Cabot à Barcelone, en 1893) ».

❖

Quelques années plus tard, alors que le comte Jofre se rendait à la cour du roi de France, le comte Salomon, de Cerdagne, le fit assassiner aux environs de Narbonne, en présence de son fils, Jofre, à peine âgé de six ans ; ce dernier fut retenu prisonnier et envoyé à l'empereur Charles-le-Chauve.

Par ses intrigues, le comte Salomon obtint d'être désigné comme comte feudataire de Barcelone.

L'empereur s'intéressa au sort malheureux du jeune Jofre, et le confia à sa sœur Judith, épouse du comte de Flandres, Baudouin, pour qu'elle l'élevât et l'instruisît selon son rang de noblesse.

Ayant grandi au milieu de la cour fastueuse des comtes de Flandres, Jofre-le-Velu devint un jeune et brillant chevalier, qui pensa bientôt à venger son père et à reconquérir le comté de Barcelone.

❖

Il partit donc vers la Catalogne, arriva à Barcelone où il se fit reconnaître par sa mère et par les nobles Catalans; l'enthousiasme populaire s'attacha dès lors à lui; il parcourut triomphalement, un jour, les rues de la cité, et comme il rencontra le comte Salomon, sur la place aux Herbes, il alla droit à lui et le perça de son épée.

Redevenu comte de Barcelone, Jofre épousa Winidilda, fille du comte de Flandres; et peu après il se rendit en France, à l'appel de Charles-le-Chauve, qui demandait son concours pour repousser une invasion des Northmans (877).

C'est à la fin d'un de ces combats acharnés que — suivant la tradition, à défaut de document historique — une flèche ennemie vint frapper le comte Jofre près du cœur. A cette nouvelle, Charles-le-Chauve se rendit sous la tente du valeureux guerrier, et après avoir trempé ses doigts dans le sang qui jaillissait de la blessure, il les passa sur le bouclier doré du comte, traçant ainsi les « quatre barres de sanch » qui sont demeurées l'écusson catalan de « les quatre barres » sur fond d'or.

❖

Sur ces entrefaites, Jofre fut rappelé en toute hâte à Barcelone, par la comtesse Winidilda, car les Mores reparaissaient en Catalogne, vers Montserrat, Manresa et Vich.

« Et prestement le dit comte, avec l'aide de ses barons, expulsa les Mores de ses territoires; et pour remercier Notre-Seigneur Jésus-Christ de cette victoire, il édifia, avec la comtesse Winidilda, le monastère de Ripoll, en l'honneur de Notre-Dame (888). »

Le comte Jofre mourut en 912, et fut enterré dans le cloître de l'église de Ripoll, où se trouve encore son tombeau.

Son troisième fils, Miro, lui succéda dans « les comtés de de Barcelone, Besalu, Roussillon et Cerdagne. »

❖

A mille ans de distance, en 1914, c'est encore un Rousillonnais, le généralissime Jofre, qui expulse de notre territoire les « Mores-Allemands », et qui renouvelle la « parenté nationale » du Roussillon, de la France et des Flandres.

Jules Delpont.

LO PINSA

escoltant, d'una finestra las alabansas de la cardina, y de la girondella, exaltadas per un capella, defensa los seus drets.

En finestra posat, attentiu, escoltava
Un recit fabulos qu'un capellá donava.
No un simple capellá, descuydat de tothom,
Mes un canonge entés, docte, de gran renom.
Exposant dels aucells la trassa y l'hermosura,
De dos tant solament ell feya la pintura ;
Deixant senzillament los altres de costats,
Com si, per pur menspreu, Deu no 'ls agués criats.
Per aquell capellá, cardines, girondelles,
Del poble dels aucells son les grans maravelles.
Jamay agués cregut qu'un homme tant discret
En tractant d'aucellets fos aixis tant distret ;
Que trovés tot perfet quan la ploma es bonica,
Qu'estofa bigarrada fos sola estofa rica ;
Qu'un cert ayre suau fos ja suficient
Per poder attirar los mirars de la gent.
Qui podra sostenir qu'agir d'eixa manera
Sia un senyal segur de justicia entera ?
Y com homes podran deixar d'esser lleals,
Sols perque llur discurs tracta dels animals ?
Perque jo so pinsá, sens roba bastant fina,
Qui dira que jo dech saludar la cardina,
Venerarla pertot y cedirli lo pas,
Tractarla de Senyora y besar son detras ?
Qu'es aixo ? Que no tinch, jo pinsá, bona roba ?
Que variat color sobra mi no se troba ?

Un hermosissim blau de cel,
Petit riban color de mel,
Lo bec cintat ab seda negra,
Que no 'm fan fer la cara alegra?
Si mos vestits no son grogs y color de sang,
Porto sobre cada ala un hermos drapeu blanc!
Lo blanc es de gran preu y senyal de puresa,
Si 's taca, se destaca ab una gran prestesa;
Basta tenir llixiu, prou aygua y batadó,
Bonas mans y bon ull, y bastanment savó,
Lo grog y lo vermell facilment destanyeixan;
Rentaulos, sos brillants molt prompte dispareixan.
Un homme reflectit facilment endevina,
Vist aixo, qu'el pinsá val mes que la cardina.
Que 'm fa qu'esta simpleta, ab son ayre elegant,
Fascini tant los ulls y lo cor d'un galant?
Qu'importa que, volent semblar à tothom bella,
Fasse mil zigs-y-zags com una Dimosella?
En tot aixo no y a qu'un gros arpat d'orgull,
Que 's veu molt transparent quand hom se mira al full.
Quand un ageix aixis, promptament hom s'avisa
Que fa veure mes cul que no mostra camisa.
Ben ponderat, tot aixo fa
Que cardina no val pinsá.
Per los vestits, tots ho veyeu;
Es ben cert també per la veu.

Quand la cardina canta o crida sos petits,
Digau sens reparar: que son sos cants y crits?
Ritius, titi titius, soviny sens ningun ayre,
Tirius y tiririus, qui no vos plauen gayre.

Jo pinsá, simple y fort, sobra un arbre posat,
Ab mos grans tinc-tinc-tincs fas retrunya al baynat.
Passats los frets d'ivern, quan vé la primavera,
De las veus dels aucells, la mia es la primera.
Feu parlar rabadans, consultau los pastors ;
Que digan tots plegats lo que 's passa en sos cors ;
Si no son transportats de sublima alegria
En oïent lo meu cant à la punta del dia.
La cardina que fa ? Dorm o bat l'asterdit,
Esperant à cantar quan lo sol es eixit.
Examinau donch tot ; si vostra vista es fina,
Tots direu : lo pinsá val més que la cardina.

❖

Puix donch, en ver pinsá, francament vos he dit
Ser sobra la cardina en veu y per vestit,
Ser menos vanitos qu'aquella presumida,
De laqual lo gosar transpassa tota mida,
Vos diré finalment que no 'm falta motiu
De presar lo meu llit molt més que lo seu niu.
Que cosa es, digau-mé, lo niu de la cardina ?
Quin siti elegeix, ella que 's creu tant fina,
Per deposar sos ous ? Y de que se serveix
Per fabricar son niu ? Tot aixo bé mereix
Examen attentiu, reflexio segura,
Sens que may obtindreu veritat neta y pura.
Veyeu alli dalt, dalt, al cim d'aquell ramell,
Com un calcom de fosc, rodó com un capdell ?
Es un niu de l'aucell, del qual fan alabansa
Homes d'un gust dubtos, qu'hermosura descansa.
Qui fixan sos plahers sobra les vanitats,
Y no tenen amor per les realitats.

Pobre niu, vinga vent, y per mes flach que sia,
Te veuras despenjat ab la meytat d'un dia !
Los ous, ja mitj covats, o los aucells nascuts
Seran, d'un girant d'ulls, en terra rabatuts.
Tant pis per l'esprit flach, possehit per l'enveja
De llestar per fer niu un ram qui valenseja.
Tant pis per qui no veu qu'ab los ulls d'un aucell !
Deixantse aixis guidar per un cap sens cervell,
Despres de l'alegria y de moltes rialles,
Passará per gemecs, per llantos y ploralles.

❖

Y de que la cardina ha composat son niu ?
De petits brims, cremats per lo sol del istiu ?
De fils y de ratalls d'una estofa desfeta ?
De bocins de paper, sortits d'una sicreta ?
De parracs, ja llensats, sens valor y sens preu ?
Si penseu d'aqueix modo, ah ! qu'enganyats aneu !
Creyeu que la cardina es santa ? Mala tinya !
En fent la carinyosa, es aucell de rapinya.
Rova betes y fil, avegades agulles,
Com si fossen brocs secs, pels vils, vanes despulles.
Deixem donch la cardina, y per conclusió
Digam qu'en son esprit no y ha discreció ;
Qu'es aucell vanitós, malfiat, un mal lladre
Qui mereix un bollon fet d'aygua de baladre.

❖

Quand es vingut lo tems de fabricar un niu,
Quand ja fan : xac, xac, xac lo merle y la perdiu,
Quand llansen sos perfums jacinthos y violes,
Quand salten los cabrits, en fent mil cabrioles,
Quand los pastors, xiulant, salten de roc en roc,
Passantse de calsons, de xamarre y de foch,

Quand es, enfi, lo tems que 's diu la primavera,
Symbolisant en tot la juventut primera,
Quin es, per mi pinsá, lo mes urgent travall ?
Es de trovar un lloch retirat, dins la vall ;
Un lloch fresch y plantat d'arbres d'alta statura,
Vinguts no lluny d'un rech y cintats de verdura ;
Arbres com son los pins, los oms, los castanyers,
Los polls, los boixos alts, los freixes, los noguers.
Quand veix en algun d'ells alguna grossa branca,
Tiran cap enlla munt, semblant una palanca,
Ab bossocs y forcats, entornejats de broncs,
Numbrosos branquillots tot en lo torn dels troncs,
Tufas de brancs ramats, surtits à mitja soca,
Ombrejant felisment una grossa tinyoca,
Aqui poso mon niu, en desfiant los vents,
Los temporals, los trons y los llampecs ardents.
Caygue pluja del cel, fasse sol o secada,
Vingan los grans bruels d'una tremontanada !
No fa res ! Estich cert que, calma dins son niu,
En covant los seus ous, la meu dona s'en riu.
Riu perqué ja sap bé que té molt bona abriga
De brancas y ramells, y que pot fer la figa
A tots los temporals de pluja, pedra y vent,
Y burlarse del sol per mes que sia ardent.
Mon niu es composat d'una molsa grossera
Que trovo sobre rocs d'alguna penyatera,
Ab sos anglos punxuts facil à s'agafar
A tota branca o tronc qu'hom la vulla posar.
Vas ajustant despres una molsa mes fina,
Que, malgrat son orgull, no coneix la cardina,
Molsa d'un grog tirant tant si pu sobre el vert,
Qui creix al peu dels rocs y marges del desert.
Examinant, de lluny, lo que fa una criada,

Occupada à desfer lo llit de la maynada,
Veix caure borratons de llana y de cotó
Que lo vent esparpilla abaix d'un finestró.
Porto tot en mon niu molt prompte, de repente.
De mon empressament ma senyora contenta,
Ab mil honestedats me fa mil compliments,
Preconantme pertot com un dels mes valents.

❖

Veyeu ara mon niu fet ab la trassa y manya
Que desplega en tot tems la vigilanta aranya
Per disposar sos fils y teixir son filat?
En eix niu no veureu res que sia rovat.
Mon llit es fet de molsa y de vanes despulles,
Arreglat finament sens fil y sens agulles.
Alguna brima seca, algun boci de broc,
Que llensa la criada o tira dins lo foch.
Y que fa la cardina? Eixa linda senyora
Té tots sos dits forcats, y de tot s'enamora.
Enganyant a tothom ab son parlar humil,
Rova, de totes parts, seda, agulles y fil.
Tot lo dit ponderat, crech que tothom devina
Que lo pinsá val més, molt més que la cardina.

J.-B. Moli.

Le général Joffre

Au moment où notre éminent compatriote, le général Joffre, prend le commandement de notre armée, nous croyons bien faire de donner ces quelques notes biographiques :

Le général Joffre est né le 12 janvier 1852, à Rivesaltes (Pyrénées-Orientales). En 1870, au moment de la guerre, il était élève à l'Ecole poytechnique. Les élèves de cette école furent nommés sous-lieutenants le 21 septembre de cette année et employés aux travaux de défense de Paris. Le général Joffre assista donc aux opérations du siège. Après la guerre, il entra de nouveau á l'Ecole polytechnique, et à sa sortie, en 1872, il suivit les cours de l'Ecole d'application de Fontainebleau. Capitaine en 1876, il s'occupa des travaux de défense de Paris, puis alla successivement à Pontarlier, à Montpellier, enfin il nommé chef du génie à Mont-Louis.

En 1885, il partit pour l'Extrême-Orient et fit partie de l'expédition de Formose. Il devint, peu de temps après, chef du génie à Hanoï, rentra en France en 1888 pour être attaché au service du général Mensier, directeur du génie au ministère de la guerre. Chef de bataillon en 1889, il fut désigné, en 1891, pour professer à l'Ecole d'application de Fontainebleau le cours de fortification.

L'année suivante, il fut mis à la disposition des colonies pour diriger une mission au Soudan. Il y rendit de grands services, ce qui lui valut le grade de lieutenant-colonel. Il y commanda notamment la colonne qui fut chargée de venger le massacre de la colonne Bonnier, dans la région de Tombouctou. A sa rentrée du Soudan, en 1896, il fut nommé secrétaire de la commission d'examen des inventions, où il fut maintenu dans la même situation en 1897, avec le grade de colonel.

Général de brigade en 1901, il commanda la 19me brigade à Vincennes et fut nommé membre du comité technique du génie. Il a été directeur du génie au ministère de la guerre. Général de division en 1905, il fut placé à la tête de la 6me division d'infanterie à Paris. Il a commandé le 2me corps d'armée à Amiens, puis a passé au conseil supérieur de la guerre, et est devenu chef d'état-major général de l'armée, ce qui, dans notre hiérarchie militaire, est la plus haute situation et fait de celui qui en est titulaire le généralissime en temps de guerre.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, rue de la Poste, Perpignan.

8e Année. N° 93 Septembre 1914.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

SETEMBRE

Vistosa, la pampolada
Tapa tota la planura :
Per l'immensa soleyada
Varis tons té la verdura.

La verema desitjada
De 'qui à poch sera madura,
Y vindrá la gran jornada
Que tot un any assegura.

Alegretes y vermelles
Van les dones en tropell,
Portant entre las cistelles

Lo rahim dols, perfumat,
Negre, blanch, groch y vermell,
Que la vinya nos ha dat.

L'Alguer (Illa de Sardenya)

Joan de Giorgio y Vitelli.

Les Catalans
EN PAYS DE FENOUILLET

Villemartin, près Limoux (Aude)

Le Cloître de l'ancien couvent des Carmes de Perpignan

Trois camarades perpignanais sommes venus en excursion jusque dans le Rasés, c'est-à-dire dans l'extrême pays de Fenouillet, où nous attiraient, d'ailleurs, des souvenirs du Roussillon et, en première ligne, le cloître de l'ancien couvent des Carmes, de Perpignan.

Comment ce magnifique cloître se trouve-t-il ici ? Le numéro d'avril-juin 1913 de la revue *Ruscino* nous l'explique :

« On sait que le cloître des Grands-Carmes (sur la place actuelle de l'Arsenal) fut démoli après 1830 et vendu au baron Alexandre Guiraud, le poète et membre de l'Académie française, qui le fit transporter et reconstruire dans son parc du château de Villemartin, près de Limoux, où l'on peut le voir encore.... La Révolution de 1792 avait muré les arceaux du cloître pour le convertir en écurie ; cette profanation a duré trente ans environ ..... La Révolution de 1830 ordonna la démolition du cloître pour laisser plus d'espace aux manœuvres de l'artillerie..... »

❖

Nous nous sommes donc présentés à la porte du château de Villemartin, « dont nous aimerions bien voir le cloître », dîmes-nous à la concierge qui nous reçut tout d'abord. Elle en référa aussitôt à l'aimable M. Fabre, le propriétaire actuel de l'important domaine de Villemartin, et quelques instants après un garde nous fit contourner le parc, et nous fûmes bientôt devant le merveilleux monument d'architecture qu'est le cloître.

Nous ne nous lassions pas d'admirer l'élégance des arcs, l'originalité et le fini des personnages ou des scènes sculptés à la base des colonnes et sur les faces des chapiteaux.

« Les arceaux des plus longs côtés sont en marbre blanc, et

ceux des autres côtés en marbre gris uni... les colonnes sont hautes, cannelées et divisées en deux parties superposées l'une à l'autre.... le plein cintre des arceaux est orné d'un trèfle mauresque intérieur, à ogives, ce qui ajoute admirablement à l'effet de l'ensemble. »

Avouons que le cœur nous battit un peu fort lorsque nous vîmes, placée contre le mur, tout à côté de la chapelle, la plaque de marbre rouge, veiné de blanc, qui porte la date de la construction du cloître :

AN° DI : M CCC : XXXIII
FVIT INCEPTV° CLAVSTR
VM : PER : A : D° : PIETRI°
TORTIS ET FVIT : COMPLET
VM : AN° DI : M° CCC : XLII :

c'est-à-dire : « L'an du Seigneur 1333 fut commencé ce cloître par Arnaud de Peyrestortes et fut terminé l'an du Seigneur 1342. »

Une guirlande de feuillage, gravée dans le marbre, encadre cette inscription.

Un mot qui doit exercer la sagacité des visiteurs qui lisent cette plaque, c'est l'abréviation PIETRI TORTIS ; car en dehors d'un Roussillonnais, qui devinerait qu'il faut lire *Parietibus tortis*, et que c'est là le nom latinisé de la localité roussillonnaise de Peyrestortes ? Ce qui fit dire à l'un de nous : « La gent de Peyrestortes son engastats sus la pedra-marbre ».

❖

L'aimable et disert vieillard qu'est M. Fabre vint nous rejoindre à ce moment, et nous ouvrit la chapelle qui donne sur une galerie du cloître. Le baron Guiraud eut l'heureuse idée, en effet, de replacer le cloître dans le cadre religieux qui seul lui convenait, c'est-à-dire dans l'attenance d'une église. Cette chapelle est, elle-même, un petit bijou ; sous forme de bas-côtés, il y a été élevé deux galeries de trois arcades, en marbre rouge, qui sont la reproduction exacte de celles du cloître.

Derrière l'autel se trouve posée à plat, sur le sol, une dalle tumulaire qui porte, sculpté en demi-grandeur naturelle, un reli-

gieux drapé dans son manteau, et tenant une crosse ; serait-ce la figuration d'un abbé mitré? N'ayant pas de documents à ce sujet, M. Fabre incline à croire qu'elle provient, elle aussi, du couvent des Carmes. Une courte inscription se voit bien au bas de la dalle ; mais elle est si effritée qu'elle en est illisible.

❖

Ajoutons que les murs du cloître sont garnis, à profusion, de « vieilles sculptures » et de « vieux bas-reliefs », réunis là par les mains expertes du baron Guiraud, de son fils Léonce et de M. Fabre ; c'est tout un petit musée de sujets religieux et profanes, d'une valeur inestimable.

Aussi les antiquaires étrangers l'ont-ils déjà visité, et ont-ils même fait des offres pécuniaires, que M. Fabre a, d'ailleurs, déclinées.

A signaler, encore, près de la grande pièce d'eau du parc, une série d'arcades ogivales, en pierre, avec colonnes et chapiteaux de style primitif, mais bien conservés ; nous y avons relevé, entre autres, une scène de chasse, un Christ bénissant qui rappelle celui du portail de Saint-Jean-le-Vieux et un autre Christ, bénissant aussi, qui se trouve dans la cour du musée de Perpignan.

❖

Sur un côté de la cour extérieure du château de Villemartin, s'élève une tourelle, dont la fenêtre du deuxième étage éclaire la salle-bibliothèque du baron Guiraud ; c'est là que le charmant écrivain composa *Le Petit Savoyard*, la poésie « que nous avons tous appris par cœur, dans notre prime jeunesse. »

❖

C'est avec regret que nous quittâmes Villemartin, où nous venions de passer quelques heures bien agréables, et qu'après avoir pris une vue du cloître, nous remerciâmes de leur bienveillance, Madame et Mademoiselle Fabre, qui étaient venues, elles aussi, à notre rencontre.

A Quillan

En quittant Villemartin et Limoux, nous avons pris le train jusqu'à Quillan ; là, et bien que le train continuât, lui, à remonter la vallée de l'Aude jusqu'à Axat (ligne de Quillan à Rivesaltes), nous en sommes descendus pour continuer notre chemin à pied.

A Quillan, l'attention est attirée par le château-fort en ruines, qui domine la rive droite de l'Aude.

« Vers la fin du XIIe siècle, Quillan eut à subir les désastres d'une invasion venue d'Espagne. Le roi d'Aragon, prétendant avoir des droits à exercer sur le comté de Rédez (ou Razès), entra avec une nombreuse armée dans les pays de Fenouillède, s'empara de toute la vallée de l'Aude et des terres avoisinantes. La domination aragonaise s'exerça donc, dans ce pays, pendant plusieurs années ; le souvenir en est resté vivant à Quillan, car le quartier situé sur la rive droite du fleuve a conservé le nom qui lui fut donné il y a huit cents ans, et s'appelle encore, en patois. « lé quartier dé l'Aragou ».

Un autre « quartier dé l'Aragou » se trouve aussi à Limoux, où il constitue la paroisse de Notre-Dame, de la « ville vieille » ; et il est situé, lui aussi, sur la rive droite de l'Aude. Ce fleuve semble, dès lors, avoir été la limite entre les territoires soumis aux comtes de Toulouse et ceux soumis aux rois d'Aragon.

Et cela nous amène à rappeler que cette région fut, dès l'an 895, une dépendance du comté de Besalu (en Catalogne) ; ce comté comprenait, en outre du petit district de la ville de Besalu, le Vallespir (en Roussillon), le Capcir, le Donazan, les pays de Fenouillet, de Sault et de Pierrepertuse.

❖

Le château de Quillan a la forme d'un rectangle ; ses murs, très épais, sont en gros moellons, équarris ; quelques-unes des portes extérieures sont en arc brisé avec une sobre et primitive ornementation très agréable à l'œil ; mais ce qui est surtout à signaler, ce sont les pans coupés, élevés en saillie, à la partie supérieure des quatre coins du château ; le dessin, en cul-de-

lampe, de ces pans coupés, leur donne un caractère à la fois militaire et architectural, du meilleur effet.

Les ruines de ce château abandonné constituent un monument historique très appréciable, et la ville de Quillan, par ailleurs si industrieuse, ferait œuvre d'art en veillant à leur conservation.

Autour de Quillan

Saint-Ferriol

Avec un de nos compatriotes, M. Dessens, d'Ille-sur-Tet (en Roussillon), en résidence depuis plusieurs années à Quillan, nous allons au village voisin de Saint-Ferriol. La route serpente et s'élève, à travers vignes, jusqu'au sommet d'un mamelon, où le village est perché.

Il y a là, à visiter, une église et un château, vieillots, mais intéressants. Ce sont deux constructions aux murs épais, faits d'énormes pierres plates, quelques-unes équarries aux angles, qui décèlent le style primitif, mais combien solide, du XIIe siècle.

L'église est de style roman, par son abside circulaire et par les arceaux en plein cintre, de l'intérieur ; mais la voûte n'en a pas été terminée, car ces arceaux ne supportent encore qu'une charpente à deux versants. A l'extérieur, la bâtisse est soutenue par de puissants contreforts.

Comme je ne voyais, dans l'église, aucune statue de Saint-Ferriol, je demandai au curé, M. l'abbé Batailler, où pouvait bien se trouver la statue du patron de la paroisse ; il me la signala dans la sacristie. C'est une statuette en plâtre, reléguée au-dessus d'une armoire et représentant Saint-Ferriol en soldat romain.

— Mais ce n'est pas de jeu, lui dis-je, et Saint-Ferriol mérite mieux que cela ; sa place est au maître-autel, pour qu'il y reçoive les honneurs et les prières qui lui sont dûs.

— Je l'y mettrai, me promit mossen Batailler ; et je lui promis, à mon tour, de lui envoyer les *Goigs*, paroles et musique, qui se chantent à l'ermitage de Saint-Ferriol, à Céret, en Roussillon.

Mossen Batailler me montra, aussi, la croix paroissiale, en fer blanc, semble-t-il ; mais le Christ, sculpté, qu'elle porte, a de

la valeur; la parfaite proportion des diverses parties du corps, ses bras tiraillés, ses jambes arquées, les deux pieds cloués séparément, en font un objet d'art.

Je vis encore un autre Christ, bien travaillé, sur une croix d'autel, en cuivre ; un grand bassin, en cuivre, avec, repoussés en relief, des poissons ressemblant à des raies ; et un petit plat, en cuivre aussi, dont le fond représente une gazelle.

Le château, qui fait face à l'église, est d'aspect majestueux ; il a la forme d'un grand rectangle, flanqué, aux quatre angles, d'une haute tour carrée, avec soubassement en talus. Dans la cour intérieure, se voient des portes en plein cintre, dont les jambages, ornés de simples rainures taillées dans la pierre,se terminent en cul-de-lampe, au-dessus du sol. L'escalier intérieur est monumental ; dans ce qui fut une grande salle de réception (car ce château est devenu une grange), se voit une haute et belle cheminée, avec la date de 1630.

On a l'impression que ce vaste château était assez grand pour servir de refuge, en temps de guerre, à la population de Saint-Ferriol.

❖

Belvianes-Cavirac

De Quillan nous montons ensuite au village de Belvianes-Cavirac, formé de ces deux agglomérations : Cavirac, assis sur le bord, à plat, de la rive droite de l'Aude, et Belvianes, perché sur le talus à pic, de la rive gauche, autour de son château, qui domine l'angle inaccessible de l'escarpement, tel un nid d'aigle.

Nous traversons l'Aude, sur une passerelle en bois qui nous conduit devant la petite église de Cavirac. Car ce monument est intéressant par le caractère roman de son clocheton, et de son abside arrondie, dont le mur extérieur est orné, à sa partie supérieure, d'une arcature en relief, du meilleur effet. A l'intérieur, le plafond est relié aux murs latéraux par une voussure en quart de cercle ; et l'ouverture de l'arc de l'abside est en demi-ellipse.

Ce sont, là, tout autant de caractères qui donnent, à cette église rurale, un cachet particulier, qui tranche sur le style, plus courant, des autres églises de la région. Les habitants de Cavirac semblent s'en rendre compte, car ils nous disent que leur église

est une église espagnole ; c'est « catalane » qu'ils veulent dire ; ils confondent — comme pas mal de monde, d'ailleurs, y compris de nombreux Roussillonnais — *catalan* avec *espagnol*, ce qui est loin d'être la même chose.

❖

Dans la sacristie de Cavirac nous avons trouvé, parmi les vieux registres qu'a bien voulu nous montrer M. l'abbé Delmas, un livre de comptes de la paroisse, commencé le 5 juillet 1761 ; il est visé, à la date du 31 juillet 1774, par l'abbé « Armand, ptr-vic. » ; cette signature est à retenir, et nous y reviendrons. Les règlements se succèdent, dans le livre, jusqu'au 8 septembre 1791. Puis, interruption complète (pour cause de la Révolution) jusqu'au 26 juillet 1818, où les règlements reprennent jusqu'en 1863.

❖

Nous montons ensuite à Belvianes, et allons y saluer Mlle Léonie Doumergue, institutrice en retraite, qui a exercé, entre autre, à Belvis, dans le « pays » voisin de Sault. Dans le fonds de vieux livres qu'elle possède, nous avons trouvé : un exemplaire du « Cantiquo à Nostro-Damo de Belvis », un bulletin de vote pour des élections roussillonnaises, et le livre « Regla de vida ».

Ce cantique à Notre-Dame de Belvis est en *gabaig* (langue d'oc) ; mais les strophes sont calquées, pour le fonds et pour la forme, sur nos *goigs* catalans ;

O patrouno benerado
Dins tout aqueste pays,
Salbats-nous, Bierjo sagrado,
Nostro-Damo de Belvis,

et il se chante sur l'air de .... Notre-Dame de Font-Romeu ! n'est-ce pas là du roussillonnais transporté en pleine *gabatgeria !*

Le bulletin de vote est un petit rectangle de papier sur lequel sont imprimés, en lithographie, semble-t-il, ces noms :

LEFRANC Pierre
ARAGO Emmanuel
GUITER Théodore, notaire
ARAGO François

ce qui en ferait un souvenir de la période de 1848.

« La Regla de Vida » est le petit ouvrage si estimé, attribué aux prêtres roussillonnais Salamo et Gelabert, et qui fut d'abord édité à Avignon, en 1755 (il en reste actuellement, en librairie, une réédition de 1802) ; comme fonds de piété et comme correction de langue catalane, c'est un petit chef-d'œuvre. Malheureusement, l'exemplaire que nous venons de retrouver ne commence qu'à la page 67 ; les 66 premières pages ont dû servir à faire des « paperines » de sel, pour les repas emportés aux champs !

Voit-on, une fois de plus, combien les vieux papiers et les vieux livres peuvent être intéressants ! et comme il convient de les trier, avant de les jeter au feu ou à la rue !

❖

Nous allons, d'un coup de pied, voir le *Castellas* ; dans un rocher à pic, sur le bord de la route, il y a une sorte de tranchée, avec un pan de vieux mur, très épais, fait d'énormes pierres. Il devait y avoir là, autrefois, non une chapelle, comme le croit le populaire, mais plutôt un fortin, qui surveillait à la fois le débouché de la Pierre-Lys et le défilé vers Quillan.

Mlle Doumergue nous accompagna, aussi, dans un grenier, au premier étage d'une maison, dans le mur de laquelle il reste scellé, la partie plate d'un bénitier en porcelaine ; sur ce « plat », se voit un christ en relief. La coquille du bénitier a dû être brisée.

❖

Saint-Martin-de-Lys

De Belvianes, nous allons au village de Saint-Martin-de-la-Pierre-Lys (1). La route continue à serpenter sur la rive gauche de l'Aude ; elle ne tarde pas à s'engager dans les majestueux défilés de la Pierre-Lys ; les deux parois de l'étroit passage s'élèvent à pic, à une centaine de mètres de hauteur, et il semble, à chaque détour, que les quartiers de roche, audacieusement perchés en en l'air, vont se détacher sous leur propre poids, et rouler à nos pieds. La vallée s'élargit enfin, et nous arrivons devant Saint-Martin.

Mais autrefois le chemin était pénible et périlleux ; il n'y

(1) Saint-Martin de Lenis, ou de Lez, ou de Lys.

avait qu'un petit sentier, qui grimpait sur la crête de la montagne, en suivait les sinuosités et toutes les pentes, et finissait par aboutir au-dessus de Belvianes. Era de s'hi trencar lo coll.

Le premier qui conçut le projet, et qui l'exécuta, d'un chemin plus facile, creusé sur le flanc des rochers, pour franchir les défilés presque de plain-pied, fut l'abbé Félix Armand, curé de Saint-Martin, précédemment vicaire à Quillan, dont nous avons trouvé la signature sur le livre de Cavirac. Ce fut là un travail de Romain, qui a d'ailleurs assuré la célébrité à « Félix Armand ».

Voici les états de services, les brillants états de services, faut-il dire, de cet humble prêtre :

Né à Quillan le 20 août 1742, de parents pauvres, mais sincèrement religieux ;

ordonné prêtre en 1768 et nommé vicaire de Quillan, où il se fit remarquer par ses talents oratoires ;

en 1775, il est nommé, sur sa demande expresse, curé de Saint-Martin ;

en 1777, il commence le nouveau chemin à travers la Pierre-Lys ; il donne l'exemple à ses paroissiens, en maniant lui-même, journellement, le pic et la mine ;

en 1781, le chemin est enfin ouvert pour les piétons ou pour une monture ;

en 1791, pour ne pas prêter le fameux serment constitutionnel, il se réfugie, à la suite de son évêque, à Sabadell, en Catalogne ;

en mai 1797, une délégation de ses paroissiens va le prendre à Sabadell, et le ramène de force, sous leur sauvegarde, à Saint-Martin ; les jours où l'on craignait le passage ou la visite d'un « constitutionnel », Félix Armand se cachait dans une grotte, dans le flanc de la montagne, et les habitants, à tour de rôle, le ravitaillaient et le protégeaint ;

en 1800, il se distingua lors d'un incendie qui détruisit 35 hectares de la forêt des Fanges ; il reçut, à cette occasion, une lettre de félicitations du Préfet de l'Aude, et un secours pour continuer la route ;

plus tard, Napoléon Ier lui écrivit aussi, de sa propre main, et lui remit un bon sur sa cassette ;

en 1814, le chemin était sensiblement élargi, après une lettre de félicitations et un nouveau secours envoyé par Louis XVIII ;

quelques années plus tard, il refuse sa nomination de chanoine à Carcassonne, pour ne pas quitter « son » Saint-Martin ;

il reçoit la croix de la Légion d'honneur sur son lit de mort, en 1823 ;

une statue lui a été élevée, à Quillan, il y a une dizaine d'années.

Ne croirait-on pas lire, là, le canevas d'une légende dorée ?

❖

On nous signale, à quelques kilomètres de là, le village de Sant-Juliá, dont la fête locale se fait pour la Saint-Julien et Sainte-Basilisse, tout comme dans de nombreuses paroisses du Roussillon, Jujols, Ralleu, Mosset, le Soler, etc.

❖

Nous allons encore à Quirbajou, petit village pittoresquement juché sur un petit plateau, et dont le retour sur Saint-Martin-de-Lys nous donne l'occasion d'une descente vertigineuse sur la paroi rocheuse de la Pierre-Lys.

❖

Les comtes de Besalu intervenaient dans l'administration de ces territoires, qui se trouvaient être, dès lors, bien catalans. C'est ainsi qu'à Saint-Martin-de-Lys il fut créé, vers l'an 898, une abbaye de bénédictins ; des chartes la concernant, de 966, 1020 et 1102, mentionnent les comtes de Besalu et les vicomtes de Fenouillet. En 1045, eut lieu la consécration de l'église paroissiale de Saint-Martin.

L'abbaye, devenue ensuite un prieuré, fut détruite par les huguenots, lors des guerres de religion, vers 1573 ; le temps, et la Révolution de 1793 aidant, il ne reste plus de ce « conbent de San-Benouet », comme on l'appelle encore à Saint Martin, que des ruines..., des traces de cimetière et des pans de murs, qui s'élèvent mélancoliquement, dans un petit jardin, sur les bords de l'Aude.

❖

Joucou

A 15 kilomètres de Saint-Martin, en remontant la vallée du Rebenty, se trouve le village de Joucou, où était aussi, dès 873, une abbaye bénédictine.

Nous allons donc à Joucou ; mais de cette abbaye nous n'en voyons plus, là aussi, que des ruines ; des pans de murs épais, construits avec de larges pierres plates, servent maintenant de greniers à foin.

L'historien du comté de Besalu, don Francisco Monsalvatje (de Gerona), a reconstitué la liste des abbés de Joucou, de 863 à 1459.

❖

Cubières

Nous revenons à Saint-Martin-de-Lys, et y prenons le train pour rentrer à Perpignan, par la ligne de Quillan à Rivesaltes.

Le temps nous a manqué pour nous arrêter à Saint-Paul-de-Fenouillet et, de là, aller à Camps-et-Cubières, dans le territoire de Pierra-Pertusa, vers les sources de la Gly. Il y avait, là, l'abbaye de « Santa-Maria de Cubières », déjà mentionnée en 817 ; dans son testament de l'an 1020, le comte de Besalu, Bernard Taillefer, léguait à ce monastère cinq onces d'or pour l'achat d'une croix.

Et il résulte d'un acte de l'an 1001, qu'à cette date « Sainte-Marie de Cubières » était propriétaire d'une vigne à Malloles, près Perpignan.

❖

En 1226, ces divers territoires étaient administrés par le comte de Roussillon, Nuño Sanxo, qui les tenait, à la fois semble-t-il, et pour le roi d'Aragon et pour le roi de France. En 1258, ils furent définitivement cédés à la France, à la suite du traité de Corbeil, intervenu entre Louis IX et Jacques Ier d'Aragon.

Mais l'influence catalane avait pénétré dans ces « pays » ; si bien qu'en 1395, ils étaient encore régulièrement visités par le quêteur de la confrérie de « Santa-Barbara de Pruneras », dont la chapelle était située dans le pays de Besalu, entre Castell-Follit et Saint-Laurent-de-Cerdans.

Le livre de voyage de ce quêteur mentionne, entre autre, qu'après avoir parcouru le Roussillon, il allait dans le Narbonnais, dans le Fenouillet, dans le Capcir, dans le pays de Sault, et jusqu'à Quillan.

Il nous a paru que ces à-côtés de l'histoire du Roussillon méritaient d'être signalés. Jules Delpont.

❖

Appendice chronologique

(*Archives du Comté de Besalu et de la Couronne d'Aragon*)

Vers l'an 900. — Diplôme du roi Charles-le-Simple, en faveur de l'abbé Salomon, confirmant les possessions de l'abbaye de Saint-Jacques de Jocou, en Rasès. On y trouve la mention de presque toutes les paroisses du Capcir.

954. — Bulle du pape Agapite II, en faveur du monastère de Saint-Martin-de-Lez. (L'Aude y est désigné sous le nom de *flumine Attace*).

1045. — Acte de consécration de l'église de Saint-Martin-de-Lez. (L'Aude y est mentionné sous le nom de *fluvium Atax*).

1053. — Promesse du comte de Besalu, Guillaume II, d'aider l'archevêque de Narbonne, Guifred, dans la défense des forteresses voisines de sa cathédrale.

1067. — Guillaume-Raymond, comte de Cerdagne, cède à don Ramon, comte de Barcelone, et à la comtesse donya Almodis, ses droits sur Carcassonne.

Divers héritages et droits sur Carcassonne, sont vendus par Pierre et Bernard-Guillaume, frères, à Don Ramon et à donya Almodis, comtes de Barcelone.

Carcassonne, Conflent, Casiliag, etc., avec leurs villes, églises, abbayes, châteaux, villas, sont cédés par Raymond Bernard et Ermengaud, vicomtes, à don Ramon et donya Almodis, comtes de Barcelone.

1070. — Contrat de donation du monastère de Saint-Martin-de-Lez, à l'abbaye de Saint-Pons-de-Tomières, par Bernard II, comte de Besalu (1).

(1) L'Aude y est désigné sous le nom de *Aditum flumen* ; d'où *Audite*, et finalement *Aude*.

1073. — Contrat de cession de Sainte-Marie-de-Cubières, à l'abbaye de Moissac, par Raymond-Pierre, seigneur de Pierre-Pertuse, avec l'autorisation de Bernard, comte de Besalu et Fenouillède.

1080. — Ramon-Bérenguer, comte de Barcelone, délègue à Bérenger-Ramon, son frère, ses droits sur le château de Barberá et ses dépendances, et sur la moitié du Carcassonnais, du Razès et autres territoires.

1106. — Donation faite par le comte de Besalu, Bernard III, en faveur de l'église Saint-Paul, de Narbonne.

1110. — Pierre Udalgar, vicomte de Fenollet, reconnaît les droits de Bernard, comte de Cerdagne, sur l'abbaye de Saint-Paul-de-Vallsosol, et le dit comte laisse au dit vicomte, sa vie durant, la ville de Maurins, avec son église et son territoire.

1111. — Bernard-Guillaume, comte de Cerdagne, cède à don Ramon-Bérenger, comte de Barcelone, ses droits sur les châteaux et territoires de Besalu, de Castellnou (en Vallespir), de Fenouillet, de Pierrepertuse, avec les monastères en dépendant.

1112. — Prestation d'hommage, par Aymerich, vicomte de Narbonne, au comte de Barcelone, Ramon-Bérenguer, pour les châteaux de Fenouillet et Pierrepertuse.

1179. — Alphonse, roi d'Aragon, fait donation à Roger, vicomte de Béziers et de Carcassonne, des châteaux et territoires du Carcassès, du Lauraguais, du Razès, et spécialement de la ville de Limoux et du pays de Sault, du Termenès, et du Minervois.

1188. — La cité de Carcassonne est donnée, avec le territoire du Carcassès et ses monastères, par Alphonse, roi d'Aragon, à Raymond-Roger, comte de Foix.

1226. — Cession faite, par le roi de France, Louis VIII, du comté de Fenouillet, à Nunyo Sanche, comte de Roussillon, Cerdagne, Conflent et Vallespir.

1228. — Prestation d'hommage au roi de France, pour les comtés de Fenouillet et Pierrepertuse, par Nunyo Sanche, comte de Roussillon.

1235. — Jacques Ier, roi d'Aragon, donne comme garantie de sa dot, à sa future épouse, donya Violant, de Hongrie, la ville de Montpellier et le comté de Milhau.

1258. — Jacques Ier, roi d'Aragon, cède à saint Louis, roi de France, tous ses droits sur les comtés de Fenouillet, de Sault, de Pierrepertuse, etc.; et saint Louis renonce à tous ses droits sur les comtés de Barcelone, Besalu, Roussillon, Conflent et Cerdagne.

Vers 1418. — Autorisation donnée à un habitant de Quillan de creuser un fossé sur la place au bord de la mer, au port d'avall de Collioure (Roussillon), pour faire entrer un arbre de nef, dans la boutique d'un charpentier.

Vers 1720. — Le sieur Bertrand, marchand de Quillan, offre d'acheter les merrains des forêts de Prats-de-Mollo (en Roussillon) et de les transporter en Languedoc et en Provence, pour en fournir, pendant quatre années, des bois de construction pour les vaisseaux et galères du Roi.

❖

(Des archives du chapitre de Saint-Paul-de-Fenouillet)

en 906 ? — Donation, par le roi Charles, à l'abbaye de Joucou, de la forêt de Notre-Dame de Gesse, dans le pays de Saut.

983. — Donation par Miro, chevalier, et Aldiart, son épouse, du village de Campagne, aux religieux de Joucou.

1749. — Inventaire de titres, remontant quelques-uns à l'an 606 ? et mentionnant des droits sur Puylaurens, Saint-Ferréol, et des arrentements à Aunat, Gesse, Joucou, Marsa, Coudons, Belvis, Axat, Saint-Ferriol, Saint-Louis, Bugarach.

1675. — Présentation d'un titulaire à la vicairie de la paroisse de Saint-Loup, de Marsa, et de son annexe de Quirebajou. — Autre présentation à la vicairie de la paroisse de Saint-Ferriol et Graus.

1683. — Vente de trente radeaux de bois, à couper dans la forêt de Gesse, au compte d'Henri Pinet, marchand de Quillan.

Gloria Catalana

Al généralissime Joffre

Tú que, ab dolida veu,
Cridava nostra historia,
Es donchs tú, germa meu,
Que nos tornas la *Gloria ;*

L'*Alemany,* al teu peu,
Maleheix ta memoria ;
Puix esborra el menyspreu,
Benehim ta victoria.

Grans de tas obras altas,
Los fills de *Rivesaltas,*
Per mi, te dan merces.

Porta 'l nom de la raça
Als cautíus de l'*Alsace,*
Fins al *Rhin* fet *Françès.*

Evol, los 10 d'agost de 1914.

J. Borateu.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, rue de la Poste, Perpignan.

8e Année. N° 94 Octobre 1914.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

OCTUBRE

Coronades per futlles y flors
Les boniques y fresquetes nines,
Ab esclats de risades divines
Conten unes histories d'amors.

Al sentir per los ecos sonors
Repetides les veus argentines,
A les belles y alegres vehines
Compareixen los gays amadors.

Oh ! Quines mirades rialleres,
Allavors de les fóndes parpelles
Atravessen lo cor dels garçons !

Oh ! les dolses vesllums falagueres,
Oh ! dolcissimes veus de donselles,
Oh ! lleugeres y tendres cansons !

L'Alguer (Illa de Sardenya)

Joan de Giorgio y Vitelli.

A propos de la guerre

En raison du caractère de cruauté donné à la guerre actuelle par l'Allemagne, et de ce que les Universités allemandes se sont solidarisées avec le militarisme prussien,

Le Bureau de la *Revue Catalane* a décidé de rayer les professeurs allemands de la liste de ses abonnés.

Le comité de rédaction de la *Revue* déplore les inexplicables sentiments hostiles à la France d'une partie de la presse catalaniste de Barcelone.

❖

La rédaction de la *Revue Catalane* adresse ses bons souvenirs à ses collaborateurs :

Joseph Pons, professeur au lycée d'Angoulême, prisonnier de guerre en Allemagne ;

D' Boix, les abbés Capeille et Jampy, qui sont sous les armes ; et à ceux qui sont appelés à rejoindre leur régiment, pour aller à la frontière.

❖

Quelques-uns de nos amis ont dû, par suite de leurs préoccupations actuelles, suspendre pendant la durée de la guerre, leur collaboration au *Diccionari de la Llengua Catalana*, que préparent les « Estudis Universataris Catalans » de Barcelone.

PROVERBIS

En temps de guerra, poca son.

❖

Governa ta casa y sabrás quant costa l'arrós ; cria 'ls fills, y sabrás quant deus als teus pares.

❖

Guarda tu mateix els secrets, mai els donguis a guardar.

Parlament

ab motiu d'enhorabona i alabansa al nostre company i amich, En JOFFRE, de Rivesaltes, fet lo generalissim de les armades de Fransa; à n'una dinada de Rossellonesos de Paris, l'any 1912.

Companys Carissims,

Poch temps ha qu'erem tots arreplegats assi, catalans de Paris, per fer festa an un fill de Rosselló que nos s'havia alsat fins als grahons més n'alts de les carregues públiques. Encara hi es, s'hi quederá temps, y próu próu podría pujar més amunt, al bell cim de l'escala, que molta gent ho diuhen. Aquell dia si, que irém tibats, tots los de cap á Canigó, y tant y tant ximarém, que no podrém més destetarnos del porró ! Mes aquell dia será En Pams que pagará... y del mellor, de lo de pedra marbre, que tot s'ho enrossega.

Donchs, quan varem alabar nostre primer Ministre rossellonés, vos vaig fer parlament ab nostra llengua payral, y molts assi van ser qui quasibé no la van entendre y qui m' deyen que parlavi espanyol ! Hasta que 'n vaig espolsar un, qui, potser, me guarda malicia. Jo no, á part que no sigui calque gavatx.

Pero li demanaré — y vos ho demani à tots — que 'm deixéu, avuy també y sempre, dir en catalá les coses catalanes. Y si per cas tot no ho enteniu, és que vos s'en ha fugit la memoria pel nostre parlar tant bell, sense que per aixó, ne tinguéu la culpa. Desgraciadament s'ha barrejada la llengua nostra ab paraules franceses, y per tota la plana de Rosselló, cal dir, no se parla més qu'aquell catalá bort que s'en diu lo *Matheuet*, y tenen ben aprop de rahó los qui diuhen que 'l catalá no és una llengua, sinó un « patois. »

La Llotja s'engitana, com diu En Josep Pons. Fora, fora els gitanos, fora, fora els gavatxos ! Catalans eren nostres ávis, catalans sem, catalans quedarém. Y parlarém catalá ! Y los que no 'l coneixen més, s'hi tornarán adregar. Feyna fácil y tan dolça !

Y me sentiria trahidor, jo, l'Ermitá de Cabrenç, pobre escolar

d'aquest offici de Renaixensa catalana que 's va cantant sota les voltes enlayrades de la nostra Iglesia de Rosselló, si, en qualsevol aplech de sos fehels, en aquest sobretot, altres paráules mes sallien de boca, sinó catalanes.

A la primeria dels nostres sopars del Canigó — los vint any s'apropen que tornar varem fer lo que feyen, antes, En Pere Talrich, En Reydier, l'Olivá, En Farall (al cel siguin !), En Teyssonnières (que la salut li torni, qu'és próu malalt !) — els companys de la primera hora, qui si molts n'ha segats la malehida, d'altres ne veig aqui prop, no han descuydat eix gran minyó d'ulls bláus y de pel clar qui, de quant en quant, venia ab nosaltres à taulejar. Gros y gran com era, un gegant al costat d'En Jacomy, era timid tant com donzella. Próu li anaven les barres per mastegar, los llabis per beurer, pero que poques paráules !

Un colp, l'Escanyé, qu'era un mal refilayre de palabres, li va volguer dirigir una llohansa per motíu qu'era oficial y que tornava, tot encoronat de llorer, d'espatarellar los móros de cap á Tombouctou. Mal carall ! Quina s'en va veurer En pobre Joffre, que ja era ell ! Tot arrodit, cap per baix y galtes vermelles, plé de destret, no 's trovava cap anca bona. Y tant d'un punt va venir el llevant de taula, va escalibarse com un lluhert, cames á fugir cap á casa, y no s'en va més veurer ni palla ni pols. Y quasibé no va tornar més.

Ho és que s'en va anar á Madagascar, y qui sab ahont encara, á treballar per la Pátria.

Pero avuy lo tenim. De comandant y llochtinent-coronel qu'era hi ha quinze anys, ha passat coronel, y general, y ara generalissim de les armades de Fransa ; y l'orgull nos ompla el cor pensant-nos que si, malament, avuy per demá, se necessités anar en guerra, és un catalá que marxeria al devant de tots ; y, ab l'orgull, la fé á la Victoria, que 'ls Alemanys no li ferien por més que 'ls Touaregs ; que si aquellos son móros de Moreria, son aquestos móros d'Europa. Les plumes del barret seu, blanques com la néu del Canigó y la flor dels ametllers de nostra plana, ferien de bandera en tots los soldats de Fransa, com lo cimall del rey l'Henrich ; y son espasa sempre deslligaria les

dues provincies desditxades que gemeguen, ja son quaranta anys, sota 'l juell d'un enemich avorrit, com la del rey En Jaume lo Conquistador deslligá dels llassos moros les illes encantades de la mar mitjterrana.

Y se sentiria un gran crit, com al temps d'En Guifre, comte de Cerdanya, qu' En Joffre li es net : « Catalunya, avant ! »

❖

Bé nos ho cal dir, ara, qu'aquesta fiansa ab En Joffre tant la tenim de ses virtuts militaris com de sa qualitat de catalá.

Qui és un catalá, un verdader catalá ?

Un home de poques paráules y de poques rahons, pero un home de fets y d'acció, reposat y treballador. Aixi mateix és En Joffre. Y si se li volia tirar 'l retret més just, se diria qu'és En Joffre com lo vi del seu poble, lo muscat de Rivesaltes : fortesa y perfum embolicat de dolsor.

Donchs, minyons, que s'alegri 'l nostre cor d'esta gloria nova del Rosselló. Alabem lo nostre germá qui porta en ses mans catalanes, ab l'espasa sagrada del Pays, l'esperansa de la Pátria. Preguem á Deu que li vingui á l'ajuda á l'hora de la batalla, més proxim, potser, que no se pensa, y cantant nostre himne solemne *Montanyes regalades*, suppliquem á les fades del Canigó que sigui d'Elles ben amparat !

He dit. L'Ermita de Cabrenç.

D'ACTUALITÉ

La langue allemande. — Une légende lorraine rapporte que lorsque les ouvriers de la Tour de Babel se disputèrent, et délaissèrent l'ouvrage pour s'injurier dans toutes les langues, l'un d'eux, ouvrant la bouche, y reçut un paquet de mortier qui, dès lors, rendit son élocution difficile. C'est celui-là, assurent les lorrains, qui se mit à parler allemand.

Exemple de la langue allemande avec des syllabes catalanes :

Jo 't flich, que flochs que duu !
·Xafen xuixos y fan traus.
Ja vol pressechs grochs !
El mal de fetge engreixa al metge.

SURSUM !

A Josep Sebastia Pons.

No retraus que enfastiguen ta esquerpa fantasía
la plana i ses fadors ?
Doncs mira allà, pels cingles, la mística masía,
del solâ en un redors.

Si 't dan angunia els tràfecs monòtons de la vida
i disgust lo Real,
els teus desigs enlaira, que a assolir-lo 't convida
l'hostal de l'Ideal.

Amunt, amunt reposa dins la quietut del día
l'excels encisant mas ;
aguaita-l, en clap d'arbres, com de llum irradía
sota el cel de domas !

Veuras : de fresca i viva, l'aura d'aquella coma
als ulls da coïçô ;
i l'espai no s'hi aplana, sinó en l'avenc s'aploma
l'espantós horitzó.

Més, ans de partir, palpa-t ; que no emprenguis debades
la vía cap als monts.
Mal si l'oci les cames encara 't té travades,
i ets feble de pulmons.

Primer, els lloms provant-te, segueix les sorolloses
conques dels boscs ombrius ;
fermaras ta petjada, saltant granits o lloses
llarg dels còrrecs jolius.

Ves poc-a-poc, a l'ample paisatge aclimatant-te
i als salts de l'estimball.
¿ Oi, que cregut no hagueres que enclogués terra tanta
la allà ensopida vall ?

¿ No sents com la natura s'apaibaga i asserena,
lluny del farum i pols ?
¿ Com, llisant a ran l'herba mofle de la carena,
t'arriba un flaire dolç ?

Ja podríes juntar-te a la colla avesada
a crestejâ 'ls abims.
Deixa-ls ; millor a soles se frueix la besada
de l'oreig fi dels cims.

No tingui testimoni ta sentació primera,
al trescar novell món ;
assaboreix en calma l'ignota borratxera
que en tot l'esser s'infon.

Ja l'has acontentada ta esquerpa fantasía
dels díes de fadors :
a un revolt de la coma téns aquí la masía,
de son solâ al redors.

Ella és. Mentre t'acostes, com el teu cor no salta ?
i 's fa lent ton trepig ?
Doncs no la regoneixes ? Quin encís, creus, li falta
al mas del teu desig ?

¿ Acas l'esguard t'ofenen ses posts de vella fusta,
sos murs no-emblanquinats ?
¿ Sa cort de fang i stèrcol l'odorat te disgusta,
o 'ls porcs abandonats

buscant per llà llur menjá ? Tras la porta espanyida
perquè endins veus tot fosc,
de sutje i de fumera ? Que un porticó ganyida
rodant su 'l corró tosc ?...

Lletja és, dius ? — I la tebia claricia que enllumena
pedriç, parets, teulat ?
¿ I la picor del zèfir que tot just si remena
l'espigueta del blat ?

¿ I, dins la prada aclinia, de l'euga que pastura
el sò de l'esquellí,
i 'l breu renill d'afecte que sopte en sec atura
l'enjogaçat pollí ?...

Belluga-t ; no escorcollis, entorn de la masía,
lo lleig tocant al sòl ;
alça 'ls ulls i la pensa ; deixa la poesía
endur-te amunt, d'un vol.

I potser aleshores ta ànima s'agermani
amb est nou estament ;
fins, potser, mai sadolla de mudança, 't demani
més brau enlairament.

Escolta-la, aqueixa ànima ; cenyint-te de coratge,
cap al cim més altiu
ves doncs, puja que puja, fins trobis un paratge
per a fer-hi el teu niu.

Pau Berga.

El Obispado de Elna

Ce volume nous arrive de Gérone, il est écrit en castillan, et son auteur est notre confrère, l'érudit historien du *Condado de Besalu*, Don Francisco Montsalvatje.

Le senyor Monsalvatje avait déjà publié, ces années dernières, un historique de *l'Obispado de Elna*, en deux tomes ; dans le présent volume il donne un aperçu, une notice historique sur les églises paroissiales, les chapelles rurales, les ermitages, les monastères du Roussillon. Et à ceux d'entre nous qui ne sont pas versés dans les questions d'histoire locale, il précise ce que nous ne savions, jusqu'ici, que très vaguement.

C'est ainsi qu'en ouvrant le livre, on est agréablement surpris de lire, en tête de la première page, des notes sur *San Aciscio (Sant Iscle) de Perpiñan*, dont la chapelle se trouve à la Pépinière Robin, derrière la gare ; d'autres viennent ensuite, comme *San Christobal (del Vernet, de Perpiñan)*, *San Esteban* de Orles, *San Martin de la orden de la Merced (de Perpiñan)*.

Pour Saint-André, par exemple, à côté des églises paroissiales de Angoustrine, Bages, Banyuls-dels-Aspres, Rivesaltes, Sorède, etc., nous relevons les rubriques de *San Andrés de Belloch* (près Villefranche-de-Conflent), *San Andrés de Bigaranes* (près Sainte-Marie-la Mer), *San Andrés de Exalada* (dans les gorges d'Olette-Thuès).

L'ouvrage est illustré de gravures (bénitier de Saint-André-de-Sorède ; plans des églises de Saint-Genis-des-Fontaines, de Saint-Julien de Villeneuve-la-Raho, etc.) et de nombreuses planches hors texte : intérieur et abside de l'église de Saint-André-de-Sorède, fragment du retable de la Cathédrale Saint-Jean de Perpignan, portail de Saint-Jean-le-Vieux, cloître restauré de Saint-Martin-du-Canigou, peintures murales de Saint-Martin-de-Fenouillar et de Saint Nazaire de la Clusa (l'Ecluse), la Vierge assise (des Abeilles), à Banyuls-sur-Mer, le coffre de San-Julià (à Mosset), etc.

Suit un *Apendice*, de 42 documents en latin, dont les dates vont

de l'an 846 (Saint-André d'Exalada) à l'an 1493 (ce dernier exceptionnellement en castillan daté « del nuestro castillo de Perpiñan, à XIII de setiembre año de 1493 », par le roi d'Aragon, Ferdinand.)

Ce qui rend ce volume intéressant à consulter, c'est que le vocable des saints y est disposé par lettre alphabétique, et qu'en guise de table des matières s'y trouve un Index alphabétique des noms de villes et de lieux.

En le feuilletant, une idée cependant nous venait : il n'y figure aucune de nos églises, de nos chapelles, dédiées à la Sainte-Vierge ; serait-ce un oubli de l'auteur ? Mais nous avons été bientôt rassurés en lisant au bas de la dernière page : *En prensa*, El obispado de Elna, Tomo IV.

Nous attendrons ce quatrième volume avec impatience.

J. Delpont.

De la *Veu de Catalunya*, del 23 désembre 1914 :

« La gran guerra, me sents ? Es avui entre dos qui vosaltres anomeneu aliats, es entre Fransa i Russia. Ningu ho sab, pero son aquestes les enemigues veritables qui es disputen l'imperi del mon. Ja à Maraton se 'l disputaven, i França es llavors la que va vencer. Vencera Russia avui ?....

Xenius.

Vos ho haguesseu pas pensat !

❖

« Lo que me sab un greu de l'anima es que hajau de fer pagar, els rossellonesos, an el *Bolleti* (del Dicionari de la Llengua Catalana) els disguts i queixes que teniu d'Alemania. Que té que veure el *Bolleti* amb Alemania...

Antoni M. Alcover.

No mes disgutos y queixes, com la maynadeta del carrer ! de metralladoras y de canons alemanys, cap ?

Lo pioch de la fira

« Fa com lo pioch de la fira, no diu rès, mes no s'en pensa de menos », solia dir lo vell Jaumetó, quan havia tractat amb algun de sorrut y malfiat que li 'n havia fet una.

Un bon dia vaig aturar aquell bonhome, per li demanar que cosa era aqueixa dita.

— Y si, me va dir, es aixo mateix del pioch de la fira... Sabes, era un dia de fira, à Perpinyá; à la rengla dels aucellayres, un fransimant hi tenia un parell de papagalls (1) que xerraven d'allo millor ; ne volia dos duros de cadun.

Al costat se li va posar una pageseta de cap al mas de les Figues, ... no tenia pels à la llengua, y duya, pera vendre, un parell de piochs.

— Quant ne vols ? li demana un...

— Dos duros... se va afanyar de respondre la nina.

— Que 't flich, minyona ! No ets amussada...

Que no veuhes que es lo mateix preu que d'aqueixos papagalls ?

— Y bé... cada pioch en fa tres com ellos... donchs reben encare mes barato...

— Y si... mes que 'l papagall, al menos, parla..., y 'l pioch, ell, calla...

— Calla... calla... mes s'en pensa pas de menos...

Donchs, quan algun, de malfiat, no diu ni si, ni no, y te fa fer l'ignocent, fa com lo pioch de la fira, no diu res, mes no se 'n pensa de menos... Deu nos en guart d'aqueixos piochs...

Y 'n Jaumetó se 'n va anar, xano-xano, tot refilant una cantarella.

Es Ell.

(1) Papagall, perroquet.

Pages de Guerre

Le Croiseur Waldeck-Rousseau

Dans l'Adriatique.

Mon plus grand désir était d'assister à un combat. Je commençais à désespérer lorsque, hier, j'ai été servi à souhaits. C'est devant le port autrichien de Cattaro, où nous avons été détachés en avant-garde. L'entreprise fut des plus périlleuses, car nous nous sommes trouvés seuls à toutes les attaques. L'escadre se tenait au large, prête à intervenir. Serieusement assaillis et engagés, nous nous en sommes tirés indemnes, grâce à la décision et à l'admirable présence d'esprit de notre commandant, M. le capitaine de vaisseau Bernard (1) : grâce aussi au bon fonctionnement de nos machines qui, de tout temps, ont donné l'extrême puissance sans broncher. C'est ainsi que nous avons pu éviter les torpilles qui nous étaient destinées.

Le 17, à 5 heures du matin, le clairon à bord sonna : « Au poste de combat ». Ce n'était encore qu'un exercice ; mais on nous fit accrocher nos hamacs autour des parties à protéger. Il n'y avait pas à en douter : nous allions entrer en action.

Je finis mon quart et m'empressai de monter sur le pont. Il faisait un temps superbe et la mer était comme un immense miroir. Nous sommes en vue de Cattaro. Nos trois machines vont à toute vitesse et nous avançons en tête de l'escadre. Nous sommes tous sur la plage avant, penchés sur la lisse, regardant les sommets de la côte autrichienne devant nous. Tout à coup se fit un grand silence et l'on entendit le capitaine de quart nous crier : « Veillez bien et regardez de tous les côtés, on vient de nous signaler deux sous-marins ! »

Un léger frisson nous parcourt tous. On se ressaisit. Tous les yeux scrutent l'horizon et la surface de la mer. Partout, dans les

(1) M. le capitaine de vaisseau Bernard est un roussillonnais originaire de Rivesaltes.

mâts et les superstructures, des matelots regardent attentivement. Juché sur un treuil, j'observe de mon mieux aussi.

Sur la passerelle se produit une agitation. La vigie vient de signaler un point noir sur la montagne. Toutes les jumelles sont braquées de ce côté. C'est un ballon captif; on le distingue bien à présent. Et le *Waldeck-Rousseau* file toujours à une vitesse folle, se rapprochant de plus en plus de Cattaro.

Bientôt, un autre point noir se détache de la montagne et vient vers nous en grossissant de plus en plus. C'est un avion autrichien. Le commandant le suit avec sa jumelle et donne un ordre. On met aussitôt la mitrailleuse en position, pointée sur l'aéro qui s'avance à toute vitesse. Encore quelques minutes et il sera sur nos têtes. Alors, le commandant ordonne le poste de combat.

C'est une ruée, chacun court à son poste respectif. Les canonniers bondissent sur leurs pièces, qu'ils chargent et mettent aussitôt en batterie. On vient de signaler des torpilleurs cachés près de la côte, d'où une distance de 7 milles environ nous sépare. Mais mon poste est dans les machines et je descends à regret, car je ne verrai rien de ce qui va se passer. En hâte, je traverse les couloirs sous le pont blindé. Là, tout le monde est massé. Les malades ont été mis à l'abri. L'aumônier circule de groupe en groupe, souriant avec des paroles réconfortantes. Il est environ 8 heures 30. Il n'y à pas cinq minutes que je suis descendu qu'une explosion se fait entendre. Ce ne sont pas nos 65 m/m ni les 194 m/m qui viennent de tirer. Alors quoi ? Ce ne peuvent être les torpilleurs, ils sont encore trop loin. Est-ce une mine ? Ce n'est pas possible ! Comme c'est affreux, ce doute d'en bas !... On ne voit rien, on ne sait rien !... Tout-à-coup, une salve de nos grosses pièces éclate, ébranlant tout. Que se passe-t-il ? Les coups de canons se succèdent. Le bateau se couche fortement sur tribord, puis sur bâbord. Il doit faire de brusques virages. Je ne doute plus. Nous sommes bel et bien aux prises avec l'ennemi. Je regarde mes compagnons de combat. Eux aussi ont compris, aucune trace d'émotion n'est sur leur visage. Je veille attentivement à ce qu'aucun organe ne s'échauffe, car, en ce moment, la moindre faute peut entraîner la perte du bâtiment.

Et toujours l'artillerie tonne au-dessus de nos têtes, par salves, tantôt espacées, tantôt continues. Puis la canonnade cesse. Plus

rien. On n'entend plus que le grondement des machines. Les minutes me semblent des siècles !... Enfin on fait rompre le poste de combat. Il est près de 10 heures. Je vole dans les échelles et jesuis sur le pont où, de tous côtés, l'on afflue, avide de renseignements. Autour de nous nos torpilleurs évoluent à toute vitesse.

Ce qui s'était passé ?... L'avion arrivant sur le croiseur, la mitrailleuse ouvrit le feu sur lui ; un tireur armé d'un fusil, appelé sur la passerelle, tirait aussi, mais sans résultat apparent. D'un autre côté, les torpilleurs ennemis, approchant, la grosse artillerie était dirigée contre eux. L'avion, descendant jusqu'à 800 mètres, lâcha une bombe qui éclata à certaine hauteur, en l'air ; puis, une deuxième qui explosa par le travers de la passerelle, à tribord, à une dizaine de mètres du navire, faisant voler en éclats les vitres du kiosque de commandement. Quelques secondes avant, le commandant avait heureusement fait mettre la barre de 24 degrés à gauche. C'est ce qui nous sauva. Sans cela, la bombe tombait sur la passerelle. Et le commandant de crier à l'aviateur : « Bravo, vous n'êtes pas fort ! » Et il applaudit. Pendant que tous les yeux étaient en l'air — une troisième bombe étant tombée à l'arrière sans nous toucher — quelqu'un cria : « Un sous-marin par tribord avant ! » Puis, aussitôt après, « Un sous-marin à l'arrière ! » En effet, un périscope venait d'émerger à 100 mètres devant nous. Le feu à volonté fut ordonné. Nos 65 m/m et nos 194 m/m tonnèrent à la fois. De grandes colonnes d'eau et des volutes de fumée montèrent vers le ciel. Puis, quand tout se tut, quand l'eau fut redevenue calme on constatait qu'une large nappe d'huile surnageait à l'endroit où le sous-marin s'était montré. Celui-là, j'en suis sûr, ne reverra plus jamais le jour.

Il avait réussi quand même à nous lancer une torpille, qui passa à quelques mètres sur l'avant, et nous manqua. Le commandant aussi n'avait pas perdu la tête. Aussitôt qu'il vit le sous-marin, il fit foncer le *Waldeck-Rousseau* sur lui, à toute vitesse, pour prévenir l'attaque, en l'abordant, et par des manœuvres, des changements de directions rapides, il évita les torpilles lancées par l'autre sous-marin. Le moment était critique. On signala un nouveau sous-marin. Cela faisait trois. Et les canons de tonner de nouveau. Puis, plus rien, plus trace de sous-marins, et nous

n'étions pas torpillés. Le commandant fit alors diriger le feu sur les torpilleurs ennemis qui faisaient mine de charger. L'un d'eux parut endommagé. Cela suffit à décourager l'attaque. On tirait ensuite sur le fort qui est à l'entrée de Cattaro. Chaque fois qu'un obus tombait, de hautes colonnes de fumée jaunâtre montant au ciel marquaient le point d'éclatement. Cela eut continué encore, mais on nous signala de rallier, et le feu cessa.

Le *Waldeck-Rousseau* rejoignit l'escadre au large, et l'on s'éloigna. On trouvait que cela avait vraiment trop peu duré, et l'on aurait voulu y retourner encore. R.

Rosa de tardor

A una nina.

He cullit à l'hort una rosa rója,
Una rosa rója com ton llabi 'n foch,
En un dia trist, de bróma y de pluja,
Que 'l sol enternit, se 'n va poch à poch.

Tot lo seu perfum embalsama 'l cor;
Del calzer vistos, com un somni puja
Lo perfum d'amor de la rosa rója,
De la rosa rója cullida à l'hort.

Mes ay ! Ja vindrán les males ventades,
Lo vent de tardor que porta la mort,
Rossegant à pler fulles arrencades,
Y à pler també, desfullant la flor.

Y voldria jo, per tu, mon amor,
Que 'n lo dia trist de bróma y de pluja,
S'esfulla 'l meu cor com la rosa rója,
La rosa rója qu'he cullit al hort.

Maurice Thaupio.
du 28e Chasseurs Alpins.

Wissembach (Vosges), 1914.

Arri, arri, borriquet

Arri, arri, borriquet,
Que demá irem à Céret ;
Posarem lo porch en sal,
Y la truja à la samal,
La porquera à la salera...
Arri, arri, mossen Pere.

Mossen Pere se'n va à l'hort,
Hi troba un burró mort ;
De la pell
Se 'n fa un cribell,
Dels ossós un flaviol ;
Se 'n va tot sonant,
A la porta de Sant-Joan,
Troba bous y vaques,
Gallines en sabates,
Capóns
Ab esperóns.

Corriu, corriu, minyons,
Que la teta (1) fa torróns.

(Dita popular, à Rosselló, per alegrar la maynada petita)

❖

A Catalunya. — Hi ha la variant, que se 'ls diu, als nins, tot los fent saltar sobre la cuixa :

Arri, arri, caballet,
Anirem à Sant-Benet,
Comprarem un panellet,
Per dinar,
Per sopar,
Per la teta no n'hi ha !

(de la *Ilustració catalana*, 1892, de Barcelona).

(1) La *teta* vol dir la girmaneta, y també la bressayrola.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, rue de la Poste, Perpignan.

8e Année. N° 95 Novembre 1914.

Les Manuscrits non inserés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

NOVEMBRE

Ja les futlles son caygudes
desde l'arbre silenciós,
que ses rames nues y agudes
llensa contre un cel boyrós.

Oh ! esperanses mies, nascudes
en un jorn dols, lluminós ;
que un dia trist vos heu rendudes
com les futlles en un fós !

Queda l'arbre despullat,
sens la gracia de un consol,
y per tots abandonat ;

Ni més sent la sospirosa
melodia del rossinyol,
en la nit bella y clarosa !

L'Alguer (Illa de Sardenya)

Joan de Giorgio y Vitelli.

Notes de Littérature Catalane

Anfòs Par

Lo Rei L'ear, tragedia de Guillom Shakespeare, feelment arromançada en estil de catalana prosa per Anfós Par, ab notes esplicatives dels mellors comentaristes anglesos y estudis critics del traductor. — *Barcelona, Associació Wagneriana*, Maig de 1912. [XV+447 p.], 7,50 p'''.

Le texte de cette édition du Roi Léar est précédé d'une curieuse préface et d'études sur les sources et la bibliographie ; il est suivi d'une scénologie et d'un essai critique sur les personnages, l'action, la forme et la pensée de l'émouvante et sombre tragédie. L'éditeur a fait preuve d'un grand courage. Il fallait d'abord fixer le texte, et tenir compte des plus récents résultats de la critique anglaise ; cela a été consciencieusement fait. Mais quelles difficultés ne devait-il pas vaincre pour traduire intelligiblement l'inintelligible ! On sait que Shakespeare a groupé dans cette tragédie plusieurs déments qu'il fait dialoguer dans la tempête, et sur la lande déserte : le roi Lear dans sa folie grandiose ; Edgar qui simule le « pauvre Tom », le mendiant de Bedham, et « bêle » ses prières ; le Fou, ses soliloques et ses balbutiements, ses adages et ses calembredaines et ses allusions incompréhensibles pour le lecteur moderne. Toutes les paroles de ces êtres pitoyables sont autant de petites ombres ; on comprendra combien il était malaisé de les transposer en langue catalane. Dans une récente conférence, Jean Richepin, qui est pourtant un magicien-ès-lettres françaises, disait à propos du rôle du bouffon : « Je ne vous en traduirai de temps en temps un petit mot que lorsque je croirai pouvoir le faire et que le français s'y prêtera ». Anfòs Par a trouvé le moyen d'éluder certaines difficultés de traduction. Il a délibérément employé le catalan classique, celui de Metge et de Martorell, à cause des analogies de construction, parallèles aux analogies de coutumes et d'usages, qu'il peut offrir avec l'anglais du XVI' siècle. Comme on voit, Anfòs Par n'ignore point les lois de la philologie comparée. Mais en procédant ainsi, il a

évité un obstacle pour tomber dans un écueil ; les reconstitutions de vocabulaire et de la stylistique d'une langue sont d'ordinaire aussi incertaines qu'elles sont studieusement curieuses ; le souvenir d'une Salammbò peinte et fardée flottera toujours sur ces architectures mortes.

Par ailleurs, le traducteur ne pouvait trouver de modèles dans le théâtre catalan ; ce théâtre n'a pu se former ; les efforts de Milá y Fontanals ont pu nous en donner quelques fragments, mais nous savons que ces fragments sont bien insignifiants, si on les compare aux œuvres narratives ou poétiques, au « Somni » de Bernat Metge et aux « Estramps » d'Auzias March. Toutes ces considérations n'ont pas retenu l'élan du traducteur ; et je me hâte d'ajouter que son audace splendide a été récompensée, puisque son catalan classique ajoute comme une savoureuse étrangeté à cette tragédie surhumaine ; et une étrangeté qui ne saurait lui nuire.

Nous savons qu'Anfós Par tenait surtout à nous procurer le plaisir esthétique de la lecture. Avec une bienveillance paternelle, il nous recommande à plusieurs reprises de lire surtout le texte, de délaisser le commentateur. Il n'a donc pas oublié que, plus que des notes studieuses, il offrait au lecteur catalan les beaux fruits de Shakespeare. Mais, il veut aussi qu'on le sache, son travail n'a pas été inutile : « Si hom va massa depressa en la lectura, qualques frases y moltes exclamacions semblarán incoerents ».

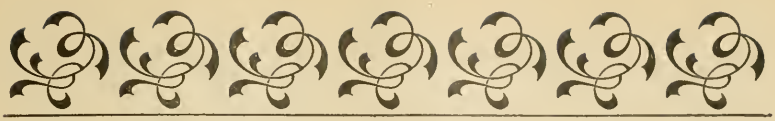
J'ai donc lu les notes ; elles sont d'un enthousiasme qui ne se dément pas ; et certaines, d'une bonhomie ingénue, comme la suivante : Aquest magnific verb catalá [colgar] no cal advertir que significa ficar-se al llit (p. 191). L'éditeur nous signale surtout des correspondances de vocabulaire et d'expressions. — C'est ainsi que le mot « tracmanyar », cueilli dans le « Llibre de les Dones », correspond au verbe anglais « convey ». — A propos d'une expression exclamative empruntée à la « cetreria », à la fauconnerie : bella volada, au !... (p. 257), on nous dit qu'elle était prononcée au moment où le faucon rapportait une proie ; ne l'était-elle pas aussi avant son vol ?

Une autre note nous assure que le mot « meinada » a disparu du catalan ; or il est courant en Roussillon, et probablement en Ampurdan, du moins dans le sens de : troupe d'enfants.

D'une façon générale, on pourait reprocher à cette curieuse traduction son excès de fidélité. Il semble parfois que l'amour de Shakespeare domine chez l'éditeur sa grande affection pour sa langue catalane, puisqu'il risque ces néologismes (despecte, pour menyspreu), et forge des mots composés : ull-fosca, cap-acotaire, cap-menat. Certainement, il évite ainsi paraphrases et gloses, mais ne doit-il pas nous donner ces gloses et paraphases dans ses notes? Anfós Par nous répondra : la langue catalane littéraire s'est éteinte sans parvenir à son parfait développement. J'ai construit mes néologismes par induction, et suivant ses propres lois. Nous objecterons que ces mots composés sont de formation populaire. Si donc la langue catalane littéraire avait suivi son cours normal, elle ne se serait probablement pas enrichie dans ce sens.

Parmi les études qui suivent le texte, il est un chapite consacré aux représentations des œuvres de Shakespeare à Barcelone. Certaines ont été données par les compagnies de Tina di Lorenzo et de Novelli ; une seule par une troupe catalane, et ce fut « Le Songe d'une Nuit d'Eté », traduit par le souple et banvillesque poète Joseph Carner. Je recueille encore cette indication dans la bibliographie : La tragédia de Macbeth, traducció catalana de C. Montoliu. Barc. 1908. Voilà, je pense, de belles preuves de la réalité et de l'activité de la renaissance catalane. Maragall a traduit Gœthe et une Olympique de Pindare ; Riba-Bracons les Géorgiques en hexamètres ; Narcís Oller, les « Corbeaux » d'Henry Becque. Voici maintenant — et ceci est une nouveauté — que l'on nous donne une édition critique d'un auteur étranger. Je serais tenté de reprocher cette générosité internationale à Anfós Par, puisque tant de textes catalans s'offraient à son enthousiaste et savante activité. Mais peut-on décemment reprocher à un homme son engouement pour Shakespeare, engouement qui se confond avec l'amour de l'humanité ? Nous devons donc remercier Anfós Par qui a fait connaître aux foules catalanes cette tragédie si forte et les attachantes figures du pauvre fou et de la candide Cordelia. En nous donnant sa traduction en langue classique, il nous a permis de comprendre ce qu'aurait pu être le théâtre catalan du XVI' siècle. Il a fait s'épanouir des fleurs d'outre-tombe.

Joseph-Seb. Pons.



Mort als llops

Del bell fons de sos boscos la Llopada devalla.
Els mals queixals oïu-li d'íra carrisquejar.
N'ha fet un juratori : tot ho vol saquejar,
que de la raça nostra no 'n quedi pols ni palla.
Au ! Au ! La gent pacífiqua, 'gafem podall o dalla,
gavina, aixada, o rella, lo que'ns caigui a les mans.

— Que « Germans » tots hem d'esser ? — Ja 'n sem prous,
[de germans.

Fa temps que de la selva sorgía aqueix mal sómit,
terrabastada tètrica dels Llops d'eternes fams.
També a l'aguait estávem, per quan, amb grunys i brams,
l'esbart d'horrenda fressa, innumerable, indómit,
els plans adollaría, com un mar, com un vómit.
Al temporal fent cara, apretem-nos les mans.

— Que « Germans » tots hem d'esser ? — Ja 'n sem prous,
[de germans.

De correcuita foses amistats i renyines,
formen, sota la guía d'un Fill del Rosselló,
contra l'assalt ignoble un valent batalló,
on coralment colzegen les masíes veïnes.
Es la fe en la Justicia que trempa les eïnes
dels bons, quan resisteixen a próxims inhumans,

— Que « Germans » tots hem d'esser ? — Ja 'n sem prous,
[de germans.

Guerxo, amb udols qui aquiça la famejant caterva ?
Es aquell nét de l'Avi mateix, del Llop dels Llops
podrint ara en sa cova, de sang els pels tot xops,
el fill del bort Atila, qui, a son pas matant l'herba,
el retorcit mostatxo s'eriça amb má superba.
Allau de mort, rodola ! T'espera el pagés mans.
— Que « Germans » tots hem d'esser ? — Ja'n sem prous,
[de germans.

Els pillarts ! Com s'enaiguen de la boja estripada
d'ahir, quan confiava el pastor mal-atent !
Més avui vigilavem. Repica, somatent !
Vinguin, vinguin ! L'ovella, no l'hauran d'una arpada.
Ací tenim la colla dels goços atropada.
N'hi ha prou, d'un Setanta. Será un altre romanç.
— Ah ! Tots « Germans » hem d'esser ? — Ja'n sem prous,
[de germans.

El Deu de França 'ns valga ! Bé n'han fet, de destroça
ja, 'ls infernals llobarros ! Xapant nostres esplets,
matxucant tot, degollen dónes, vells, angelets
nats per rebre caricies, fins els nins a la troça.
Quants claps de sang més pura la vestidura rossa
taquen del nostre terme, tant alegret abans !...
— Ai ! Tots « Germans » hem d'esser ! — Prous n'erem,
[de germans !

A poc a poc arriba l'Hora fatal. Acabes
tos díes, Llop. Les víctimes se't tornen, d'un rampell
soptat, ferreny i unànim. I te faran la pell.
Al cop saltant-te sobre, te posaran les trabes,
mentres, murros a terra, mastegaras tes babes.
Ja'ls pagaras en horri, els crims dels teus Germans...
—Ah ! Tots « Germans » hem d'esser ? — Prous ne sem,
[de germans.

Fill i Pare condignes, tencats dins una gávia
de tigres, sense pressa sereu, de mas en mas,
esposentats al poble. Tothom correrá al pas
de sa porta, a escupir-vos sos dols, rencor i rábia...
I en fum la mampesada... Llavors de la gent sábia
será'l durador regne, tots fent de bons germans.
Més « Germans d'Alemanya ? Això no. Mai « Germans » !

Setembre 1914. Pau Berga.

Los morts de la guerra

N'eren de forts...
Y pera nosaltres son morts.

Per la patria gran, per la Fransa,
A n'un lluytar sens parió,
Se'n anaren, plens d'esperansa,
Los nostres fills del Rosselló.

Joves y vells — flors y espigues ! —
Tot flamejant,
De les hosts enemigues
Foren l'espant.

Seu apuntat nostre victoria,
Bons combatents ;
Deu vos dongui l'eterna gloria...
Foreu valents !

N'eren de forts...
Y pera nosaltres son morts.

J. Delpont.

Les Philologues Allemands

Il vient de nous arriver, de Palma-de-Mallorca, le numéro novembre-décembre 1914 du *Bolleti del Diccionari de la Llengua catalana.* A la bonne heure, pensâmes-nous ! des études de langue catalane, venant de l'île embaumée de Mallorca, voilà qui fera diversion à nos préoccupations de la guerre actuelle ; ce sera le pendant des rutilantes et savoureuses oranges que les revendeurs offrent dans la rue, en chantonnant : *A la bona Mallorca !*

Mais, hélas ! le lourd germanisme a tout envahi, et jusqu'à un Bulletin mallorqui ! A la première page, nous avons trouvé, en effet, des notes bibliographiques sur le nouveau Dictionnaire Allemand-Catalan du professor Doctor Eberhard Vogel (Berlin-Schonberg, 585 pages) ; et à quelques feuillets d'intervalle, une étude sur l'opuscule de von Léo Spitzer : « Les noms français de quelques plantes nouvelles (le maïs et la patate) », (Heidelberg, 47 pages) ; et sur le volume « Dénominations gallo-romaniques de l'idée de forêt » par von Werner-Kauffmann, (Zurich, 82 pages), et 3 cartes linguistiques. Soit 26 pages de philologie à l'allemande, sur les 40 que comporte le Bulletin. Et nous faisons grâce du texte allemand de ces titres ; à les lire et à vouloir les prononcer, il faut perdre ses yeux et sa langue ! C'eût été rebutant, s'il ne s'y était trouvé, aussi, une appréciation élogieuse des poésies roussillonnaises *Lliris, Roses y Violes*, de Mossen Jampy.

❖

La philologie à l'allemande nous est tout d'abord suspecte, car les Allemands ne s'en occupent que comme moyen d'influence à l'étranger, et non pour la seule gloire de la science ; or, contrairement à ce qui se passerait pour l'influence française ou l'influence espagnole, par exemple, l'influence allemande devient aussitôt de la domination allemande, avec son brutal accompagnement de mitrailleuses, de canons, d'obusiers, et de massacres de vieillards, de femmes et d'enfants, et d'outrages à des jeunes filles. La

France et la Belgique nous en faisons la douloureuse expérience.

Et c'est grâce à ce prétexte philologique, que six professeurs et étudiants allemands sont venus « escorniflar » en Roussillon.

Et à la regarder de plus près, cette philologie est de la camelotte, du clinquant, et un trompe-l'œil ; les Allemands y ont la prétention de nous apprendre notre propre langue, à nous « que la sem mamada amb la llet » ; et si un désaccord philologique survient entre eux et nous, il faut bien que nous ayons le dernier mot, ce qui réduit dès lors, à néant, toute leur prétendue science; nous serions par trop dupes et par trop naïfs si nous leur cédions le pas.

La vérité est que, depuis longtemps, les Allemands se sont livrés, en Europe, à la chasse aux vieux manuscrits et aux vieux livres en langues romanes (le sac de la Bibliothèque de Louvain vient de leur fournir un nouveau stock de ces raretés) ; munis de cette « matière première », ils l'ont minutieusement disséquée à leur façon, c'est-à-dire au petit bonheur, car ils ne peuvent avoir la science infuse ; ils en ont trituré les phrases, et torturé les mots; et maintenant ils nous la servent par tranches indigestes, sous forme de règles de la formation et du développement de la langue catalane, de son orthographe et de sa syntaxe. N'est-ce pas un truquage des plus grossiers ? Mais on ne s'y laisse déjà plus prendre ; M. Bontroux, l'éminent avocat parisien, vient, en effet, de définir ainsi les compilations scientifiques allemandes : « Quatre lignes de texte au haut de chaque page, et un grand fatras de notes au bas ».

❖

Comme si la langue catalane avait été créée de toute pièce, dans un creuset à alliages, par des savants à lunettes, qui n'auraient d'ailleurs, vu plus loin que le bout de leur nez, ou les quatre murs de leur laboratoire ! Ils ignorent donc, ces lourdauds, que notre langue catalane a été créée, dès le VIIIe siècle, par les Roussillonnais qui avaient expulsé les Arabes de leur territoire ; ils la balbutièrent d'abord, pour la tirer de la gangue de la primitive langue romane ; puis ils la pétrirent, et si fortement qu'au XIIIe siècle elle prit forme de langue littéraire, lors des expéditions de

Catalans et de Roussillonnais, à Mallorca (1226), à Ibisa (1235), à Valence (1238), en Sicile (1284), en Grèce (1303), en Sardaigne (1332). C'est ce qui nous a donné cette empreinte du génie latin que l'on retrouve dans les Chroniques de Jacques le Conquérant, de Desclot, de Ramon Muntaner, et de Pierre IV, écrites de 1250 à 1387.

Il y a, dans notre langue catalane, à la fois de l'ardeur de notre soleil, de l'impétuosité de la tramontane, du bercement des vagues de la mer, et de la brise caressante de nos vergers ; toutes choses que nous sentons bien, mais qui échappent forcément aux investigations tatillonnes et nébuleuses des savants allemands.

❖

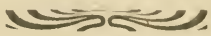
Les Teutons n'ont d'ailleurs rien inventé ; bien avant eux, il y a eu des Dictionnaires et des Grammaires catalan-latin, et catalan-castillan ; de tout temps, et encore de nos jours, il y a eu des philologues, bien plus « ferrés » qu'eux, en Catalogne, en Roussillon, à Valence et à Mallorca. En Roussillon, en particulier, nous avons la *Grammaire catalane française* de Puiggari ; les *Etudes* et *Documents*, si complets, d'Alart ; les *Lexiques* partiels de Pierre Vidal ; les *Dictionnaires catalan-français*, inédits il est vrai, de Puiggari et du « Pastorellet » ; et le recueil important de *Vocabulaires*, encore inédits aussi, de M. de Lacvivier.

❖

Une question se pose dès lors :

Les catalanistes roussillonnais, allons-nous suivre le *Boileti* de Mallorca, dans la voie de la philologie à l'allemande ? ou bien ferons-nous comme les catalanistes valencians, qui ont toujours résisté aux influences extérieures, même à celle de leurs frères de Barcelone ? N'allons-nous pas devenir, nous aussi, de « farouches Roussillonnais », pour échapper à l'ingérence germanique, même si elle était démarquée par son passage à Mallorca ?

Jules Delpont.



Manuscrits Catalans

Nous avons eu l'occasion de voir, chez nos bibliophiles perpignanais :

De M. Prosper C., un *Vocabulaire des plantes cultivées en Roussillon,* avec leurs noms en français, en catalan et en languedocien ; il y figure un millier d'espèces;

de M. Lluis P., un recueil de *400 proverbes catalans,* récemment recueillis, oralement (y sense francesades) ;

de mossen P., 22 sermons en catalan, datés de 1743, 1778, 1785, 1802 ;

et en autographes de Jacinto Verdaguer, l'ode *Barcelona à Montpeller*, la poésie *A la Verge de Lourdes,* et le passage (21 strophes) concernant le Roussillon, du chant VI du poème *Canigó.*

J. D.

D'ACTUALITÉ

Le Dictionnaire Catalan de Barcelone. — En raison des sentiments par trop germanophiles, et dès lors par trop francophobes, ouvertement exprimés dans la presse par Mossen Alcover (de Mallorca) et don Eugeni d'Ors (de Barcelone), chargé d'un cours de Philosophie aux Estudis Universitaris Catalans,

Les correspondants roussillonnais des E. U. C. ont décidé de cesser toute collaboration au Dictionnaire Catalan de Mossen Alcover.

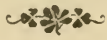
❖

Pour parler anglais... en catalan :

No 's toquin ni 's moquin.
May estich tip de bescuyts.
L'oncle broda à la moda.
Aquest gech me fa secsons.

LO BADELL

Conte de la Vora del foch



Aquell diumenge matí, en Tomeu s'era aixecat del llit a trench d'alba per guardar lo seu badell. Com frissava ell de'l fer veure son badell! No pensava més qu'amb ell, desde la vigilia; y al pensarhi, sos ulls espurnejaven d'alegria, posaven com raigs de sol per sa cara pagesana.

Aqueix badell li costava trenta duros; li havia vuydat sos estalbíes de jornaler; era la sola cosa que li pertingués amba ses pelleringues y ses ehínes.

Venía de'l comprar a la fira de Puigcerdá, aqueixa bonica bestia de sis mesos, d'un pel lluhent, de unes banyes fines; y tant si com no, lo senyor Antonet al tornar de la vila dins son cotxe de dues egues, ni tampoch lo senyor Fulgenci mirantse desde'l cim de sa torra ses set possessions, no debien esser més feliços que ell, aquell dissapte amba sa bestia de trenta duros.

— Vina, Flordeneu, vina, li deya (que ja l'havia batejada aixís, Flordeneu). Vina Flordeneu! ja veurás prompte la bona herba que voreja la carretera!

Ben cert, ell guardaría lo badell a la vora de la carretera, los masovers de la montanya se'l mirarien al anar a missa, se'l menjaríen ab els ulls, y donaríen enhorabones an el seu amo.

— Y bé, Tomeu! Donchs es teu aquest badell? li preguntaría certament en Grafull del Mas Blanch. Jesús, Sant Antoni, això si que es una bestia d'ulls a mirar! Y que te déu costar alguns rals!

Y en Paretes del Xatart, que era tan entés, no faltaria de li dir:

— Tant cert com s'ha dit missa avuy, l'ets pagat trentadós o tretatrès duros an aquest d'aci! Ja'l se val! Per Sant Miquel valdrá dins los quaranta duros... Anem. Deu te guard!

Y los ulls de les masoveres, donchs! Com s'espolsarien al veure que en Tomeu havia arribat a s'ensenyorir d'un badell com això! María Santissimeta, no era pas com a llur casa que no

teníen tant sols prou quartos per comprar un porcellet ! Be n'era de feliç, 'l Tomeu !

Tot somiant aixís en Tomeu havía esquellat de nou sa Flordeneu y fermat a la esquella de aram una cordilla ; desprès se n'era anat cap a la carretera, ahont un trocet de garriga herbosa era salpicada de rosada.

— Aquí, Flordeneu ! veus la bona herba ! Apa, vinguen caixalades que hi ha moceguera !

En Tomeu se pará a la bella vora del camí, tinguent la badella per la corda, y esperá, alegre, los vehins que transitessin.

No s'afanyaven pas, los vehins ! Y que potser se payreríen de la missa matinera. Ja te'ls e pentinaría com cal lo senyor Rector !

En fi, va veure venir en Paretes del Xatart, lo qui era molt entés per las vaques.

Estirant la cordilla, en Tomeu feu sonar l'esquella de la Flordeneu.

— Bon día, Tomeu, digué en Paretes. Ets sempre matiner, tu ! Bon tems avuy, veritat ?... Anem, Deu te guard !...

No li digué cap altra paraula, ni tant sols un mot de la badella. A fé, era de poca criança, en Paretes del Xatart.

Al cap d'una estoneta, en Grafull del Mas Blanch passá.

En Tomeu feu pujar la badella damunt la carretera. Si are no la veyen pas, aquet pich...

— Bon dia, Tomeu ! digué en Grafull. Ets matiner... Pareix que eres ahir a la fira de Puigcerdá ?... A quant anava lo blat, ho sabs ? Anem, Deu te guard !...

En Tomeu se l'espiá d'un ull negre. Qué era aixó ? Y que ningú se miraría la badella ?

Are d'altres masovers arribaven: en Miquel del Rossinyol, en Jazet-Zish dels Aiguals. Aleshores, per los hi fer espiar la badella, en Tomeu li parlá alt, com si la renyés:

— ...A veurer, toçuda de badella ! Ahont te pega d'anar, donchs !... Retrenta banyes !

— Bon día, Tomeu, li digueren en Miquel y en Jazet-Zish. Vas de pastura, aquet matí ?... Diguis, y de quí es aquella euga rossa, allá ? Qué maca, home !... No creus que es d'en Baxiga !... Anem, Deu te guard !...

Les dents d'en Tomeu li croixiren com si trenqués nous. Bon recotri! Qué tenien aquells tots? Per qué no li parlaven de la seua badella? Per qué cap no se l'havia mirada? Era donchs una bestia com les altres, ni pus ni menys? Una bestia que no valía, potser, trenta duros?... Mal llamp d'aquell que l'havía enganyat!...

Per la carretera, la gent anava passant, se miren les oques de la Ribereta o les gallines de la Clapera, lo blat de moro de lo un o los fesols de l'altre; peró ningú, may, destriá la Flordeneu, com si la Flordeneu, no fos aquí, com si en Tomeu no tingués més al cap d'una ombra de corda, l'ombra d'una badella.

Al cap d'una estoneta, en Bernat, lo rahiner, passá per la carretera, xiula que xiula. Se'n anava a fer rajar los pins d'un bosch de part d'allá. Duya una barra damunt l'espatlla y una destral a la má. De tant en quant, hom lo veya acotar la barra sobre un pí, hi pujar ab l'aixoridesa d'un esquirol, després pegar dos o tres cops de destral pel tronch a quatre o cinch peus d'alçada, per fer rajar la rahina.

— Bon día, Tomeu! li digué al destralejar un pí, a tres passes de la badella. Qué contes de fresch? Anirás anit al sarau de Llivia? Be'n será de replé de gent, si fa un temps aixís!... Deu te guard!

— Vesten a la fire, mormoreja en Tomeu, cremat de rabia. Tots, tots havien jurat de no se li mirar la badella. Mes, com atalayava lo rahiner que baixava del pí, en Tomeu vegé una coseta verda li lliscar de la butxaca y caurer entremitg d'una bardissa de falgueres.

— Oy! se pensá, es la seva bossa! Deu perdra sa bossa!

Apulidet, al anarsen lo rahiner, ell escorcollá per les falgueres. Si que ho era, una bossa! una bossa verda ab dos petits anells de ferro. Y que no semblava vuyda! certa fé, no!

Ell arreplegá la bossa.

— Si's pensa que vaig lí tornar, jo! se digué. Una cara de poca-vergonya com ell, que ha desdenyat de m'espiar la badella!... Se'n aná per darrera d'una penya, obrí la bossa y vegé una doble de vint... Sí, n'hi havía una que feya com un sol al mitj d'alguns sous:

— Una doble de vint! Més de vint jornals de llaurar! M'escau del millor per comprar uns bons sachs de blat de moro!...

Será per Flordeneu ! Com se posará rodoneta, hauría de valer quaranta, cinquanta duros, per Sant Miquel !...

Los ulls d'en Tomeu s'estelaren. Se posá la bossa dins sa butxaca, sens gens de tremolor. Això apendría a n'el Bernat a tenir un xich més de criansa !

— Apa, Flordeneu, bones caixalades ! Que demá ja te pertocará un bon grapat de blat de moro !...

Peró, al cap d'una horeta, com s'entornava a casa amb sa badella, en Tomeu sentí a xiular per la garriga. Girá'l cap y vegé en Bernat, lo rahiner, que caminava, la barra damunt l'espatlla. No s'era temut encare de sa pérdua, que trescava molt alegre.

En quatre salts aquet ja va esser a la vora d'en Tomeu :

— Y bé ?... li pregunta, que hi embarres ?

— Be cal embarrar, li respongué l'amo de Flordeneu, peró baixet, d'una veu fosca.

— Que's teua aquesta badellota ?

— Si que's meua y ben meua.

— Company ! que n'es de bufarella !...

En Tomeu allargá son pas com aquell que ha pas sentit.

Peró en Bernat afegí :

— Que la vas comprar ahir ? Y si no es massa preguntar quan te costa ? Trentacinch ? Quarante duros ?... Ja val això !

Y torná dir, passant la má per l'esquena de Flordeneu :

— Company, que n'es de bufarella !

— Psé ! Psé !

— Qué « psé ! psé » ! Una bestia com aquesta, d'un pél lluhent, d'una pitrera...

— Encare que ho diguis ! que la pitrera es hermosísima !... mormorá en Tomeu, girantse per quedar bocabadat devant sa badella.

— Y es jove !

— Sis mesos !

— No més ? Y quina vaca fará dins un any !

— Això, sabs, per la boca s'escalfa 'l forn ! Ataláyame aqueixa panxa !

— Una panxa de primera !

— Y d'una finor !

— No té sa pariona !... Anem, Deu te guard !

En Bernat s'adoba sa barra damunt l'espatlla y se'n aná, pensívol, sens xiulá aquest pich.

Alguna estona, en Tomeu l'escoltá caminar, tris tras, garriga avall. Li semblava que cada pas li xafava son pit.

— Bernat ! Oh Bernat ! cridá en Tomeu.

— Qué vols ?

— Escolta... Que no has rés perdut avuy ?

— Jo ? perdut ?... Mes...

— Cerca.

— Jesús, Sant Antoni, exclamá lo rahiner després s'haver ficat les mans per les butxaques. La meua bossa !

— Vetalaquí, Bernat !... Ja'm pensava bé que era teua, digué en Tomeu.

Sa cara pagesana, torrada pel sol, se torná vermella com una cirera.

Y se n'aná cap a casa, a passos curtets, tot acariciant amba sa má l'epatlla sedosa de sa Flordeneu.

Juli Cornovol.

De la *Veu de Catalunya*, del 20 octobre 1913 :

« Germanisme, superstició de la vida. Però, nosaltres, els omfadors de la vida, els definidors, els senyors de la vida, el temerem ?...

« Mediterranis per la cultura, som també germánics, perque tota la natura n'és, en lo pregon de la nostra natura...

« Que ens porten Roma, l'Autoritat, la matrona mediterrania i francesa ?... Mireu l'exemple : la cativa se'ls ha fet senyora. Totes les catives que elles ens facin, senyorejaràn demá. »

Quin pastis mes empastissat mastegan los catalanistes germanofils ! Al sanctus los esperem.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, rue de la Poste, Perpignan.

8e Année. N° 96 Décembre 1914.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

DESEMBRE

Los blanchs flochs de neu
devallen dansant
y tapen tot quant
estendre 's veu.

Del foch al recreu
la nina y l'aymant
estan suspirant
lo dols himeneu.

Contemplen los dos
l'esplendit miratje
de un somni divi;

Amb ull amorós
los mira l'imatje
del Jesus bambi.

L'Alguer (Illa de Sardenya)

Joan de Giorgio y Vitelli.

Pour la Défense du Génie français[1]

Mon cher Xenius,

Malgré la rude vie que nous menons et qui nous laisse peu de loisir pour les choses de l'esprit, veuillez me permettre de dire mon mot sur vos « Lettres à la Tina. »

Il me semble que je suis assez des vôtres par le cœur, la mentalité et l'origine, pour me croire permis de discuter avec vous. La France, sur la seule vérité pour voir se créer une opinion dans le monde, ne cherche pas à faire, à l'étranger, de propagande à grand tapage. Mais ici le cas est spécial, car pour nous, gens du Roussillon, Barcelone n'est pas l'étranger ; c'est la vieille maison de nos pères toujours vivante au cœur de chacun de nous.

J'ai cru rêver en lisant vos lettres. Comment croire, en effet, qu'un homme aussi averti que vous le paraissez être, s'en soit laissé imposer à ce point par la bouffissure dont se revêt l'esprit allemand. Je sais bien que, tel un olympien, vous affectez de planer au-dessus des passions et essayez de maintenir la balance égale, mais, quel que soit votre désir d'impartialité, votre germanophilie perce à chacune de vos phrases.

Raisonnons, si vous le voulez bien, et recherchons en quoi l'Allemagne a pu susciter votre admiration.

Dans les progrès de l'esprit humain, voyez la part qui revient à l'Allemagne et celle dont peut s'enorgueillir la France.

Voyez l'enquête menée vers 1903, je crois, par Jacques Morland et lisez la réponse que fit alors René Quinton. La voici en partie : « Les principales sciences biologiques sont : la chimie, l'anatomie comparée, la paléontologie, la zoologie, l'embryogénie, l'histologie, la physiologie, la microbiologie.

Or, un homme fonde la chimie : Lavoisier ; un homme fonde

(1) Réponse à une série d'articles germanophiles parus dans *La Veu de Catalunya*, sous la signature de « Xenius » — qui est, on le sait, l'un des chefs de la jeunesse intellectuelle catalane.

l'anatomie comparée et la paléontologie : Cuvier ; un homme fonde la zoologie philosophique : Monet de Lamark ; un homme fonde l'embryogénie : Geoffroy Saint-Hilaire ; un homme fonde la physiologie : Claude Bernard ; un homme fonde la microbiologie : Pasteur... Ainsi les connaissances fondamentales sur lesquelles repose notre conception même du monde vivant ont une origine française ».

Nous nous en tiendrons, si vous le voulez bien, aux idées générales, laissant de côté les applications industrielles, indignes de retenir un cerveau tel que le vôtre.

Il me paraît superflu, en dehors de la musique, de parler des choses de l'art, j'ai l'esprit trop mesuré pour aimer les triomphes bruyants.

Vous voyez que, dans tout ceci, l'Allemagne ne peut revendiquer qu'une place très modeste.

Il vous paraîtra peut-être audacieux que je pousse la comparaison jusqu'aux choses de la guerre, que la Prusse a toujours revendiquées comme une industrie nationale.

L'Allemagne qui, cela n'est plus discutable, avait choisi son heure, a lancé sur nous la masse d'hommes la plus formidable que le monde ait jamais vue. Cette avalanche, entraînée depuis des années avec une patience et une minutie inimaginables, s'est ruée sur nous, portée à son maximun de puissance et de perfection. On ne peut nier qu'il n'en était point tout à fait de même en France.

Nous n'avons pas, Dieu merci, la tournure d'esprit qu'il faut pour préparer, avec constance pendant des années, l'égorgement d'un voisin. Nous avions, certes, doté notre armée de quelques outils remarquables, mais tout n'était pas prévu et « *organisé* » avec un soin minutieux.

Comment se fait-il cependant que le peu de nos troupes, hâtivement mobilisées, n'aient pas été pulvérisées à Charleroi par ce flot débordant ? Comment se fait-il encore que notre armée reformée, renforcée, mais toujours inférieure de beaucoup au tourbillon allemand et n'ayant avec elle que soixante dix mille Anglais au plus, ait arrêté cette marée envahissante et l'ait contrainte de rebrousser chemin ? Comment se fait-il enfin que l'armée teutone, en ce moment encore supérieure en nombre, soit immobilisée de

Verdun à la mer du Nord, malgré les efforts prodigieux qu'elle fait pour percer nos lignes et réaliser le plan infaillible conçu par un état-major génialement organisateur? Comment cela se fait-il ? On devait, clamait-on de l'autre côté du Rhin, bousculer rapidement notre armée pourrie, manquant de tout, même de souliers ! C'est possible : mais nos voisins de l'Est auraient pu se souvenir que nos soldats se promenèrent jadis en Allemagne pieds nus ou en sabots !

Les Teutons se sont fait un Dieu de la force et du nombre, sans considérer que ces facteurs ne sont efficaces que si l'esprit les dirige.

Nous avons, nous, improvisé la force en latins vifs et subtils, prouvant encore une fois que le génie de l'organisation est de deuxième ordre et cèdera toujours le pas au génie créateur.

Les Allemands, qui croyaient avoir l'armée la plus redoutable à cause de son « organisation », s'imaginent pareillement avoir poussé la science jusqu'aux plus extrêmes limites parce qu'ils ont des laboratoires colossaux, confortables, luxueux, regorgeant d'instruments délicats, fourmillant de fiches et d'observations.

Claude Bernard, qui fut d'abord vaudevilliste, disposait d'une pauvre chambre au Collège de France, et la modicité des crédits qui lui étaient alloués, l'obligeaient souvent à faire ses expériences avec de vieux ustensiles de cuisine et des pots que je ne saurais nommer. Cela ne l'a pas empêché de bouleverser la science moderne et de formuler des lois qui sont les sommets. Pensez-vous que Cervantès ou Rabelais eussent mieux écrit *Quichotte* et *Pantagruel,* s'ils avaient suivi les cours de l'université de Leipzig? et notez combien de fois Virgile avait qualifié « *Æneas* » de « *pius* ».

On n'est pas forcément un génie parce qu'on absorbe des bibliothèques méthodiquement approvisionnées, et Pic de la Mirandole, qui était instruit « *de omni re scibili* » n'a rien produit qui vaille la peine.

Croyez-moi, Xenius, les Allemands me paraissent n'être que des pédagogues chez lesquels la science n'a pu éteindre la barbarie. Leur génie n'est pas tellement supérieur qu'il vous semble utile de les voir organiser le monde. Il est vrai que vous avez pu être enthousiasmé par la manière dont ils viennent, en quel-

ques mois, « *d'organiser* » Louvain, Ypres, Reims, la Belgique. le Luxembourg et quelques départements du Nord de la France, Vous mettez ces horreurs, que vous ne pouvez nier et dont je dédaigne de me faire un argument trop facile, sur le compte des têtes carrées. Votre bienveillance est sans excuse car vous savez bien qu'en Allemagne ce sont les têtes carrées qui gouvernent.

Vous devriez logiquement souhaiter que, notre pays vaincu, vos chers amis aillent organiser notre belle Catalogne avec ces mêmes procédés qu'ils poussent jusqu'à la perfection.

Mon cher Xenius, il est impossible de rester neutre à l'heure où se joue le destin de l'Europe et de l'humanité. On le peut matériellement, et encore cette timidité est-elle peut-être une faute, mais on ne le peut moralement. Il est donc nécessaire, pour la dignité de votre pensée, que vous expliquiez hautement les raisons d'une germanophilie que votre prudence n'a pu cacher. Vous nous devez de nous faire connaître si vous, enfant de Catalogne, le sage pays où furent fixés les premiers éléments du droit écrit, vous trouvez normal que la force soit considérée comme la plus belle des lois. Vous vous devez à vous-même de nous expliquer les raisons pratiques qui vous font tendre à souhaiter le triomphe de l'Allemagne.

Je vous demande vos raisons raisonnables, bien que je ne sois pas de ceux qui suivent les chemins de la seule raison. Ne jouissant pas de cette impassibilité dont vous paraissez faire votre idéal, j'ai la folie ou la sagesse de me laisser aller à mes sentiments. J'aime les peuples de ma race, sans peser leurs qualités et leurs défauts, je les aime « perque si », comme nous disons dans notre belle langue. C'est pour cela que j'ai été touché jusqu'au plus profond de mon cœur des nombreuses paroles d'affection qui, dans cette épreuve cruelle, nous sont venues de Catalogne. C'est pour cela que je suis surpris de vous voir sortir de la famille.

Le jour où l'on connut à Paris le désastre de Cavite, je me trouvais chez le sculpteur Gaudissard, que vous connaissez. Cet ami habitait alors une rue paisible de Montparnasse, où logeait toute une colonie américaine. Les marchands de journaux remplirent la rue de leurs cris et aussitôt les Américains, pleins d'allégresse, couvrirent leurs fenêtres de drapeaux étoilés.

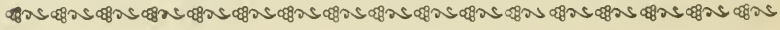
Cette joie bruyante serra le cœur de mon ami et le mien. Tout à coup, d'un même élan, nous nous précipitons vers les armoires, nous bouleversons les lits, nous trouvons une couverture rouge et une jaune, nous faisons un énorme drapeau espagnol, que nous plantons orgueilleusement à notre fenêtre en hurlant à pleine poitrine : « Vive l'Espagne ! Vive l'Espagne malgré tout ! »

Nos cris furieux firent sortir de jeunes étudiants assemblés dans un restaurant voisin, des passants accourent, se joignent à nous et, devant notre manifestation, les Américains furent contraints de rentrer leurs drapeaux. Ils durent célébrer plus discrètement leur victoire dans un pays où, quelle que soit la nature des relations diplomatiques, on considère l'Espagne comme une sœur.

Je ne me demande point si l'Espagne a ou non le génie de « *l'organisation* », je ne dissèque pas le cœur de mon frère. Je l'aime pour la seule raison qu'il est de mon sang. Il est vrai que je n'ai pas été élevé dans une bibliothèque et que je n'ai pas un in-folio à la place du cœur.

Gustave Violet.

Vous croiriez que cette vibrante protestation a dû produire quelque effet sur *Xenius* ? Erreur ; en attendant qu'il la réfute à sa façon, il l'a déjà traitée de *una mica lleugera*, c'est-à-dire sans fondement.



Banyulenca

Se veuhen, sul sorral, barquetes afilades ;
De vinyers, pels serrats, es un gros bé de Deu ;
Y ho gronxola tot, amb ses aspres tonades,
La movedissa mar, qu'hi canta à tot arreu.

Apuntacio rossellonesa

Amb posat rialler, que sembla fassi festes,
Prades s'està parat, com niu encartadó ;
Del enlayrat Conflent, les serres y congestes
S'hi junten, com collar entorn del Canigó.

Es Ell.

JOFFRE

¿ Veieu eix general que contempla impassible
punt per punt la batalla que esclata al seu davant... ?
Es un guerrer dels nostres, d'esperit invencible,
que, o guanyarà el combat, o morirà lluitant...

Res li fa perdre 'ls ànims ; res li sembla impossible,
i es mira fit a fit son enemic gegant
que amb ell vol desfogar el seu furor terrible... ;
Ell se 'l guaita amb despreci i segueix batallant.

Tu seras, oh gran Joffre ! l'orgull de nostra raça...
Seras el que portant la Patria per coraça,
gloriós enlairaràs el nom dels teus germans...

I quan ton front cenyeixi 'l llorer de la Victoria,
dirà l'Humanitat, envejant tanta gloria :
¡ Qui pogués ser dels vostres, sortosos catalans !

(R. R. i B. Almanac de la Campana de Gracia de 1915).

Traduction libre

Voyez-vous ce soldat observant, impassible,
les phases du combat qui se livre en avant... ?
C'est un de nos guerriers, énergique, inflexible,
qui veut être vainqueur, ou tomber en luttant.

Rien ne peut l'ébranler ; pour lui, rien d'impossible ;
cependant que rugit le monstre ivre de sang,
exhalant dans les airs sa colère terrible....
dans un calme mépris, il combine son plan.

Grand Joffre !... tu seras l'orgueil de notre race.
La Patrie, en prenant pour rempart ta cuirasse,
a rivé notre nom à la chaîne des ans ;

Et quand de ses lauriers t'aura ceint la Victoire,
au dehors l'on dira, jalousant notre gloire :
Bienheureux ces gens-là !... car ils sont Catalans.

Céret, 20 *janvier* 1915. Pere de l'Alzina.

Les Philologues Allemands
en Roussillon

J'ai à signaler un sixième Allemand, venu en Roussillon pour étudier la frontière linguistique du catalan et de la langue d'oc.

Nous connaissions déjà les thèses publiées à ce sujet par Morf, Schaedel et Krueger (cette dernière, avec 165 pages et deux cartes); une autre, bien plus « imposante » si l'on peut dire, est celle de von K. Salow (Hamburg, 1912, 307 pages, 23 cartes). Tout cela, pour le territoire relativement si restreint qui va, à travers les Corbières, d'Ille-sur Tet à Mouthoumet (Aude), et de Canet à Lapalme (Aude). Ce travail comprend, il est vrai, « une petite monographie de chacun des villages de cette frontière », nous apprend le dernier *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans* (de Barcelone).

On le voit, c'est complet, comme étude géographique d'un coin du Roussillon. Mais, dira-t-on, ce n'est là que de la philologie ; erreur, répondrai-je, car c'est de la géographie philologique, faite à l'instigation du grand Etat-major militaire de Berlin, ayant comme metteur en scène le professeur Morf, ci-dessus nommé.

❖

Le Temps du 23 octobre et *le Petit Marseillais* du 6 novembre nous apprennent, en effet, que ce Morf, professeur de philologie romane à Berlin, est de nationalité suisse (il est originaire de Zurich), et qu'il n'en a pas moins été bombardé *Excellence* et élevé à la dignité de *Conseiller privé de la couronne*..

Doit-il, à ce titre, initier les généraux allemands à la passionnante étude des langues romanes, et leur faire conjuguer des verbes catalans ou provençaux ? Qui le croira, à moins d'être un naïf! C'est, simplement, qu'il prend leurs instructions, avant d'envoyer ses étudiants, en France, y faire de la philologie d'avant-guerre. *Le Temps* du 23 octobre rapporte ces propos, tenus il y a quelques mois à peine, par le dit Morf :

« J'ai fait plus que qui que ce soit au monde, pour faire connaître la France aux Allemands. C'est par milliers que j'y ai envoyé mes jeunes gens... même dans de toutes petites villes, en pleine campagne... Tenez, il en est un, à X., dans la vallée de l'Oise; depuis qu'il est parti, le percepteur qui l'avait pris en amitié, n'a pas cessé de lui écrire... »

Le rédacteur du *Temps* ajoute : « Cette ville de l'Oise fut, il y a six semaines, méthodiquement et savamment pillée par des bandits qui semblaient si bien la connaître. »

Tout cela n'explique t-il pas les excursions philologiques, en Roussillon, de la bande Morf-Schaedel-Salow, et leurs études de géographie, topographie, monographies locales, avec cartes à l'appui ?

❖

— Mais, dira-t-on encore, le Roussillon est si loin de l'Allemagne...

Ouvrons alors, *Le Temps* du 29 octobre ; nous y lisons, à propos du séjour des Allemands à Reims :

« Le vendredi 4 septembre, l'intendant général allemand, Zimmer, se présenta à l'Hôtel-de-Ville (pour y requérir les vivres militaires, et y prendre un à-compte sur la contribution de guerre imposée à la ville). Il était dans une colère épouvantable.

— C'est toujours ainsi en France, criait-il ; mais vous payerez cela ! Vous payerez ! L'empereur a dit que nous irions jusqu'aux Pyrénées s'il le fallait. Vous verrez ! »

Vous avez bien lu : jusqu'aux Pyrénées... C'est donc que l'empereur avait préparé les voies éventuelles, moyens détournés, si vous voulez, mais déjà mis en œuvre par l'avant-garde Morf-Schaedel-Krueger-Salow. Est-ce assez clair ?

❖

Lorsque Shaedel et Holle vinrent, des premiers, excursionner en Roussillon, ils durent comprendre que leurs allées et venues y seraient suspectes aux Roussillonnais avec lesquels ils seraient en contact ; ils amorcèrent, alors, un de nos amis communs, Mossen Alcover, de Mallorca, et c'est sous son couvert qu'ils y philologuèrent à leur gré ; mais nos paysans, eux, ne s'y trompèrent pas. Le bonhomme qui, à Prats-de-Mollo, traita Schaedel d'espion, disait

vrai ; celui qui, à Formiguères, le lui répéta avait raison ; et je le répète à mon tour, avec toute ma conviction de Roussillonnais.

❖

Tout cela ne s'enchaîne-t-il pas le plus clairement du monde ? à moins d'attendre pour en convenir, qu'on ait découvert, en Roussillon aussi, des assises bétonnées, préparées à l'avance pour les canons allemands ; ou bien des villas allemandes, bien en vue de ponts et de passages stratégiques ; ou bien encore, que quelques-uns d'entre nous aient pu être fusillés, comme l'ont été, à Liège, les cinq Catalans de Mallorca, qui y exerçaient l'inoffensif commerce des oranges.

Quina mala gent aqueixos alemanys !

Jules Delpont.

Les Campanes de la neu

Han blavejat els baix-relleus
de la catedral. Les campanes,
illusionades per les neus,
canten com un chor de germanes.

Y va seguint el remolí.
Seu vos, campanes, que feu caure
aquestes neus, sempre i sens fí,
tant silencioses per vos plaure.

Y essomnolent mon front ungit
d'un bes nevat, d'un bes d'oblit,
y 'l món recula 'n la llunyária,

Mentres, qu'amb un ritme irreal,
s'alsa 'n la blancor llegendária,
sobre 'ls teulats, la catedral.

Joseph-Sebastiá Pons.

Lliris, Roses y Violes

Vient de paraître à la librairie Barrière et Ce un livre de poésies catalanes, intitulé *Lliris, Roses y Violes. Le Pastorellet de la Vail d'Arles* en a écrit la préface que voici :

En sa mal girbida *Vénus d'Ille,* Prosper Mérimée diu que « no mès que al atravessar les nostres regalades hortes, los perfums de la fruyta y de les flors s'encranquen de tal manera dins los vestits, dins lo cos y fins à la respiració, que n' hom pot pas mès se 'n desempallegar. » Y jo tal: he llegit *Lliris, Roses y Violes,* y 'l meu esperit, y 'l cor meu y fins los meus ulls ne son ara per ara y embadalits y tot embalsemats.

❖

Cosa de cinch anys endarrera, lo nom de Mossen Jampy sols era conegut dels lectors del *Bulletin de Prades* y d'aquella mitja dotsena d'amichs que constituheixen lo primer publich al qual lo poeta confiá les primicies del seu ingeni, y únicament podiem lo mirar com expressió d'una venidera notabilitat, nosaltres que tinguerem la sort de dar franchs picaments de mans á les primeres volades del aucellet, entorn d'eix niu parroquial de Labastida hont amantament se nodria de cants y remors de montanya.

Avuy, per ser encara molt jove, lo Director de la *Semaine Religieuse,* el seu nom es ja distintiu d'una personalitat literaria que fa honra á la patria rossellonesa.

Lo llibre — anava jo á dir lo cistell — que, en aquet mès de maig, lo poeta ha volgut presentar á María com una oferta de pietat senyalada, es corrumtumat de flors cuydadosament cullides en la terra payral :

Y jo volguent dar á Nostra-Senyora
Del meu amor la mès viva penyora,
He pas cregut li poguer presentar
Res de millor qu'eixes flors amoroses
De Violes, de Llires y de Roses
Que mon país m'ha permés de llestar.

Y, per aplegar sa garba, Mossen Jampy, com ho deya un día en la *Revue Hebdomadaire*, ha seguit terranchs y barranchs ; y camina· que caminarás, lo veyem ara quitllat en les piques de Canigó, ara devant dels aspres penyalars de la Torre de Batera, ara en los timbaus esglayadors de Cadí, ara encantat devant de les serralades de Costabona, y demá á trench d'alba, ullprés per la horrorosa bellesa dels gorchs de Carançá, o bé, cercant la viola boscana, de genolls y pensatiu en l'hort dels Monjos de Sant-Martí :

Los Monjos, en temps antich,
Me sembraren en la brana
Del timbau, hortet bonich.
D'hi tornar que 'n tinch de gana,
Entre el Cos de sant Gáldrich
Y la Verge Soterrana.

Y, de retorn á la rectoría, de ses flors ne fa tres ramellets : lo primer de lliris, lo segon de roses y 'l tercer de violes.

❖

Te la terra de Rosselló un color singular y caracteristich : es lo color de la patria. De ses hortes y de sos boscos ixen uns aromes que assaborim mès regaladament que 'ls mès delicats d'altres encontrades : son la flayra de la patria. Les harmonioses notes que cap al tart brunzinejen per collets y valls y trontollejen amorosament de roch en roch, tenen uns reclams mès agradosos que 'ls altres : son la veu de la patria. Donchs y tot aixó nos fa veure, flayrar y sentir l'encisador poeta en una llengua, la de casa, dolça, dolça com la mel.

No podía segurament Mossen Jampy triar millor present pel mes de María y per la Madona d'ell sempre anyorada, la Verge del Roser de Sant-Jaume :

He llestat aquesta iglesi
Per vos dar mon ramellet,
Encar que del diocesi
Tinga 'l roser tot poblet.
Perqué es plena de la gloria
D'aquell Rey Conqueridor ;
Perqué guarda la memoria
Del nostre gran fundador.

Algunes de les poncelles de sa guarlanda farien costat á les mès fresques floretes de Mossen Cinto. No hi ha dubte que s'ha inspirat més d'un cop dels *Idilis y cants mistichs,* y be se li pot dir que 's anat á beure en bona font. Deu li aumenti la devoció, y no mudi de sant!

❖

Ara, lector amabilissim, de les composicions que compren lo llibre de Mossen Jampy, no 't direm que 'n deixis una per l'altre: *Llegenda del Pont de Fil d'aranya ó Pensament bort:* llesta y pren arreu. Desde l'escaygudissim refrany de Verdaguer posat sobre de les cobertes, fins al ultim vers de la *Viola cullida à la vora dels gorchs de Nohedes,* ho llegirás tot sense te 'n avisar, perqué, diguemho aixís, s'empassen tot xucant. Un defecte hi trobarás tal vegada, y es qu'hi ha massa pochs fulls: contentemnos amb los qu'hi ha.

Valdament puguem aviat donar á Mossen Jampy alabances mès allargades, ja que no mès plenes de cor, per obres de major alé.

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.

Lo fill de Guifre el Pelut

Altre brugit; com áliga seguida
Pe 'ls aligots, *lo Comte Seniofred,*
Per Sant-Miquel arriba a tota brida
Amb son fill *Guifre* y *Miró* 'l tendre net.

En lo *Castell de Riá* la niada
S'es espellida en front del Canigó.
Ella, aviat, ferá tant grand volada
Que cobrirá França, Espanya, Aragò.

Guifre será de Barcelona Comte,
Excels baluart contre 'ls Mahometans.
Cuan á Miró, la savia historia el compta
Com cap de colla dels Comtes Cerdans.

Amb son aynat Seniofred ja puja
L'esquerp sender dins la Roca tallat.
Mes Mirò veu la nina, y de la pluja
De plors que vessa el seu cor es tocat.

— Perqué marcir de ta cara les roses,
Creguent perdut, pastora, tot ramat?
Amb mon corcer qui, dins les valls neuloses,
Guanya á l'izart, te 'l trovaré aviat.

❖

Un pastor improvisat

De *Villerach* les prades ufanoses
Ell j'ha trescat, y los erms de *Clará*.
Del *Riu de Llech* voreja les bernoses
Fins al campestre endaurat d'*Espirá*.

L'una tot prop de l'altra arrimadetes
Y panteixant encara del espant,
Veu les ovelles al mitg d'olivetes
Sens cuydado del fonoll abundant.

Amb una veu tendrement carinyosa
Lo minyó esvelt amanyaga 'l ramat.
Su 'ls caps sustats sa fina má se posa,
Y, del tropell pastor improvisat,

Pren lo camí qui s'enlayra en la serra,
En menant per la brida son cavall.
L'una després de l'altra, en la dressera,
Cada ovella segueix eix majoral,

Amb un somris qu'il-lumina sa cara
A Brunissa Miró torna 'l ramat.
— Amb Deu siau, hermosa, que mon pare
Se demana hont me puch haber turbat.

Marti Jampy.

Les fouilles de Château-Roussillon

Etude Archéologique de M. Henry Aragon

Un des événements bibliographiques de 1914 a été l'apparition de ce beau volume, orné de 46 photogravures et de 3 phototypies en couleurs ; il constitue un gros et sérieux travail d'Histoire et d'Archéologie, intéressant au plus haut point pour les roussillonnais. Comme il est attachant de lire, en effet, ces évocations du Forum de Ruscino, de l'ensemble de la cité antique, et de la vie sociale de nos lointains aïeux ; et d'examiner les reproductions de statuettes, de débris de corniches, colonnes, inscriptions, sculptures, lampes et armes, mis à jour par la sagacité de M. Thiers, et si bien étudiés par M. Aragon !

❖

Le chapitre consacré aux origines de Ruscino, origines présumées ibérienne, phénicienne, grecque, égéenne, punique, suivant divers auteurs, se termine ainsi :

« L'appréciation, ou plutôt l'interprétation par ces savants, du nom étymologique de la colonie, en est charmante ; mais plus heureux que nos remarquables historiens, le météorologiste, M. O. Mengel, sans en tourmenter les formes, et avec un fond de poésie, a dénommé notre antique Ruscino, notre beau Roussillon, « la Côte Vermeille », c'est-à-dire la côte illuminée par les rayons dorés du soleil ».

Qu'il me soit permis d'apporter, à l'appui de cette dénomination, l'avis d'un catalaniste valenciá, En Joseph Puig.

J'eus l'occasion de voir ce littérateur, en Espagne, en 1910 ; comme il s'occupait de langues anciennes et d'étymologies catalanes, il me demanda d'où venait l'appellation du Roussillon. — De Ruscino, lui dis-je ; il réfléchit un instant, et me demanda encore : — Cet emplacement de Ruscino a-t-il une couleur ou des reflets tirant sur le rouge ? — Oui, lui dis-je, c'est un sol brûlé par le soleil et séché par la tramontane. — C'est donc bien cela, fit-il : la racine primitive Rus... Roig ou Roja... Rus-cino...

M. Mengel a donc été heureux, dans sa dénomination de la Côte Vermeille.

❖

Comment *Ruskino* est-il devenu Rossello ? par cette série de transformations :

Le k en s'adoucissant dans la langue parlée, a donné *Ruscino* ; à son tour, le *c* a été écrit *s*, Russino ; puis l'*u* a été rendu par la graphie de l'*o* fermé, l'*i* par celle de *ey*, et le *n* par *l*, soit *Rosseylo*, comme le porte un manuscrit perpignanais de 1288 (ce sont là, des cas très-courants en linguistique, *Barcelona* dérivant, lui aussi, de *Barchinona*) ; le son mouillé *yl* a ensuite été écrit *ll*, d'où *Rossello*.

❖

« Nous ne croyons pas qu'on s'éloignât beaucoup de la vérité en plaçant au cinquième siècle avant notre ère l'époque de la plus grande prospérité de Ruscino », lisons-nous dans le volume ; voilà donc 2500 ans que les ruines de Ruscino gisaient sous terre ! félicitons nous qu'elles aient été retrouvées, et ne désespérons pas que Château-Roussillon, nous réserve de nouvelles surprises.

La rapidité du temps présent compte si peu, en Histoire et Archéologie ! J. Delpont.

Sant Jordi mati 'l drach d'Alemanya

C'est la formule qu'emploient, en ce moment, quelques Catalans de Barcelone, pour témoigner leurs sympathies à leurs amis français : Sant Jordi mati 'l drach d'Alemanya... La phrase est à retenir.

Sant Jordi (saint Georges) est le patron de la Catalogne... et il est représenté, le plus souvent, terrassant un dragon, *lo drach*... c'est ainsi qu'il figure dans le médaillon qui orne la si jolie façade du Palau de la Diputatió, à Barcelone... La locution en est courante à Barcelone, de « Sant Jordi mati 'l drach », ce *drach* symbolisant tout ennemi de la Catalogne. Pour les francophiles catalans, le *drach* est aujourd'hui l'Allemagne.

Et comme c'est là d'un bon exemple, un Roussillonnais de nos amis, qui avait, hier, à retourner une communication à l'Institut d'Estudis Catalans, à Barcelone, y placarda en tête, un magnifique « Sant Jordi mati 'l drach d'Alemanya ». Ll. P.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, rue de la Poste, Perpignan.

BINDING SECT. NOV 27 1967

DP
302
C57R3
t.8

Revue catalane

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY